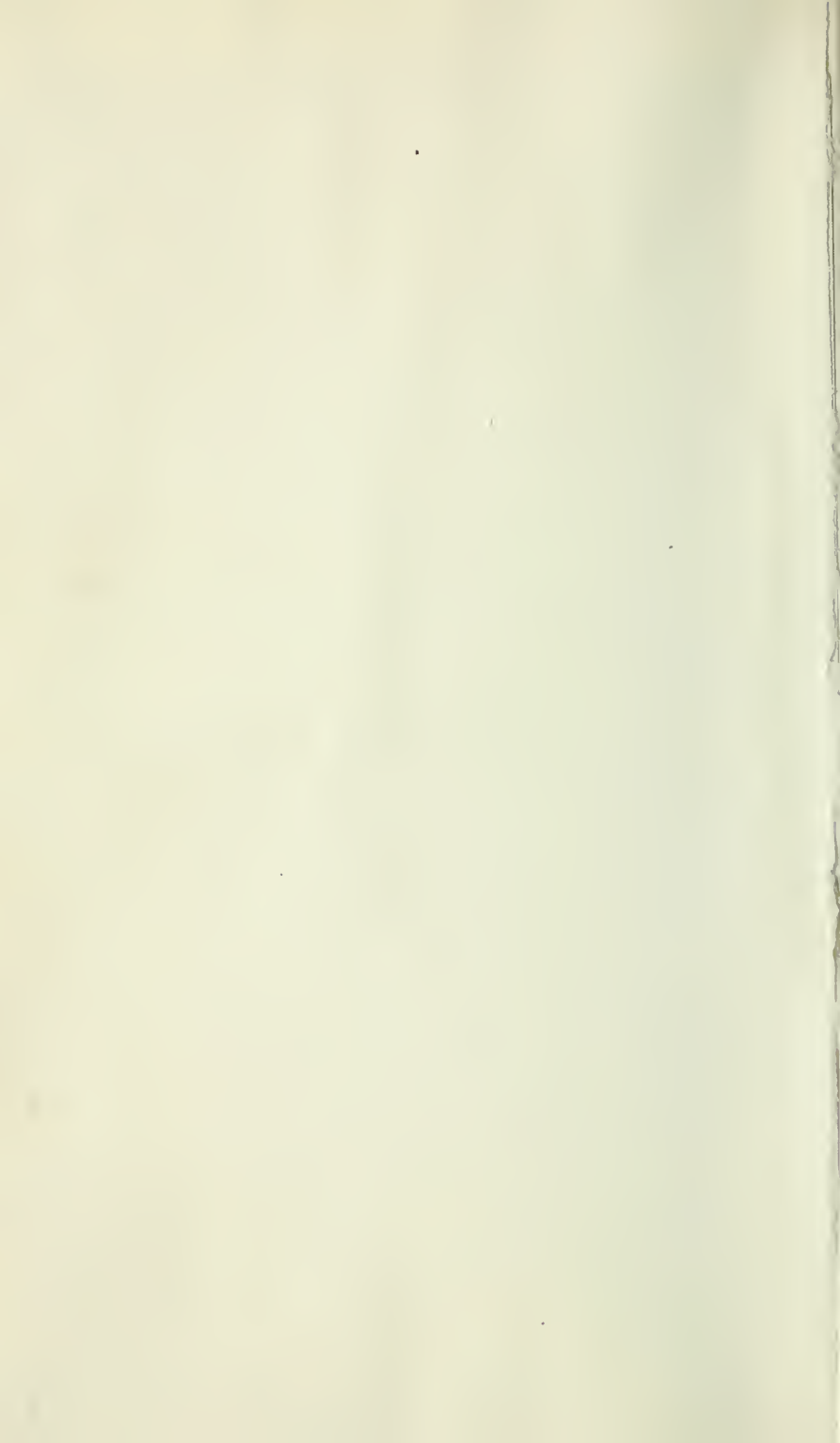


U d'of OTTAWA



39003002329364





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIBLIOTHÈQUE CRITIQUE
DES
POÈTES FRANÇAIS.

N. B. Pour les renvois, dans les notes, au *premier Recueil* et au *second*, recourir à notre édition classique des *Poésies françaises distribuées et annotées à l'usage des collèges*. Se rappeler en outre que, dans cette nouvelle édition, où les deux premiers *Recueils* ont été supprimés, le tome premier et le tome second correspondent au *troisième Recueil* et au *quatrième* de l'ancienne.

BIBLIOTHÈQUE CRITIQUE

DES

POÈTES FRANÇAIS

PAR

LE P. ARSÈNE CAHOUR

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

TOME PREMIER.



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE TOURNON, 29.

—
1863

1825 264
126

PQ

1165

.023

1862

v. 1

AVANT-PROPOS.



Nous croyons devoir expliquer le titre, la destination et le double caractère de cet ouvrage à la fois littéraire et moral ; nos lecteurs verront par là en quoi il diffère des publications du même genre qui l'ont précédé.

En imprimant, ces années dernières, nos *Recueils de poésies françaises, distribuées et annotées à l'usage des collèges*, nous en avons donné deux éditions à la fois, l'une in-12, l'autre in-8°, plus différentes encore par leur but et leur composition que par leur format. La première, destinée aux exercices de la mémoire et de la déclamation, composée uniquement de modèles ¹, devait entrer dans l'enseignement, d'année en année, à partir des cours élémentaires, et initier ainsi progressivement les élèves à la connaissance des chefs-d'œuvre de notre poésie nationale, dans tous les genres, pendant qu'on leur expliquait les monuments poétiques de

¹ On nous a reproché trop de facilité dans le choix des pièces des deux premiers recueils, destinés aux classes de sixième et de cinquième. Nous reconnaissons la justesse de cette critique, et nous avouons ingénument que nous n'avons songé qu'à partir du troisième recueil à la distinction de nos deux séries. Nous n'avions pensé d'abord qu'à une collection unique, dans le genre de celle de M. l'abbé Marcel, renfermant tout ce que la morale et le goût nous permettait de citer parmi les poésies qui jouissent d'une certaine célébrité, qu'elles fussent du premier ordre ou du second, et laissant au professeur le soin de choisir ce qu'il devait faire apprendre par cœur à ses élèves.

Rome et d'Athènes. La seconde, beaucoup plus développée et moins sévère dans le choix de ses citations, parce qu'elle avait un but plus large, était réservée aux cours de belles-lettres. Avec elle, les jeunes gens arrivés au couronnement de leurs études classiques, à l'âge où le goût se forme, où l'intelligence s'épanouit en passant de la discipline des grammairiens aux libres inspirations des muses, pouvaient revenir sur des chefs-d'œuvre qu'ils n'avaient qu'imparfaitement appréciés, trouver des exercices de critique là où ils n'avaient eu que des exercices de mémoire, comparer entre eux les poèmes et les poètes, comprendre les divers genres de poésies dans leur ensemble, et de plus, grâce à l'ordre chronologique que nous avons adopté, suivre le développement du génie poétique de la France.

La première de ces collections était donc classique ; la seconde ne l'était pas. Mais la trop grande ressemblance de leurs titres pouvait les faire confondre. Le nouveau frontispice que nous donnons aujourd'hui à cette publication, qui n'est qu'un remaniement de la série de nos Recueils destinés seulement aux cours de belles-lettres, nous a paru de nature à dissiper toute méprise.

Cet ouvrage est donc fait pour les jeunes gens qui, déjà familiarisés avec les préceptes de la poésie et de l'éloquence, déjà sortis du collège ou sur le point d'en sortir, travaillent en particulier à se former le style et à étendre par la lecture leurs connaissances littéraires.

Quintilien, traçant la marche à suivre pour la formation des disciples de l'éloquence par la lecture et l'imitation des orateurs et des poètes, a dit avec un grand bon sens et toute l'autorité d'une longue expérience : « Que prétendons-nous, dans notre enseignement littéraire, sinon de mettre nos élèves en état de pouvoir un jour se passer de maîtres ? »

*Quid aliud agimus, docendo eos, quam ne semper docendi sint*¹ ? Voilà l'idée qui a présidé à la composition de cette bibliothèque ; voilà le but principal que nous nous sommes proposé en la publiant.

Nous avons voulu apprendre aux jeunes gens à continuer, seuls et sans danger, ce qu'ils avaient commencé sous les yeux de leurs maîtres. Quand on songe à quelles séductions et à quels égarements d'esprit et de cœur la lecture les expose, il est impossible de nier l'opportunité et l'importance de ce dernier enseignement, qui, au point de vue moral comme au point de vue littéraire, doit être tout ensemble le complément et la sauvegarde de l'instruction ébauchée dans les collèges.

Mais cet important et dernier enseignement, où le chercherons-nous ? Au point de vue moral, là où l'ont cherché, avec plus ou moins de prudence, tous ceux qui avant nous se sont proposé d'aider les jeunes gens à étendre leurs connaissances littéraires, sans danger pour leur conscience : dans un choix inoffensif et pourtant assez complet pour mettre au courant de tout ce que la muse française a produit de célèbre dans tous les genres que nous aborderons. Au point de vue littéraire, là où Quintilien l'avait cherché : dans les exercices de la critique.

N'est-ce pas à la critique, en effet, qu'appartient le couronnement de l'instruction classique ? L'enseignement littéraire, à quelque degré qu'on le prenne, se réduit à deux choses, à la connaissance des règles et à leur application. La première appartient aux exercices de l'intelligence et de la mémoire ; la seconde, aux exercices du jugement ou de la critique. C'est la critique qui vérifie l'observation des lois de

¹ *De Oratoria institutione*, lib. II, cap. V.

la grammaire, de la poésie et de l'éloquence, soit dans la correction des compositions faites par les élèves, soit dans l'explication des auteurs qui leur sont donnés pour modèles. Son rôle va s'étendant et s'élevant à mesure que l'enseignement classique avance. Dès le début, il en occupe au moins la moitié, puisque c'est la critique qui juge les versions, les thèmes, les vers, les narrations, les discours ; et, l'enseignement des préceptes terminé, il ne reste plus qu'elle ; car il ne reste plus qu'à composer et à lire avec discernement. C'est donc dans l'initiation à ses exercices qu'il fallait chercher la dernière initiation aux secrets de l'art, et la sauvegarde du goût dans l'achèvement de l'instruction littéraire par la lecture.

Ce n'est pas tout. Nous oserons dire avec Quintilien, parlant de la critique, que ses exercices peuvent être plus utiles dans l'enseignement que tous les préceptes mêmes de l'art. *Hoc diligentiae genus ausim dicere plus collaturum discen-tibus, quam omnes omnium artes.* Les préceptes, sans contredit, sont d'un grand secours, *juvant sine dubio multum* ; mais ils se tiennent trop dans la généralité, *sed latiore quadam comprehensione.* Quelle est la théorie, ajoute ce grand maître, qui puisse descendre à tous les détails que la pratique fait naître tous les jours et multiplie presque à l'infini ? Il en est de l'art littéraire comme de l'art militaire, qui, tout en ayant ses principes généraux, s'apprend mieux en examinant si, en tel lieu ou en telle circonstance, la conduite d'un capitaine a été sage ou ne l'a pas été. En toutes choses, à peu près, la théorie et ses préceptes valent moins que la pratique et ses expériences. *In omnibus fere minus valent præcepta quam experimenta*¹.

Habituons donc les jeunes gens, déjà sortis du collège ou

¹ *De Oratoria institutione*, lib. II, cap. v.

sur le point d'en sortir, à retrouver dans la lecture réfléchie des auteurs, les théories de l'art appliquées de cent façons différentes, modifiées à tout moment suivant les circonstances; à comparer entre eux les écrivains qui ont traité le même sujet, qui ont exprimé la même idée, le même sentiment, la même image; à distinguer dans les inspirations du génie, la liberté et ses hardiesses heureuses de la licence et de ses écarts, le vrai du faux séduisant par son éclat, le sublime du gigantesque, la grandeur de l'enflure, la simplicité du trivial, la richesse et la fécondité de l'abondance stérile.

D'accord avec Quintilien sur l'importance de cette initiation, nous le serons encore pour le principe qui nous réglera dans le choix des auteurs et des pièces, dont l'étude doit habituer aux exercices de la critique. Nous pensons avec lui qu'au début de l'éducation littéraire, et pendant plusieurs années, on ne doit faire lire aux enfants que des écrivains du premier ordre, et auxquels on puisse se confier sans crainte d'être trompé. *Diu nonnisi optimus quisque, et qui credentem sibi minime fallat, legendus est*¹. Mais il pense comme nous que, lorsque le jugement est déjà formé et qu'on n'a plus à redouter le péril de la séduction, *firmitatis autem iudiciis, jamque extra periculum positus*, il est avantageux de faire étudier les règles de l'art dans ceux-là même qui ne les ont pas toujours observées². Sénèque, dit-il, est plein de belles pensées, mais son éloquence est presque toujours vicieuse, et d'autant plus dangereuse qu'elle abonde en défauts séduisants. On voudrait qu'en écrivant avec tout son esprit il se fût soumis au jugement d'un autre. Car s'il avait laissé certaines choses, s'il avait su se borner, s'il n'avait pas été amoureux de toutes ses pensées, s'il n'avait pas affaibli le

¹ *De Oratoria institutione*, lib. x, cap. 1. — ² *Ibid.* lib. II, cap. v.

poids de ses arguments par l'excessive subtilité de ses sentences, il aurait eu pour lui le suffrage des hommes instruits plutôt que l'amour des enfants. Cependant, quand le goût des jeunes gens se sera fortifié et affermi par un genre d'éloquence plus sévère, il faudra qu'ils le lisent aussi, ne fût-ce que parce qu'il peut les exercer au discernement du bon et du mauvais, *vel ideo quod exercere potest utrumque iudicium*¹. Quintilien n'attend même pas l'achèvement de l'éducation littéraire pour habituer ses élèves à la critique par la lecture des écrivains qui ont péché contre les lois de l'art et du goût. Écoutons-le parlant d'une classe de rhétorique :

« Il ne sera pas sans profit de faire quelquefois lire et discuter par ses élèves des compositions de mauvais goût et incorrectes, que le sens dépravé du siècle fait admirer à la plupart des lecteurs; et d'y faire ressortir partout les termes impropres, obscurs, ampoulés, les expressions basses et triviales, l'afféterie, la langueur, choses non-seulement applaudies par la foule, mais, ce qui est pire, applaudies par cela même qu'elles sont mauvaises. Car un style simple et naturel paraît dénué de talent; et pour peu qu'une composition sorte des voies de la raison, elle est regardée comme plus exquise. C'est ainsi qu'aux yeux de certaines gens, les corps contrefaits et monstrueux par quelque endroit ont plus de prix que les corps qui n'ont rien perdu des perfections communes à toute l'espèce humaine². »

Ces lignes ne semblent-elles pas écrites tout exprès pour notre époque et pour notre avant-propos ?

Il nous serait facile d'ajouter à l'autorité de Quintilien celle des oracles de l'enseignement moderne. Bornons-nous à rappeler la pensée de deux maîtres éminents par leur savoir et

¹ *De Oratoria institutione*, lib. X, cap. I. — ² *Ibid.*, lib. II, c. V.

leur prudence. Le P. Nicolas Caussin, dans son traité latin sur l'*Éloquence sacrée et profane*, se demande s'il est à propos d'étudier plusieurs écrivains pour se former ; et, après avoir interprété les sentences de saint Thomas et de Sénèque, qui semblent condamner la multiplicité des lectures, il conclut ainsi : « C'est une prescription sage et salutaire que celle qui exige que les enfants, apprenant la langue latine, se livrent tout entiers et exclusivement à l'étude de Cicéron. Il arrive par là qu'ils commencent à respirer l'éloquence dans le prince même des orateurs, et qu'ils sont mis à l'abri de la contagion des défauts à laquelle expose à tout moment une lecture imprudente. Ils ont d'ailleurs l'estomac trop faible pour recevoir et digérer tant de choses à la fois. Mais, lorsqu'ils ont été fortifiés dès le principe par une nourriture plus saine, rien ne s'oppose à la variété de leurs lectures ; ils trouveront dans les beautés des autres écrivains de quoi enrichir leur trésor littéraire, et dans leurs défauts des leçons pour se tenir sur leurs gardes ¹. » Le célèbre P. Joseph Jouvency a appuyé sur le même fondement tout son traité de l'*Art d'apprendre et d'enseigner*. Il fait commencer par l'étude de Cicéron et de Virgile, et finit par mener ses élèves jusqu'à celle de Sénèque et de Lucain.

A quelle époque a-t-il été plus nécessaire qu'à la nôtre d'initier les jeunes littérateurs à ce discernement du bon et du mauvais, du vrai et du faux ? Quel est le professeur de belles-lettres assez étranger à ce qui se passe en dehors du collège et de sa classe, pour oser espérer que ses élèves, sur sa recommandation, s'abstiendront de la lecture des auteurs dont l'influence pourrait leur être pernicieuse ? Pour cent jeunes gens qui, débarrassés des examens du baccalauréat,

¹ De *Eloquentia sacra et humana*, lib. III, cap. XII.

pourraient lui jurer qu'ils fermeront pour toujours Démos-thène et Cicéron, Homère et Virgile, en trouverait-il trois assez résolus pour lui promettre qu'ils ne feront jamais connaissance avec Châteaubriand, Lamartine et Victor Hugo ?

N'est-il donc pas de la prudence des maîtres d'initier eux-mêmes leurs élèves à la connaissance d'écrivains trop célèbres pour être ignorés, même au collège, et remplis de défauts trop brillants pour être lus sans danger ? Peut-être les hommes sensés, qui liront cet avant-propos, penseront-ils avec nous qu'il serait avantageux de compléter notre *Bibliothèque critique*, en faisant pour tous les genres ce que nous n'avons fait que pour quelques-uns. C'est un ouvrage que nous voudrions voir confié à quelque ami de la jeunesse plus expérimenté que nous dans les travaux de ce genre.

BIBLIOTHÈQUE CRITIQUE

DES

POÈTES FRANÇAIS.

PREMIÈRE PARTIE.

POÈMES DIDACTIQUES ET DESCRIPTIFS.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LA POÉSIE DIDACTIQUE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Nous allons consacrer la moitié d'un volume à des œuvres qu'on ne lit plus, qu'il est permis aujourd'hui de ne connaître que par leurs titres. Mais elles ont excité l'enthousiasme au siècle de d'Alembert. Nous trouverons donc dans leur étude non-seulement les enseignements de la critique, mais encore ceux de l'histoire.

Le siècle de Louis XV et de Voltaire fut celui de l'irréligion, des voluptés matérielles, de la légèreté de l'esprit, du savoir superficiel et encyclopédique; et, par un fatal enchaînement qui s'explique de lui-même, sa poésie didactique, genre qui le caractérise, fut sans enthousiasme, sans idéal, sans philosophie, sans logique ni dans les pensées ni dans le style.

Voilà des faits dont les preuves se trouveront à chaque page de l'examen des poèmes que nous allons citer et analyser. Mais, pour mieux faire ressortir la vérité de ces preuves et l'importance morale de ces faits, que des appréciations rapides et détachées les unes des autres nous ont forcé à disséminer et quelquefois même à sous-entendre, nous allons les grouper et les énoncer plus nettement dans un aperçu général sur le caractère et les défaillances du génie poétique français au dix-huitième siècle.

Juger la muse du dix-huitième siècle par ses poèmes didactiques, c'est la mettre, nous l'avouons, sur un mauvais terrain ; mais ce terrain est le seul qui soit sa propriété. Le théâtre français appartient au siècle de Corneille, de Racine et de Molière ; la lyre française appartient au nôtre ; c'est par la poésie didactique que le dix-huitième siècle s'est caractérisé : c'est là surtout que brillèrent son invention et sa fécondité. Avant Rosset le parnasse français était sans géorgiques ; avant Saint-Lambert il n'avait pas même songé à la poésie descriptive ; c'est Roucher qui lui apprit à faire de longs poèmes descriptifs et lyriques tout ensemble, genre réveillé de nos jours par le *Jocelyn* de M. de Lamartine ; et enfin pour un seul poème didactique que le siècle de Boileau nous a laissé, celui de Delille nous en a légué des douzaines.

Nous n'excluons pas des pièces du procès la poésie badine, si svelte et si folâtre sous la plume de Voltaire et de Gresset, puisque la supériorité du dix-huitième siècle en ce genre atteste précisément la légèreté d'esprit que nous lui reprochons. Hors des poèmes enjoints ou didactiques, le génie des poètes voltairiens et encyclopédistes ne fut ni chez lui ni à son aise. Mettez-le dans les jeux d'esprit, il pétillait ; donnez-lui la nature matérielle à chanter, il est inépuisable : là est tout ce qu'il adore. Voyez, en effet, quelle nuée de versificateurs s'abattirent sur ce terrain et quelle fut la fécondité de leur verve. Il y aurait, sans doute, de l'injustice à juger le siècle de Louis XIV par ses poèmes épiques, quelque nombreux qu'ils aient été, parce qu'il fut le premier à les condamner à l'oubli ; mais celui de Louis XV prôna jusqu'au bout ses poèmes didactiques et en transmit le goût jusqu'aux premières années du nôtre : il est donc équitable de chercher là le caractère et la valeur de cette époque.

L'enthousiasme ne vit que de foi ; l'incrédulité le tue ou l'étouffe à moitié. Elle tue l'enthousiasme religieux ; c'est un fait prouvé par les termes mêmes qui l'énoncent. Elle étouffe plus ou moins l'enthousiasme poétique, quel qu'en soit l'objet, suivant qu'elle est plus ou moins complète : la raison se joint à l'expérience pour le démontrer. Parcourons donc les trois degrés de l'idéal, qui sont le beau intellectuel, le beau moral et le beau physique ; et nous allons voir le spectacle même de la nature pâlir dans une poésie que n'échauffent plus Dieu et la vertu.

Un siècle incrédule tend au scepticisme moral : ne croyant plus en Dieu, il faut bien qu'il doute des vertus cachées que Dieu seul récompense, des devoirs intimes que Dieu seul a le droit d'imposer, de la conscience dont Dieu seul peut être le témoin et le juge.

Que restera-t-il aux poètes athées et sceptiques pour échauffer leur

enthousiasme quand ils voudront chanter Dieu et la vertu ? Des convictions factices et des élans de rhéteurs qui se battent les flancs et n'ont de ressource que dans l'accumulation des exclamations et des apostrophes. Voltaire et sa pléiade inercédule, ne pouvant se passer dans leurs vers des croyances religieuses, qu'ils rejetaient dans leur prose philosophique, en furent réduits à ce contre-sens et à ce mensonge. Les pieds cloués à la matière, ces aigles agitèrent bruyamment leurs ailes pour faire croire qu'ils montaient ; et le public, dont ils avaient faussé la conscience littéraire en faussant sa conscience morale, étourdi par ces battements sonores, mit l'enthousiasme dans le bruit.

Le charlatanisme ne s'arrêta pas là. Après avoir singé, par impuissance, les émotions de l'enthousiasme dans le domaine des inspirations morales et religieuses, ces rhéteurs le singèrent par habitude et par paresse jusque dans les sujets matériels où la conviction leur était possible. Ils chantèrent les beautés de la nature, quelquefois même les jouissances physiques dans le style académique qu'ils avaient adopté pour célébrer Dieu et les vertus. C'est là qu'il faut étudier dans leur poésie les derniers restes du *mens divini*or : car si nous montrons que là même leur chaleur et leur verve se réduisent aux jeux de l'expression, nous serons dispensé d'en chercher des preuves ailleurs.

Le chanfre des *Saisons*, Saint-Lambert, a tout ce qu'il faut pour représenter la poésie de son siècle ; il brilla par son épicurisme dans les chœurs d'inercédulés groupés autour de Voltaire, leur Apollon ; et son poème, à peine édité, lui valut un fauteuil académique. Ne cherchons son enthousiasme ni dans sa reconnaissance pour l'Être suprême, qu'il n'adorait qu'en vers, ni dans son admiration pour des vertus qu'il ne pratiquait pas ; allons plus directement à notre but en montrant que sa chaleur fut factice même en présence des spectacles de la nature que l'incrédulité n'empêche pas de comprendre.

Oh ! de quels mouvements je me sens agité ! . . .

Oh ! que l'homme est heureux ! qu'il doit être content ! . . .

Oh ! combien ces *concerts*, la joie universelle

Augmentent à *mes yeux* les charmes du printemps ! . . .

Oh ! que l'âme jouit dans la convalescence !

Il y a quelques cinquantaines de *oh !* et de *ah !* pareils dans les sept cents vers consacrés au printemps. En été l'excès de la chaleur fait pousser au poète des *hélas !* la beauté des moissons le fait crier *ô ciel !* Le premier chant commence par *ô toi* ; le second par *ô toi* ; le troi-

sième par *ô vous*; et le poème tout entier n'est qu'un échafaudage d'interrogations, d'exclamations et d'apostrophes à tous les êtres vivants et morts, intelligents ou sans raison, réels ou abstraits, au printemps, puis à l'été, puis à l'automne, puis à l'hiver, puis à l'agriculture, puis au plaisir, à la santé et à tout le reste.

Il y aurait un second calcul à faire, celui des vers où le chantre épicurien des *Saisons* a mis l'idéal dans les sens et l'enthousiasme dans les chatouillements de l'épiderme. En voici un échantillon : c'est la volupté matérielle d'un jeune malade que le printemps réveille. Tout le poème est rempli d'expressions semblables à celles que nous allons extraire seulement de deux pages.

Naissez, brillantes fleurs, réjouissez les *sens* ! . . .
 Le retour du printemps me rendit à la vie,
 Je me *sentis* renaître
 J'allais me *pénétrer* des rayons de l'aurore;
 J'étais pressé de voir, pressé de me livrer
 Au plaisir de *sentir*.
 Soleil, qui m'as rendu la pensée et les *sens* ! . . .
 Mes *sens* étaient charmés, et mon âme ravie
 Croyait *sentir* la sève et respirer la vie.

Ce que le poète a trouvé de plus merveilleux dans les joies d'un convalescent, c'est le plaisir de *sentir* le parfum des fleurs, de *sentir* la douce chaleur de l'aurore, de *sentir* le mouvement du sang dans ses veines; ce qu'il trouve de plus digne d'envie dans la condition des villageois coupant gaiement leurs foin, c'est leur excellent appétit :

Ciel ! avec quelle ardeur la troupe impatiente
 Dévorait tour à tour la framboise odorante,
 Le lait de ses troupeaux, la fraise et le pain bis,
 Placés sur le gazon qui servait de tapis !
 Le plaisir d'un repas n'est *sent*i qu'au village !

Et quand Saint-Lambert s'élève jusqu'à Dieu, auteur^h de tous les biens qu'il a *sentis* et fait *sentir* lui-même à ses lecteurs, c'est uniquement pour le remercier de l'avoir fait capable de jouir :

Et, philosophe heureux, homme *content* de l'être,
 Je viens de ses présents rendre grâce à mon maître.

Ces deux vers terminent ses quatre chants et les résument; il est content d'être philosophe, content d'être homme, content d'être content. Car l'habile amphibologie de la phrase se prête à cette triple interprétation de ses aises.

Ce que nous avons dit de l'idéal et de l'enthousiasme du chantre des *Saisons* peut s'étendre à tous les chantres didactiques de son école, disons même de son siècle ; car tous chantèrent faux, les uns parce que l'incrédulité leur avait faussé la pensée, les autres parce que le goût du temps leur avait faussé l'oreille. C'est ainsi que Delille, sans être incrédule, adopta dans ses poèmes la rhétorique mise en vogue par les incrédules. Ce prodigieux rimeur, qui nous a laissé à lui seul autant de vers que Corneille, Racine et Boileau réunis, n'a été vrai et sublime dans ses inspirations personnelles qu'une fois en sa vie, et ce fut précisément lorsqu'il célébra l'immortalité de l'âme et les vengeances célestes au pied des échafauds de 93, jetant un courageux anathème au siècle sans cœur et sans foi qui avait abouti là.

J.-B. Rousseau eut aussi des accents vraiment sentis dans ses traductions des psaumes ; mais sa lyre, dans ces chants sacrés, fut soutenue par la harpe des prophètes et ne dut certes rien aux idées de son siècle. Ses odes profanes n'ont de vérité que dans l'harmonie ; l'idéal en est païen et la forme académique. Gilbert fut sublime dans ses adieux à la vie ; mais ce fut en se plaignant du siècle qui l'avait méconnu et dont il mourait la victime.

Parmi les poèmes didactiques de cette époque, si féconde en vers et si pauvre en poésie, nous n'admettons d'exception que pour celui de Louis Racine ; mais Louis Racine, élevé pieusement sur les genoux de l'auteur d'*Esther* et d'*Athalie*, formé par l'auteur de l'*Art poétique*, appartient au temps de ses maîtres ; et son poème, tout supérieur qu'il est aux ouvrages du même genre qui l'ont suivi, nous atteste, en quelque sorte, par son début et par sa fin, le double caractère des deux époques auxquelles il a servi de passage. En effet, les deux premiers chants de *la Religion*, pleins de verve et de grandeur, rappellent l'ancienne école fermée en 1711, à la mort de Boileau ; et les quatre derniers, sans chaleur et sans élévation, commencent déjà l'école nouvelle que *la Henriade* ouvrit en 1723.

Il nous serait facile d'appuyer par des citations nombreuses la sévérité de la double sentence que nous venons de porter sur l'idéal et sur l'enthousiasme des chantres didactiques du dix-huitième siècle ; il suffirait pour cela d'ouvrir leurs poèmes. Mais à quoi bon charger nos pages de preuves inutiles ? Un seul mot les remplacera toutes : on trouvera dans l'analyse et le dépouillement des poèmes de cette époque tout ce que nous avons pu y rencontrer de poétique. Eh bien ! qu'on voie si dans la richesse et l'éclat de ces quelques lambeaux de pourpre il y a de quoi contredire nos affirmations.

Parmi les poètes, sans cœur et sans foi, qui se dirent philosophes,

y aura-t-il de vigoureux penseurs ? Incapables d'échauffer un poëme, n'ont-ils pas eu du moins assez de philosophie pour le concevoir dans son ensemble, assez de logique pour le diviser avec netteté et précision ? On trouvera la réponse dans nos analyses, où nous avons montré, pièces en main, dans tous ces chefs-d'œuvre, applaudis à leur apparition et depuis à peu près oubliés, l'absence complète du génie qui invente une idée mère, qui la divise et qui en distribue les parties avec ordre, avec symétrie et gradation.

Dans les grandes inspirations du dix-septième siècle la pensée de l'écrivain, large dès sa source, s'étendant à mesure qu'elle avance, toujours suivie malgré la rapidité de sa marche et la multiplicité de ses détours, entraîne l'âme du lecteur comme des fleuves, à la fois majestueux et pressés, emportent un vaisseau sans relâche, mais sans secousse. Elle grossit sans efforts, se divise sans violence ; et quand elle arrive à son terme c'est pour se reposer dans toute sa plénitude. Ainsi ont procédé Pascal, Bossuet, Bourdaloue dans leur prose, Corneille, Racine, Molière, la Fontaine, Boileau dans leurs vers, et c'est ainsi qu'avant eux avaient pensé et écrit Homère, Horace et Virgile, Démosthène et Cicéron. Dans les compositions du dix-huitième siècle, au contraire, la pensée du poëte tourmente celle du lecteur : ce sont des lacunes et des soubresauts sans fin. Il faut que l'esprit renonce à les suivre et se contente de les considérer, comme de loin, sans s'associer à leur marche tortueuse, saccadée, à tout moment interrompue. On s'abandonne aux eaux d'un fleuve, quelque impétueux qu'il soit, fût-il torrent, si sa route est sûre ; mais on se garde de s'embarquer sur des cascades. Lisez *Cinna* ou *Athalie* ; Corneille et Racine s'emparent de vous, ne vous rendent à vous-même qu'au bout de leur course. Lisez *les Saisons*, *les Mois* ou *la Henriade* ; vous n'êtes plus pris : vous restez en vous-même pour juger les inégalités de leur allure et renoncer même bientôt à la fatigue de leur marche en fermant le livre.

Cette logique ferme et soutenue du dix-septième siècle demandait du travail et de la maturité : les poëtes philosophes du dix-huitième n'eurent pas le courage d'y prétendre. Pour se débarrasser de l'obligation de lier leurs idées, ils changèrent leurs poëmes en dithyrambes. Une exclamation subite, une apostrophe, un *que dis-je ?* un simple *mais* leur servent de passage d'un objet à un autre, quelle que soit la distance qui les sépare. Roucher, dans ses douze chants, n'eut pas d'autre logique que celle-là ; et Delille en usa largement aussi, surtout dans son *Imagination*, qui est tout ensemble le plus philosophique et le plus décousu de ses poëmes. Quant à Saint-Lambert, en comptant ses *oh !* et ses *ah !* nous avons déjà in-

diqué les formules par lesquelles il a opéré la moitié de ses transitions.

Ces versificateurs sans philosophie dans leurs inspirations, sans logique dans la division de leurs idées, ne pouvaient que manquer de goût dans les détails et dans le style même de leurs œuvres; car la logique, qui précise une idée mère, qui la divise et la distribue dans les différentes parties d'un poème, n'est pas moins indispensable à la netteté, à la division, à la gradation de la pensée qui remplit un épisode, une amplification ou même une simple phrase.

L'indécision et le pêle-mêle de ces esprits vagues et légers se retrouvent donc plus ou moins dans chacune de leurs pages. Ils amplifient sans mesure; leurs récits sont pâles et verbeux. Sur une cinquantaine d'épisodes qu'ils ont faits, nous n'avons pu en trouver que deux où l'intérêt soit soutenu; celui de l'artiste égaré dans les catacombes et celui d'Abdolonyme visité dans ses jardins par Alexandre: encore a-t-il fallu décharger le second de la moitié de ses vers pour le rendre supportable.

Chose remarquable dans un siècle où le savoir superficiel et léger voulut gagner en étendue ce qu'il ne se donna pas la peine d'avoir en profondeur, non-seulement la conception d'un poème didactique fut indéfinie, comme dans *la Navigation* d'Esménard et *l'Imagination* de Delille, mais une période même devint quelquefois une petite encyclopédie. Sa phrase une fois commencée, le poète, disons mieux, le versificateur, trop peu logicien pour en déterminer d'avance la longueur et le contenu, la laisse rouler et grossir tant que la pensée principale peut accrocher quelques pensées accessoires et les envelopper dans des parenthèses ou les traîner à sa suite à l'aide de *qui*, de *que* ou d'*et* sans fin. C'est au siècle de d'Alembert qu'on vit apparaître ces accumulations verbeuses, ces torrents d'incises confusément, pesamment enchaînées par des pronoms, par des ad-verbés, par des particules, par des conjonctions de toute espèce. Les queues de phrase d'Esménard sont célèbres: nous en avons cité un exemple dans l'analyse de son poème. Donnons un échantillon des agglomérations emphatiques de Roucher:

Dieu déploya des cieux la tenture azurée;
Du soleil sur son trône en fit le pavillon,
Voulut *qu'il* y régnât et *qu'à* son tourbillon
Il enchainât en roi le monde planétaire;
Que, du globe terrestre esclave tributaire,
Le nocturne croissant dont Phébé resplendit
Sous les feux du soleil tous les mois s'arrondît;

*Que, d'un cours sinueux traversant les vallées,
 Le fleuve s'engloutit dans les plaines salées;
 Qu'on vit toujours aux fleurs succéder les moissons,
 Et les fruits précéder le règne des glaçons;
 Que l'ambre hérissât la bruyante Baltique;
 Que l'ébène ombrageât la rive asiatique;
 Que le sol des Lucas d'un or pur s'enrichît;
 Que dans les flots d'Ormus la perle se blanchît;
 Qu'aux veines des rochers une chaleur féconde
 Changeât en diamant le sable de Golconde;
 Que le fleuve du Caire, en ses profondes eaux,
 Prêtât au crocodile un abri de roseaux;
 Que le phoque rampât aux bords de la Fiulande;
 Que l'ours dormît trois mois sur les rochers d'Islande;
 Que sous le pôle même, où vingt peuples glacés
 Apportent le tribut des hivers entassés,
 Éparses en troupeaux, les énormes baleines
 Du sauvage Océan fissent mugir les plaines,
 Et qu'au bord de ces lacs où cent forts démolis
 Au triste Canada font regretter nos lis
 Le castor, avec nous disputant d'industrie,
 De hardis monuments embellit sa patrie.*

Dans *les Plaideurs*, Petit-Jean s'avise d'essayer l'effet de son éloquence encyclopédique sur un auditoire présidé par Perrin-Dandin :

Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune,
 Quand je vois le soleil et quand je vois la lune,
 Quand je vois . . . quand je vois

Et l'Intimé s'écrie :

Quand aura-t-il tout vu ?

Mais une emphase périodique que le bon sens ne put admettre au temps de Racine devint supportable, fut même applaudie au temps de Roucher, et peut encore se montrer de nos jours. Ajoutons cependant que Voltaire et Gresset ne se permirent ces accumulations que dans la poésie légère, et que M. de Lamartine, lorsqu'il en use dans ses poésies lyriques, a l'art d'emporter au moins dans des flots d'harmonie ses périodes les plus longues et les plus vides.

Le manque de logique et le laisser aller que nous venons de signaler dans la mesure et la construction des périodes se montrent aussi dans la liaison des phrases. Ces penseurs à bâtons rompus, ces maçons sans ciment et sans équerre juxtaposent leurs sentences

comme elles viennent, ne se donnant pas même la peine de les choisir, de les tailler et de les tourner au moins de façon à leur ménager des jointures. De là ces images disparates, ces répétitions de mots, ces lacunes, ces amphibologies, ces négligences de toute espèce qui font de leur style un amas d'incohérences, de platitudes et d'obscurités.

Ainsi Roucher dit, en parlant du vent du sud qui amène le dégel :

Il détend par degrés les chaînes de la glace.
La neige, sur les rocs élevée en monceaux,
Distille goutte à goutte et fuit à longs ruisseaux.
Ils courent à travers les terres éboulées.

Ainsi Esménard enchaîne à tout moment ses phrases par des *son*, *sa*, *ses* à double sens, comme dans ces quatre vers, que nous citons de préférence parce qu'ils apparaissent dès le début de son poème :

. . . Dans la sombre nuit *de* ces temps incertains
Où l'homme réparait *de* ses tremblantes mains
Du monde submergé l'étonnante ruine,
L'art des navigateurs cache son origine.
Ceux à qui l'univers dut *ses* premiers succès.

Voulez-vous des incohérences, des répétitions de mots, des négligences de toute sorte, ouvrez les douze *mois* de Roucher; vous en trouverez à chaque page. En voici quelques échantillons pris au hasard :

. L'hiver règne, et la neige
Suspendue en *rochers* dans les airs qu'elle assiège. . .
Le chant des oiseaux
Se marie en concert au murmure des eaux. . .
Ce *froid* qui de leurs jours *ranimait* le flambeau. . .
Le soleil de ses *feux* a rougi le Cancer :
Que ses *feux* sont puissants ! . . .

Vous trouverez aussi à tout moment dans Saint-Lambert quelques platitudes de ce genre : une femme vient d'être ensevelie sous une avalanche; son malheureux père prend une bêche et s'écrie, en s'adressant à la foule :

Ah ! *courons*, mes amis; je l'entends qui m'appelle;
J'y *cours*.

Ces enfileurs de mots et d'images ne surent pas mieux limiter et construire leurs vers que leurs phrases; ceux de Roucher, au lieu de se reposer à la douzième syllabe, courent fréquemment jusqu'à

la quatorzième, grâce à des enjambements maladroits. En voici deux exemples pris sans choix :

Auprès d'elle le chef de l'auguste sénat
Et le sage vieillard qui lui donna la vie
Marchent : d'un chœur pieux, etc. . . .
Un jour, en un désert, tous deux à l'aventure
Erraient ; mais le midi, etc.

Restons-en là ; nos analyses appuieront la sentence que nous venons de porter sur la logique, le goût, l'idéal et l'enthousiasme des chantes didactiques du malheureux siècle où tout baissa en France, croyances religieuses, mœurs et poésie.

Un seul fait aurait pu suffire à prouver la pauvreté de notre muse au temps de la *Henriade*. Ce fait comprend toute la question : c'est par lui que nous allons brièvement conclure.

De tous les poèmes de cette époque, y compris le poème épique de Voltaire, deux seuls ont pris place parmi les œuvres dignes de passer à la postérité. Or, de ces deux chefs-d'œuvre, l'un n'est qu'un jeu d'esprit fort léger, c'est le *Vert-Vert* de Gresset ; l'autre n'est qu'une traduction des *Géorgiques* de Virgile par Delille. Le mérite littéraire du premier ne prouve qu'une chose, c'est que son siècle excella par la légèreté, et nous le plaignons de ce triste avantage. Le succès du second atteste tout à la fois une prodigieuse facilité de style et une grande pauvreté d'idées dans une société de penseurs aux gages de l'impiété. Pour que le dix-huitième siècle s'élevât aux hauteurs du génie et fit entendre les accents d'une poésie vraie, il fallut que le cygne de Mantoue prêtât ses ailes à quelqu'un de ses chantes. Ces versificateurs sans âme, parce qu'ils furent sans bon sens philosophique et religieux, ont confirmé la sentence qu'Horace adressait aux poètes de son temps et qui résume toute notre thèse :

Scribendi recte sapere est et principium et fons.

LA GRACE,

poème didactique en quatre chants, par LOUIS RACINE ¹. — 1720.

Quand ce petit poème parut, Voltaire, alors âgé de vingt-quatre ans, et se rappelant encore le catéchisme qu'il avait appris à Louis-le-Grand, adressa les vers suivants à son auteur :

Cher Racine, j'ai lu dans tes vers didactiques
De ton Jansénius les dogmes fanatiques.
Quelquefois je t'admire et ne te crois en rien.
Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien :
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit mon père.
Si ton culte est forcé, le mien est volontaire ;
De son sang mieux que toi je reconnais le prix :
Tu le sers en esclave, et je le sers en fils.

On sait comment Voltaire servait Dieu dès cette époque ; mais, tout mauvais chrétien qu'il était dans la pratique et malgré l'incrédulité déjà professée dans ses écrits, il pouvait trouver, au besoin, dans ses souvenirs de collège des notions plus justes sur la nature de la grâce divine et sur son accord avec la liberté de l'homme que celles de Louis Racine, héritier des doctrines de Port-Royal, où son illustre père et Boileau, son mentor, avaient malheureusement puisé leur théologie. Il fut donc facile à Voltaire de découvrir un fond de jansénisme sous l'écorce toute catholique de ce poème et d'entrevoir la grâce *nécessitante* dans l'action souveraine de Dieu sur notre volonté, telle que le poète l'a décrite, tout en protestant à chaque page qu'elle ne détruit pas notre liberté.

La grâce se plaît-elle à la gêne du cœur ?
Non, ses beureuses lois sont des lois de douceur.
Il est vrai qu'aussitôt qu'elle se fait entendre,
Un infailible aveu se hâte de s'y rendre.

.....

Dans l'instant que je veux, Dieu fait ma volonté,
Sans qu'à mon choix réel ce grand coup puisse nuire.
Dieu m'a fait libre ; un Dieu peut-il faire et détruire ?

¹ Le bon versificateur Racine, fils du grand poète Racine, comme dit Voltaire, naquit en 1692 et mourut en 1763.

Non, Luther et Calvin assurent follement¹
 Que la grâce asservit à son commandement.
 J'abhorre, je proscriis cet horrible blasphème;
 De mon sang, s'il le faut, j'en signe l'anathème¹.

On ne peut donc pas dire que Louis Racine ait été janséniste, malgré les tendances jansénistes de son poème : il sut s'arrêter à temps. D'ailleurs il se soumit filialement aux avis du Saint-Siège en envoyant ses deux poèmes à Benoît XIV. « Je m'engage sans peine, écrivit-il en 1743 au vicaire de Jésus-Christ, à effacer d'une main prompte même les vers qui flatteraient le plus mon amour-propre s'ils avaient le malheur de déplaire à Votre Sainteté. » Il est remarquable cependant que le cardinal Valenti de Gonzague, en remerciant l'auteur au nom du Souverain-Pontife, ait fait un grand éloge du poème de *la Religion* et n'ait pas dit un mot de celui de *la Grâce*.

Ce n'est pas le lieu de nous étendre sur des questions théologiques aussi ardues que celles de la *délectation victorieuse* et de la *prémotion physique*, dont la défense contre Molina fait le sujet de ces chants. Ajoutons seulement qu'une pareille matière n'était pas faite pour être mise en vers, et que Voltaire eut raison de terminer sa critique en invitant les poètes au silence sur des controverses réservées aux disputes de l'école :

Crois-moi, n'affecte point une inutile audace;
 Il faut comprendre Dieu pour comprendre la grâce.
 Soumettons nos esprits, présentons-lui nos cœurs,
 Et soyons des chrétiens et non pas des docteurs.

Tout médiocre qu'est ce poème, on y trouve cependant quelques pages fort poétiques : nous allons citer les plus remarquables.

I

L'AFFRANCHISSEMENT ET LE BONHEUR DES SAINTS AU CIEL.

(Chant II.)

.
 Oh ! qui me donnera l'aile de la colombe ?
 Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux
 J'irais, je volerais dans le sein du repos².

¹ Chant II. — ² Quis dabit mihi pennas sicut columbæ; et volabo et requiescam? (Ps. LIV, 6.)

C'est là qu'une éternelle et douce violence
 Nécessite des saints l'heureuse obéissance;
 C'est là que de son joug le cœur est enchanté;
 C'est là que sans regret l'on perd sa liberté.
 Là de ce corps impur les âmes délivrées,
 De la joie ineffable à sa source enivrées
 Et riches de ces biens que l'œil ne saurait voir,
 Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir.
 De ce royaume heureux Dieu bannit les alarmes
 Et des yeux de ses saints daigne essuyer les larmes.
 C'est là qu'on n'entend plus ni plaintes ni soupirs;
 Le cœur n'a plus alors ni craintes ni désirs.
 L'Église enfin triomphe et, brillante de gloire,
 Fait retentir le ciel des chants de sa victoire.
 Elle chante, tandis qu'esclaves, désolés,
 Nous gémissons encor sur la terre exilés.
 Près de l'Euphrate assis, nous pleurons sur ses rives ¹;
 Une juste douleur tient nos langues captives.
 Et comment pourrions-nous au milieu des méchants,
 O céleste Sion, faire entendre tes chants!
 Hélas! nous nous taisons : nos lyres détendues
 Languissent en silence aux saules suspendues.
 Que mon exil est long! O tranquille cité!
 Sainte Jérusalem, ô chère éternité!
 Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
 Boire l'heureux oubli des peines que j'endure?
 Quand irai-je goûter ton adorable paix?
 Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais?

¹ Ces vers et les suivants sont une paraphrase du Psaume cent trente-sixième : *Super flumina Babylonis* ; et il est facile de reconnaître dans presque tous les autres des expressions et des figures empruntées aux Livres saints. Cette page, écrite dans la langue des prophètes, a tiré de sa source divine une verve, une magnificence et une onction qui, à deux ou trois vers près, la rendent digne de figurer parmi les chefs-d'œuvre de notre muse sacrée. Cependant l'auteur d'Esther n'aurait pas pardonné à son fils ces deux hémistiches qui se répondent : *ni plaintes ni soupirs ; ni craintes ni désirs*.

II

LE TRIOMPHE DE LA GRACE. — CONVERSION DE SAINT
AUGUSTIN. (Chant III.)

Tel que brille l'éclair, qui touche au même instant
Des portes de l'aurore aux bornes du couchant ;
Tel que le trait fend l'air sans y marquer sa trace,
Tel et plus prompt encor part le coup de la grâce.
Il renverse un rebelle aussitôt qu'il l'atteint :
D'un scélérat affreux un moment fait un saint . . .
Souvent, à nous chercher moins ardente et moins vive,
Par des chemins cachés lentement elle arrive.
Elle n'est pas toujours ce tonnerre perçant
Qui fend un cœur de pierre et, par un coup puissant,
Abat Saul, qu'emportait une rage homicide,
Fait d'un persécuteur un apôtre intrépide,
Arrache Madeleine à ses honteux objets,
Zachée à ses trésors et Pierre à ses filets.
Quelquefois, doux rayon, lumière tempérée,
Elle approche, et le cœur lui dispute l'entrée.
L'esclave dans ses fers quelque temps se débat,
Repousse quelques coups, prolonge le combat.
Oui, l'homme ose souvent, triste et funeste gloire,
Entre son maître et lui balancer la victoire ;
Mais le maître poursuit son sujet obstiné,
Et parle de plus près à ce cœur mutiné.
Tantôt par des remords il l'agite et le trouble,
Tantôt par des attraits que sa bonté redouble
Il amollit enfin cette longue rigueur,
Et le vaincu se jette aux pieds de son vainqueur...

Regardons un mortel que la grâce divine
Fait sortir triomphant d'une guerre intestine ;

Et du grand Augustin apprenons aujourd'hui
Ce que l'homme est sans Dieu, ce que Dieu peut sur lui ¹.

Ma fougueuse jeunesse, ardente pour les crimes,
Me fit courir d'abord d'abîmes en abîmes.
Je vous fuyais, Seigneur ; vous ne me quittiez pas,
Et, la verge à la main me suivant pas à pas,
Par d'utiles dégoûts vous me rendiez amères
Ces mêmes voluptés à tant d'autres si chères.
Vous tonnâtes sur ma tête ; à vos pressants avis
Ma mère s'unissait en pleurant sur son fils.
Je n'entendais alors que le bruit de ma chaîne,
Chaîne de passions qu'un misérable traîne ;
Ma mère par ses pleurs ne pouvait m'ébranler,
Et vous tonnâtes, grand Dieu, sans me faire trembler.

Enfin de mes plaisirs l'ardeur fut amortie :
Je revins à moi-même et détestai ma vie.
Je voyais le chemin, j'y voulais avancer ;
Mais un funeste poids me faisait balancer.
J'avais trouvé, j'aimais cette perle si belle
Sans pouvoir me résoudre à tout vendre pour elle.
Par deux puissants rivaux tour à tour attiré,
J'étais de leurs combats au dedans déchiré.
Mon Dieu m'aimait encore, et sa bonté suprême
A mes tristes regards me présentait moi-même.
Hélas ! qu'en ce moment je me trouvais affreux ;
Mais j'oubliais bientôt mon état malheureux :
Un sommeil léthargique accablait ma paupière.
M'éveillant quelquefois, je cherchais la lumière,
Et dès qu'un faible jour paraissait se lever
Je refermais les yeux de peur de le trouver.
Une voix me criait : Sors de cette demeure !

¹ Tout ce magnifique tableau du combat intérieur de saint Augustin est tiré de ses *Confessions*, que le poëte n'a guère fait que traduire.

Et moi je répondais : Un moment, tout à l'heure.
Mais ce fatal moment ne pouvait point finir,
Et cette heure toujours différerait à venir.
De mes premiers plaisirs la troupe enchanteresse,
Voltigeant près de moi, me répétait sans cesse :
Nous t'offrons tous nos biens, et tu veux nous quitter !
Sans nous, sans nos douceurs qui peut se contenter ?
Le sage en nous cherchant trouve un secours facile :
Son corps est satisfait, et son âme est tranquille.
Mortels, vivez heureux et profitez du temps ;
Du torrent de la joie enivrez tous vos sens ;
Fuyez de la vertu l'importune tristesse ;
Couchez-vous sur les fleurs, dormez dans la mollesse.
Et toi que dès longtemps nos bienfaits ont charmé,
Crois-tu donc qu'avec nous ton cœur accoutumé
Puisse ainsi s'arracher aux délices qu'il aime ?
Hélas ! en nous perdant tu te perdras toi-même.
Mais devant moi l'aimable et douce chasteté,
D'un air pur et serein, pleine de majesté,
Me montrant ses amis de tout sexe et tout âge,
Avec un ris moqueur me tenait ce langage :
Tu m'aimes, je t'appelle ; et tu n'oses venir !
Faible et lâche Augustin, qui peut te retenir ?
Ce que d'autres ont fait, ne le pourras-tu faire ?
Incertain, chancelant, à toi-même contraire,
Tu veux rompre tes fers ; tu veux et ne veux plus.
Ne fixeras-tu point tes pas irrésolus ?
Regarde à mes côtés ces colombes fidèles ;
Pour voler jusqu'à moi Dieu leur donna des ailes :
Ce Dieu t'ouvre son sein, jette-toi dans ses bras.
Hélas ! je le savais, mais je n'y courais pas.

Un jour, enfin lassé de cette vive guerre,
Je pleurais, je criais, je m'agitais par terre,
Quand tout à coup, frappé d'un son venu des cieux

Et des mots du saint Livre où je jetai les yeux,
 L'orage se calma, mes troubles s'apaisèrent :
 Par votre main, Seigneur, mes chaînes se brisèrent.
 Mon esprit ne fut plus vers la terre courbé,
 Je sortis de la fange où j'étais embourbé.
 Ma volonté changea ; ce qui vous est contraire
 Me déplut, et j'aimai tout ce qui peut vous plaire.
 Ma mère, qu'à vos pieds vous vîtes tant de fois
 Pleurer sur un ingrat rebelle à votre voix,
 Ma tendre mère enfin sortit de ses alarmes,
 Et retrouva vivant le fils de tant de larmes.
 Je connus bien alors que votre joug est doux.
 Non, Seigneur, il n'est rien qui soit semblable à vous.
 Dès ici-bas ma bouche, unie avec les anges,
 Ne se lassera point de chanter vos louanges.
 Je n'aimerai que vous ; vous serez désormais
 Ma gloire, mon salut, mon asile, ma paix.
 O loi sainte ! ô loi chère ! ô douceur éternelle !
 Ineffable grandeur ! beauté toujours nouvelle !
 Vérité qui trop tard avez su me charmer,
 Hélas ! que j'ai perdu de temps sans vous aimer ¹.

III

LA GRANDEUR DE DIEU ET LA SOUMISSION DUE A SES DÉCRETS.

(Chant IV.)

Ne lui demandons point compte de ses décrets :
 Qui pourra d'injustice accuser ses arrêts ?
 L'homme, ce vil amas de boue et de poussière,
 Soutiendrait-il jamais l'éclat de sa lumière ?
 Ce Dieu d'un seul regard confond toute grandeur :
 Des astres devant lui s'éclipse la splendeur.

¹ Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova, sero te amavi.
 (Confess. lib. x, c. 27.)

Prosterné près du trône où sa gloire étincelle,
Le chérubin tremblant se couvre de son aile.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux !
Il vole sur les vents, il s'assied sur les cieux ;
Il a dit à la mer : Brise-toi sur ta rive,
Et dans son lit étroit la mer reste captive.
Les foudres vont porter ses ordres confiés ¹,
Et les nuages sont la poudre de ses pieds.
C'est ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suspendit le soleil, étendit nos campagnes,
Qui pèse l'univers dans le creux de sa main.
Notre globe à ses yeux est semblable à ce grain
Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il souffle, et de la mer tarit le gouffre immense.
Nos vœux et nos encens sont dus à son pouvoir ;
Cependant quel honneur en peut-il recevoir ?
Quel bien lui revient-il de nos faibles hommages ?
Lui seul il est sa fin, il s'aime en ses ouvrages...
S'il ne veut plus de moi, je tombe, je péris ;
S'il veut m'aimer encor, je respire, je vis.
Ce qu'il veut, il l'ordonne ; et son ordre suprême
N'a pour toute raison que sa volonté même.
Qui suis-je pour oser murmurer de mon sort,
Moi conçu dans le crime, esclave de la mort ?
Quoi ! le vase pétri d'une matière vile
Dira-t-il au potier : Pourquoi suis-je d'argile . . .
O sage profondeur ! ô sublimes secrets !
J'adore un Dieu caché, je tremble et je me tais.

¹ Ce mot sent tout à la fois la gêne du mètre et le besoin de la rime. Il aurait fallu dire *confiés à leur colère*, ou bien *les ordres qu'il leur a confiés*.

LA RELIGION,

poème didactique en six chants, par LOUIS RACINE. — 1742.

Ce poème est moins parfait que *l'Art Poétique* de Boileau, parce qu'il est moins soutenu : il lui serait supérieur si tous ses chants avaient autant de vie et de couleur que le premier. Car, sans avoir moins de logique dans l'ensemble, il a plus d'élévation et d'ampleur dans le sujet, plus de sublimité dans quelques pages. En fait de poésie didactique et descriptive, le tableau des merveilles de la nature est, sans contredit, ce que notre muse a produit de plus remarquable. Delille, dans ses *Jardins*, aura généralement plus d'aisance ; mais sa pensée sera moins ferme et moins pleine, et sa philosophie moins sûre. On reconnaît encore dans le poème de *la Religion* la logique et le génie du siècle qui allait s'éteindre dans le fils de Jean Racine et l'élève de Despréaux. Mais ce dernier rayon du grand siècle n'a doré que çà et là les peintures de ce poème ; il a pâli dès la seconde moitié du premier chant, et le reste n'a plus eu, à quelques exceptions près, que la sagesse terne d'une thèse philosophique.

La raison dans mes vers conduit l'homme à la foi ;
 C'est elle qui, portant son flambeau devant moi,
 M'encourage à chercher mon appui véritable,
 M'apprend à le connaître et me le rend aimable.
 Faux sages, faux savants, indociles esprits,
 Un moment, fiers mortels, suspendez vos mépris.
 La raison, dites-vous, doit être notre guide.
 A tous mes pas aussi cette raison préside.
 Et vous qui du saint ^houg connaissez tout le prix,
 C'est encore pour vous que ces vers sont écrits.
 Celui que la grandeur remplit de son ivresse
 Relit avec plaisir ses titres de noblesse :
 Ainsi le vrai chrétien recueille avec ardeur
 Les preuves de sa foi, titres de sa grandeur,
 Doux trésor qui d'une âme à ses biens attentive
 Rend l'amour plus ardent, l'espérance plus vive.

L'existence de Dieu étant le fondement de toute religion, le poète

en a fait le sujet de son premier chant. Il en donne trois preuves que, pour plus de clarté, nous distinguerons par des titres.

I

L'EXISTENCE DE DIEU PROCLAMÉE PAR LES MERVEILLES
DE LA NATURE.

Les cieux. — La mer. — La terre ; sa fécondité. — Les oiseaux et les insectes. —
La structure du corps humain. (Chant 1^{er}.)

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire ;
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez.

Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles.
O cieux, que de grandeur et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté
Et qui dans vos déserts a semé la lumière
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :

¹ « La grandeur des corps célestes nous paraît inconcevable. Saturne, disent nos astronomes, est quatre mille fois plus gros que la terre ; Jupiter huit mille fois ; le soleil un million de fois. Notre imagination se perd dans l'espace immense qui renferme tous ces grands corps. C'est une sphère infinie, dit Pascal, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. La petitesse des animaux que le microscope nous fait découvrir est également inconcevable ; en sorte que nous nous trouvons placés entre deux infinis, l'un en grandeur, l'autre en petitesse, et que notre imagination se perd dans tous les deux. »

(Note de l'auteur.)

Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours ?
 Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
 Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
 Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts :
 La rage de tes flots expire sur tes bords.
 Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
 Sur ton perfide sein va chercher son supplice ¹.
 Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux ?
 Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
 La nature, qui parle en ce péril extrême,
 Leur fait lever les mains vers l'asile suprême,
 Hommage que toujours rend un cœur effrayé
 Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle :
 La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
 Est-ce moi qui produis mes riches ornements ?
 C'est celui dont la main posa mes fondements.
 Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
 Les présents qu'il me fait c'est à toi qu'il les donne.
 Je me pare des fleurs qui tombent de sa main ;
 Il ne fait que l'ouvrir et m'en remplit le sein.
 Pour consoler l'espoir du laboureur avide
 C'est lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,
 Veut qu'un moment prescrit le Nil, loin de ses bords,
 Répandu sur la plaine y porte mes trésors.
 A de moindres objets tu peux le reconnoître :
 Contemple seulement l'arbre que je fais croître ².
 Mon suc, dans la racine à peine répandu,
 Du tronc qui le reçoit à la feuille est rendu.
 La feuille le demande, et la branche fidèle,
 Prodigue de son bien, le partage avec elle.
 De l'éclat de ses fruits justement enchanté,

¹ Dans ces deux vers l'expression manque de justesse et la pensée est embarrassée. — ² *Croître* et *reconnoître* ne riment plus ensemble aujourd'hui

Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire :
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours;
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts.
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle :
Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.
Ainsi parle la terre; et, charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre
Tant d'êtres différents l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnais partout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité
Non moins que la sagesse et la simplicité.

Mais pour toi que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi qui follement fais ton dieu du hasard ¹,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle.
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne

¹ « Les matérialistes ne se servent pas du nom de *hasard*, mais de celui de *nécessité*. Les personnes éclairées comprennent aisément que je puis également me servir de l'un ou de l'autre de ces termes, puisqu'ils désignent la même chose, c'est-à-dire des effets sans cause. » (Note de l'auteur.)

Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne ;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphyrus l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens,
Innombrable famille où bientôt tant de frères
Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé
Du départ général le grand jour est réglé.
Il arrive, tout part ; le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.

A nos yeux attentifs que le spectacle change.
Retournons sur la terre, où, jusque dans la fange,
L'insecte nous appelle, et, certain de son prix,
Ose nous demander raison de nos mépris.
De secrètes beautés quel amas innombrable !
Plus l'auteur s'est caché, plus il est admirable.
Quoiqu'un fier éléphant, malgré l'énorme tour
Qui de son vaste dos me cache le contour,
S'avance sans ployer sous ce poids qu'il méprise,
Je ne t'admire pas avec moins de surprise,
Toi qui vis dans la boue et traînes ta prison,

Toi que souvent ma haine écrase avec raison,
Toi-même, insecte impur, quand tu me développes
Les étonnants ressorts de tes longs télescopes,
Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens
Qu'élèvent par degrés leurs mobiles soutiens :
C'est dans un faible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.

Dans un champ de blés mûrs tout un peuple prudent
Rassemble pour l'État un trésor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De faibles voyageurs arrivent sans haleine
A leurs greniers publics, immenses souterrains,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains
Dont le père commun de tous tant que nous sommes
Nourrit également les fourmis et les hommes.
Et tous, nourris par lui, nous passons sans retour,
Tandis qu'une chenille est rappelée au jour !
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage
Et leur ravit un suc qui n'était pas pour lui,
Chez ses frères rampants, qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Semblait vouloir cacher sa honteuse figure.
Mais les temps sont changés : sa mort fut un sommeil.
On le vit, plein de gloire à son brillant réveil,
Laisant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière...

Le roi pour qui sont faits tant de bien précieux,
L'homme, élève un front noble et regarde les cieux.
Ce front, vaste théâtre où l'âme se déploie,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre et vive y fait briller ses feux,

Qu'en vain veut imiter, dans son zèle perfide,
La trahison, que suit l'envie au teint livide.
Un mot y fait rougir la timide pudeur;
Le mépris y réside ainsi que la candeur,
Le modeste respect, l'imprudente colère,
La crainte et la pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix, appelle du secours.
A me servir aussi cette voix empressée
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée :
Messagère de l'âme, interprète du cœur,
De la société je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble !
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble !
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, ciel ! quel tissu fragile !
Cependant ma mémoire en a fait son asile,
Et tient dans un dépôt fidèle et précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Elle y peut à toute heure et remettre et reprendre,
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
Là ces esprits subtils, toujours prêts à partir,
Attendent le signal qui les doit avertir.
Mon âme les envoie, et, ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous ?
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire ;
D'un mouvement égal il agite mon cœur ;
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur ;
Il vient me réchauffer par sa rapide course ;
Plus tranquille et plus froid il remonte à sa source
Et, toujours s'épuisant, se ranime toujours.

Les portes des canaux destinés à son cours
 Ouvrent à son entrée une libre carrière,
 Prêtes, s'il reculait, d'opposer leur barrière ¹.
 Ce sang pur s'est formé d'un grossier aliment,
 Changement que doit suivre un nouveau changement :
 Il s'épaissit en chair dans mes chairs qu'il arrose ;
 En ma propre substance il se métamorphose.
 De cet ordre secret reconnaissons l'auteur.
 Fut-il jamais des lois sans un législateur ?

.

Reconnaissons du moins celui par qui nous sommes,
 Celui qui fait tout vivre et qui fait tout mouvoir.
 S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir ?
 Il précède les temps, qui dira sa naissance ?
 Par lui l'homme, le ciel, la terre, tout commence,
 Et lui seul, infini, n'a jamais commencé.

II

L'EXISTENCE DE DIEU PROCLAMÉE PAR L'INTELLIGENCE DE L'HOMME.

L'idée d'un Dieu est commune à tous les hommes ; et l'idolâtrie elle-même la démontre en la défigurant. — L'athéisme de quelques nations sauvages. (Chant 1^{er}, suite.)

Oui, je trouve partout des respects unanimes,
 Des temples, des autels, des prêtres, des victimes ² :
 Le Ciel reçoit toujours nos vœux et nos encens.
 Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,
 De la divinité défigurer l'image.

¹ « Les veines et les vaisseaux lymphatiques ont, d'espace en espace, des valvules qui font l'office d'une soupape dans une pompe, c'est-à-dire qui s'ouvrent d'un côté et se ferment de l'autre, pour ouvrir le passage à la liqueur et l'empêcher de retourner vers les parties d'où elle vient. » (*Note de l'auteur.*)

— ² « On n'a jamais trouvé aucune nation, même dans le nouveau monde, qui n'eût un culte établi en l'honneur de quelque divinité ; et ce consentement de toutes les nations doit être regardé, suivant Cicéron, comme la loi de la nature : *Omni in re consensio omnium gentium lex naturæ putanda est.* » (*Note de l'auteur.*)

A des dieux mugissants l'Égypte rend hommage ;
Mais dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer
C'est un dieu cependant qu'elle croit adorer.
L'esprit humain s'égare ; et, follement crédules ,
Les peuples se sont fait des maîtres ridicules.
Ces maîtres toutefois, par l'erreur encensés,
Jamais impunément ne furent offensés :
On détesta Mézence ainsi que Salmonée ,
Et l'horreur suit encor le nom de Capanée.
Un impie en tout temps fut un monstre odieux ;
Et quand, pour me guérir de la crainte des dieux ,
Épicure en secret médite son système ,
Aux pieds de Jupiter je l'aperçois lui-même.
Surpris de son aveu, je l'entends en effet
Reconnaître un pouvoir dont l'homme est le jouet ,
Un ennemi caché qui réduit en poussière
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fière.
Peuples, rois, vous mourez, et vous, villes, aussi.
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grèce déserte !
Et que vois-je partout ? La terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés,
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.
Où sont, fière Memphis, tes merveilles divines ?
Le temps a dévoré jusques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monuments qui portent jusqu'aux cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage !
A ce pouvoir si craint tout mortel rend hommage.
Aux pieds de son idole un barbare à genoux
D'un Être destructeur vient fléchir le courroux.
Être altéré de sang, je te vais satisfaire ;
Que cette autre victime apaise ta colère ;
J'arrose ton autel du sang de cet agneau.
N'en es-tu pas content ? te faut-il un taureau ?

Faut-il une hécatombe à ta haine implacable?
 Pour mieux me remplacer te faut-il mon semblable?
 Faut-il mon fils? je viens l'égorger devant toi¹.
 De ce sang enivré, cruel, épargne-moi.

Ces épaisses forêts qui couvrent les contrées
 Par un vaste Océan des nôtres séparées
 Renferment, dira-t-on, de tranquilles mortels
 Qui jamais à des dieux n'ont élevé d'autels.
 Quand d'obscurs voyageurs racontent ces nouvelles,
 Croirai-je des témoins tant de fois infidèles?²
 Supposons cependant tous leurs rapports certains;
 Comment opposerais-je au reste des humains
 Un stupide sauvage errant à l'aventure,
 A peine de nos traits conservant la figure,
 Un misérable peuple égaré dans les bois,
 Sans maîtres, sans États, sans villes et sans lois?
 Qu'à bon droit, libertins, vous êtes méprisables
 Lorsque dans ces forêts vous cherchez vos semblables?

III

L'EXISTENCE DE DIEU PROCLAMÉE PAR LA CONSCIENCE DE L'HOMME.

La loi naturelle est écrite dans la conscience de tous les hommes, même dans celle des sauvages et des plus grands criminels; elle est antérieure à toutes les lois humaines; elle est contraire à nos passions : elle suppose donc un législateur éternel et suprême. (Chant 1^{er}, suite et fin.)

Ces hommes toutefois à ce point abrutis,
 Dans la nuit de leurs sens tristement engloutis,

¹ « Chez tous les peuples du monde les hommes ont sacrifié leurs semblables. « L'homme, dit Bossuet, troublé par le sentiment de son crime et regardant la divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'apaiser par des victimes ordinaires; il fallut verser le sang humain. » (*Note de l'auteur.*) — ² « Quand ces témoignages seraient véritables, que prouveraient-ils? Un sauvage est comme un enfant dans lequel la raison ne s'est pas encore développée. » (*Note de l'auteur.*)

Montrent quelques rayons d'une image divine ,
Restes défigurés d'une illustre origine.
Il est une justice et des devoirs pour eux :
Du sang qui les unit ils connaissent les nœuds.
Au plus barbare époux la tendre épouse est chère.
Il chérit son enfant, il respecte son père.
La nature sur nous ne perd point tous ses droits.
Mais ces droits que sont-ils ? D'imaginaires lois,
Quand d'un Être vengeur j'ai secoué la crainte ,
Ne peuvent sur mon âme établir leur contrainte.
C'est pour moi que je vis, je ne dois rien qu'à moi.
La vertu n'est qu'un nom , mon plaisir est ma loi.

Ainsi parle l'impie, et lui-même est l'esclave
De la foi , de l'honneur, de la vertu, qu'il brave :
Dans ses honteux plaisirs s'il cherche à se cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher :
Son juge est dans son cœur, tribunal où réside
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Par ses affreux complots nous a-t-il outragés,
La peine suit de près, et nous sommes vengés.
De ses remords secrets triste et lente victime ,
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.

Sous des lambris dorés ce triste ambitieux
Vers le ciel sans pâlir n'ose lever les yeux.
Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table ¹.
Le cruel repentir est le premier bourreau
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorants attachés sur Tibère
La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire.

¹ « Damoclès, lâche flatteur de Denys le Tyran, en vantait le bonheur. Il changea de langage lorsque, invité par ce prince à un festin et assis comme lui sur un lit superbe, il aperçut une épée suspendue sur sa tête par un fil. » (*Note de l'auteur.*)

Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter ?
 Quel juge sur la terre a-t-il à redouter ?
 Cependant il se plaint, il gémit, et ses vices
 Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices ;
 Toujours ivre de sang et toujours altéré,
 Enfin par ses forfaits au désespoir livré ,
 Lui-même étale aux yeux du sénat qu'il outrage
 De son cœur déchiré la déplorable image¹.
 Il périt chaque jour consumé de regrets,
 Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.

Ainsi de la vertu les lois sont éternelles.
 Les peuples ni les rois ne peuvent rien contre elles :
 Les dieux que révéra notre stupidité
 N'obscurcissent jamais sa constante beauté ;
 Et les Romains, enfants d'une impure déesse²,
 En dépit de Vénus admirèrent Lucrèce.

Je veux perdre un rival. Qui me retient le bras ?
 Je le veux, je le puis , et je n'achève pas.
 Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage
 Que la sévérité de tout l'aréopage.
 La vertu, qui n'admet que de sages plaisirs,
 Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs.
 Mais, quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,
 Tout austère qu'elle est, nous admirons ses charmes.
 Jaloux de ses appas, dont il est le témoin,
 Le vice, son rival, la respecte de loin.
 Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise
 Pour consoler du moins l'âme qu'il a surprise.
 Adorable vertu, que tes divins attrails

¹ « Dans cette fameuse lettre dont le désordre fait dire à Tacite que si on ouvrait le cœur des tyrans on verrait comme ils sont déchirés. » (*Note de l'auteur.*) — ² « Les Romains se vantaient d'être les enfants de Mars et de Vénus. » (*Note de l'auteur.*)

Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets !
De celui qui te hait ta vue est le supplice.
Parais ; que le méchant te regarde , et frémisses.
La richesse , il est vrai , la fortune te fuit ;
Mais la paix t'accompagne et la gloire te suit.
Et , perdant tout pour toi , l'heureux mortel qui t'aime ,
Sans biens , sans dignités , se suffit à lui-même.
Mais lorsque nous voulons sans toi nous contenter ,
Importune vertu , pourquoi nous tourmenter ?
Pourquoi par des remords nous rendre misérables ?
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables ?

Qui te pourra , grand Dieu , méconnaître à ces traits ?
Tu nous parles sans cesse , et les hommes distraits
N'écoutent point la voix qui frappe leurs oreilles.
Tu fais briller partout tes dons et tes merveilles ;
Mais sur la terre , hélas ! admirant tes bienfaits ,
Nos regards jusqu'à toi ne remontent jamais :
Quelque maître nouveau sans cesse nous entraîne ,
Et d'objets en objets notre âme se promène
Tandis que de toi seul nous restons séparés.
Quel crime , quelle erreur nous a donc égarés ?
Nos malheurs , ô mon Dieu , seraient-ils sans ressource ?
Sondons leurs profondeurs , remontons à leur source.
Que l'homme maintenant se présente à mes yeux ;
Quand je l'aurai connu , je te connaîtrai mieux.

Cette conclusion du premier chant sert de passage au second , dans lequel le poëte , convaincu de l'existence d'un Dieu , va étudier l'âme de l'homme et prouver son immortalité.

IV

L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

Objections tirées de l'assujettissement de l'âme au corps. — Preuves tirées de la simplicité de l'âme, du désir des biens immortels commun à tous les hommes, des récompenses dues à la vertu dans une vie meilleure, du témoignage de la conscience attesté par les mensonges même des anciens poètes. (Chant II.)

O mort ! est-il donc vrai que nos âmes heureuses
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour
Tes victimes ne font que changer de séjour ?
Quoi ! même après l'instant où tes ailes funèbres
M'auront enseveli dans tes noires ténèbres,
Je vivrais ! doux espoir ! que j'aime à m'y livrer !

De quelle ambition tu te vas enivrer !
Dit l'impie : est-ce à toi, vaine et faible étincelle,
Vapeur vile, d'attendre une gloire immortelle ?
Le hasard nous forma, le hasard nous détruit,
Et nous disparaissions comme l'ombre qui fuit.
Malheureux, attendez la fin de vos souffrances ;
Et vous, ambitieux, bornez vos espérances :
La mort vient tout finir, et tout meurt avec nous.
Pourquoi, lâches humains, pourquoi la craignez-vous ?
Qu'est-ce donc qu'un cercueil offre de si terrible ?
Une froide poussière, une cendre insensible.
Là nous ne trouvons plus ni plaisir ni douleur.
Un repos éternel est-il donc un malheur ?
Plongeons-nous sans effroi dans ce muet abîme
Où la vertu périt aussi bien que le crime ;
Et, suivant du plaisir l'aimable mouvement,
Laissons-nous au tombeau conduire mollement.

A ces mots insensés le maître de Lucrèce ¹,

¹ Épicure, philosophe grec, qui fouda sa doctrine sur le matérialisme et la volupté.

Usurpant le grand nom d'ami de la sagesse,
 Joint la subtilité de ses faux arguments;
 Lucrèce de ses vers prête les ornements¹,
 De la noble harmonie indigne et triste usage !
 Épicure avec lui m'adresse ce langage :
 Cet esprit, ô mortels, qui vous rend si jaloux
 N'est qu'un feu qui s'allume et s'éteint avec nous.
 Quand par d'affreux sillons l'implacable vieillesse
 A sur un front hideux imprimé la tristesse ;
 Que dans un corps courbé sous un amas de jours
 Le sang comme à regret semble achever son cours ;
 Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage
 Il n'entre des objets qu'une infidèle image ;
 Qu'en débris chaque jour le corps tombe et périt,
 En ruines aussi je vois tomber l'esprit.
 L'âme mourant alors, flambeau sans nourriture,
 Jette par intervalle une lueur obscure.
 Triste destin de l'homme ! il arrive au tombeau
 Plus faible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau².
 La mort du coup fatal sape enfin l'édifice :
 Dans un dernier soupir achevant son supplice,
 Lorsque, vide de sang, le cœur reste glacé,

¹ Dans son poëme impie, *De natura rerum*, qui n'est qu'une exposition en vers de la doctrine d'Épicure. Le cardinal de Polignac l'a réfuté dans un beau poëme, latin aussi, qui a pour titre : *l'Anti-Lucrèce*. — ² Tout ce passage est une admirable traduction de ces vers où Lucrèce se sert de l'assujettissement de l'âme au corps pour prouver qu'elle est caduque et mortelle :

Præterea gigni pariter cum corpore et una
 Crescere sentimus, pariterque senescere mentem. . .
 Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi
 Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
 Claudicat ingenium ; delirat linguaque mensque.

Soit, répond le cardinal de Polignac ; mais cet affaiblissement de l'esprit ne vient que de celui des organes qui le servent : c'est le corps qui revient aux misères de l'enfance, ce n'est pas l'âme :

. hebescit
 Machina, fitque senex iterum puer : unde necesse est
 Huic simul addictam rursum repuerascere mentem,
 Non per se, verum quia paulatim organa cessant.

Son âme s'évapore, et tout l'homme est passé.
 Sur la foi de tes chants, ô dangereux poète,
 D'un maître trop fameux trop fidèle interprète,
 De mon heureux espoir désormais détrompé,
 Je dois donc, du plaisir à toute heure occupé,
 Consacrer les moments de ma course rapide
 A la divinité que tu choisis pour guide,
 Et la mère des jeux, des ris et des amours¹
 Doit ainsi qu'à tes vers présider à mes jours.
 Si l'homme cependant au bout de sa carrière
 N'a plus que le néant pour attente dernière,
 Comment puis-je goûter ces plaisirs peu flatteurs,
 Du destin qui m'attend faibles consolateurs ?
 Tu veux me rassurer, et tu me désespères.
 Vivrai-je dans la joie au milieu des misères,
 Quand même je n'ai pas où reposer un cœur
 Las de tout parcourir en cherchant son bonheur ?
 Rois, sujets, tout se plaint, et nos fleurs les plus belles
 Renferment dans leur sein des épines cruelles :
 L'amertume secrète empoisonne toujours
 L'onde qui nous paraît si claire dans son cours.
 C'est le sincère aveu que me fait Épicure :
 L'orateur du plaisir m'en apprend la nature².
 J'abandonne ce maître. O raison, viens à moi !
 Je veux seul méditer et m'instruire avec toi.

Je pense. La pensée, éclatante lumière,
 Ne peut sortir du sein de l'épaisse matière.
 J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd et grossier
 N'est donc pas tout mon bien, n'est pas moi tout entier.

¹ Vénus, que Lucrèce invoque au début de son poëme et dont il fait, comme les musulmans, la joie des cieus aussi bien que de la terre : *Homium divumque voluptas*. — ² C'est en effet ce qu'avoue Lucrèce, interprète d'Épicure :

Usque adeo de fonte leporum
 Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat!

Quand je pense, chargé de cet emploi sublime ,
 Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
 Je trouve donc qu'en moi , par d'admirables nœuds ,
 Deux êtres opposés sont réunis entre eux :
 De la chair et du sang le corps vil assemblage ;
 L'âme, rayon de Dieu, son souffle, son image.
 Ces deux êtres, liés par des nœuds si secrets ,
 Séparent rarement leurs plus chers intérêts :
 Leurs plaisirs sont communs aussi bien que leurs peines.
 L'âme, guide du corps, doit en tenir les rênes ;
 Mais, par des maux cruels quand le corps est troublé ,
 De l'âme quelquefois l'empire est ébranlé.
 Dans un vaisseau brisé, sans voile, sans cordage ,
 Triste jouet des vents, victime de leur rage ,
 Le pilote effrayé, moins maître que les flots ,
 Veut faire entendre en vain sa voix aux matelots ,
 Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage :
 Il périt ; mais le nôtre est exempt du naufrage.
 Comment périrait-il ? Le coup fatal au corps
 Divise ses liens, déränge ses ressorts :
 Un être simple et pur n'a rien qui se divise ,
 Et sur l'âme la mort ne trouve point de prise¹. . . .
 Si du sel ou du sable un grain ne peut périr ,
 L'être qui pense en moi craindra-t-il de mourir² ?
 Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vivre ?
 L'instant où de ses fers une âme se délivre.
 Le corps, né de la poudre, à la poudre est rendu ;

¹ Ce qui est simple ne peut pas être divisé, et est par conséquent indestructible. — ² Ces deux vers sont la conclusion d'un argument que nous avons abrégé. On peut diviser la matière, on ne peut pas la détruire, parce que ses éléments sont simples, disent les matérialistes, qui la font éternelle. Donc, reprend le poète, l'âme est éternelle aussi, et à plus forte raison. Il raisonne ici d'après leur système et il les combat par leurs propres armes ; c'est, comme on dit, un argument *ad hominem*. Racine ne fait donc que supposer l'éternité de la matière ; il ne l'affirme pas. Que Dieu puisse l'anéantir, c'est chose indubitable. Mais nous ignorons si, en détruisant l'univers, il anéantira les éléments simples qui le composent.

L'esprit retourne au ciel, dont il est descendu.
 Peut-on lui disputer sa naissance divine?
 N'est-ce pas cet esprit, plein de son origine,
 Qui, malgré son fardeau, s'élève, prend l'essor,
 A son premier séjour quelquefois vole eneor ¹
 Et revient tout chargé de richesses immenses?
 Platon, combien de fois jusqu'au ciel tu t'élances!
 Descartes, qui souvent m'y ravis avec toi,
 Pascal, que sur la terre à peine j'aperçois,
 Vous qui nous remplissez de vos douces manies,
 Poètes enchanteurs, admirables génies,
 Virgile, qui d'Homère appris à nous charmer,
 Boileau, Corneille et toi que je n'ose nommer,
 Vos esprits n'étaient-ils qu'étincelles légères,
 Que rapides clartés et vapeurs passagères?
 Que ne puis-je prétendre à votre illustre sort,
 O vous dont les grands noms sont exempts de la mort!
 Eh! pourquoi, dévoré par cette folle envie,
 Vais-je étendre mes vœux au delà de ma vie?
 Par de brillants travaux je cherche à dissiper
 Cette nuit dont le temps me doit envelopper :
 Des siècles à venir je m'occupe sans cesse;
 Ce qu'ils diront de moi m'agite et m'intéresse;
 Je veux m'éterniser, et dans ma vanité
 J'apprends que je suis fait pour l'immortalité.
 De tout bien qui périt mon âme est mécontente.
 Grand Dieu, c'est donc à toi de remplir mon attente.
 Si je dois me borner aux plaisirs d'un instant,
 Fallait-il pour si peu m'appeler du néant?
 Et si j'attends en vain une gloire immortelle,
 Fallait-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle?
 Que dis-je? Libre en tout, je fais ce que je veux;

¹ Il y a ici plus de poésie dans l'image que de vérité dans l'idée. Ce *premier séjour* de l'âme suppose qu'elle habitait en Dieu avant d'être unie au corps : c'est la fausse doctrine de Platon.

Mais dépend-il de moi de vouloir être heureux ?
Pour le vouloir, je sens que je ne suis plus libre.
C'est alors qu'en mon cœur il n'est plus d'équilibre,
Et qu'aspirant toujours à la félicité
Dans mon ambition je suis nécessité.
Quoi ! l'homme n'est-il pas l'ouvrage d'un bon maître ?
Puisqu'il veut être heureux, il est donc fait pour l'être.
Sur la terre, il est vrai, je vois dans le malheur
La vertu gémissant et le vice en honneur ;
Mais j'élève mes yeux vers ce maître suprême,
Et je le reconnais dans ce désordre même :
S'il le permet, il doit le réparer un jour ;
Il veut que l'homme espère un plus heureux séjour.
Oui, pour un autre temps l'Être juste et sévère,
Ainsi que sa bonté, réserve sa colère.

Pères des fictions, les poètes menteurs
De ces dogmes, dit-on, furent les inventeurs ;
Et sitôt que la Grèce, ivre de son Homère,
Eut de l'empire sombre admiré la chimère,
Le peuple qu'effrayaient Tisiphone et ses sœurs
D'un charmant Élysée espéra les douceurs.
Pluton fut leur ouvrage, et leurs mains, je l'avoue,
Étendirent jadis Ixion sur sa roue.
L'onde affreuse du Styx, qui coulait sous leurs lois,
Ferma les noirs cachots qu'elle entourait neuf fois.
Ils livrèrent Tantale à des ondes perfides
Qui s'échappaient sans cesse à ses lèvres arides ;
Par l'urne de Minos et ses arrêts cruels
Ils jetèrent l'effroi dans l'âme des mortels ;
Ils leur firent entendre une ombre malheureuse
Qui, poussant vers le ciel une voix douloureuse,
S'écriait : Par les maux que je souffre en ces lieux
Apprenez, ô mortels, à respecter les dieux !
Hardis fabricateurs de mensonges utiles,

Eussent-ils pu trouver des auditeurs dociles
 Sans la secrète voix plus forte que la leur,
 Cette voix qui nous crie, au fond de notre cœur,
 Qu'un juge nous attend dont la main équitable
 Tient de nos actions le compte redoutable?
 Il ne laissera point l'innocent en oubli :
 Espérons et souffrons ; tout sera rétabli.

De l'immortalité de l'âme Racine passe à la nécessité d'une révélation divine. Il y a dans l'âme créée par Dieu et immortelle des misères et des contrariétés que les sages de l'antique Grèce, abandonnés aux seules lumières de la raison, n'ont pu expliquer. Après avoir parcouru leurs écoles, où il ne trouve que des doctrines incomplètes, fausses, contradictoires, le poète s'écrie :

Philosophes, que dis-je ? antiques discoureurs,
 C'est prêter trop longtemps l'oreille à vos erreurs.
 Ainsi donc, étourdi de pompenses paroles,
 Plus troublé que jamais je sors de vos écoles.
 Vous promettez beaucoup : de vos grands noms frappé,
 J'attendais tout de vous, et vous m'avez trompé.
 De mon état cruel quand je me désespère
 Et sens avec Platon qu'il faut qu'un Dieu m'éclaire,
 J'apprends qu'un peuple entier garde encore aujourd'hui
 Un livre qu'autrefois le Ciel dicta pour lui.
 Ah ! s'il est vrai, j'y cours. Quelle route ai-je à suivre ?
 Où faut-il s'adresser ? à quel peuple, à quel livre ?
 Si Dieu nous a parlé, qu'a-t-il dit ? je le crois.

Voilà donc le poète amené à la recherche de la révélation écrite dans les livres sacrés des Hébreux : c'est le sujet de son troisième chant. Il montre l'authenticité de ces divines Ecritures, et trouve dans les pages de la Bible la solution de tous ses doutes sur l'origine du monde, sur l'état misérable du genre humain châtié pour le crime de nos premiers parents, sur les révolutions de la nature physique, sur l'histoire des arts, des empires et du culte défiguré par l'idolâtrie. Les prophètes lui annoncent l'avènement d'un Rédempteur.

V

L'AUTHENTICITÉ DES DIVINES ÉCRITURES. (Chant III.)

Elle est démontrée par l'obstination même des Juifs, gardiens aveugles, mais fidèles, des livres où leur châtement est annoncé, où leur erreur et leur condamnation sont écrites.

Dans ce Livre par eux de tout temps révé-
 Le nombre des mots même est un nombre sacré ¹ ;
 Ils ont peur qu'une main téméraire et profane
 N'ose altérer un jour la Loi qui les condamne,
 La Loi qui de leur long et cruel châtement
 Montre à leurs ennemis le juste fondement.
 Du Dieu qui les poursuit annonçant la justice,
 Ils vont porter partout l'arrêt de leur supplice ;
 Sans villes et sans rois, sans temples, sans autels ²,
 Vaincus, proscrits, errants, l'opprobre des mortels,
 Pourquoi de tant de maux leur demander la cause ?
 Va prendre dans leurs mains le Livre qui l'expose.
 Là tu suivras ce peuple et liras tour à tour
 Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il doit être un jour.
 Je m'arrête, et, surpris d'un si nouveau spectacle,
 Je contemple ce peuple ou plutôt ce miracle.
 Nés d'un sang qui jamais dans un sang étranger,
 Après un cours si long, n'a pu se mélanger ;

¹ « Rien n'est plus surprenant que l'application et l'industrie que les Juifs ont apportées pour préserver la Loi de toute corruption qui aurait pu s'y glisser ou par l'ignorance des copistes ou par la malice de leurs ennemis. Ils ont inventé pour cela la Masore, qu'ils ont appelée *la haïe de la Loi* et qui consiste, 1^o à marquer par des points-voyelles tous les mots dont l'usage auparavant fixait la lecture ; 2^o à compter toutes les sections, les chapitres, les mots et les lettres des mots, les *a*, les *b*, etc., de chaque livre et de tous les livres ensemble. » (Note de l'auteur.) — ² « C'est ce que dit le prophète Osée : *Sedebunt filii Israel sine rege et sine principe et sine sacrificio et sine altari.* » (Note de l'auteur.)

Nés du sang de Jacob, le père de leurs pères,
 Dispersés, mais unis, ces hommes sont tous frères.
 Même religion, même législateur;
 Ils respectent toujours le nom du même auteur;
 Et tant de malheureux répandus dans le monde
 Ne sont qu'une famille éparse et vagabonde.
 Mèdes, Assyriens, vous êtes disparus;
 Parthes, Carthaginois, Romains, vous n'êtes plus;
 Et toi, fier Sarrasin, qu'as-tu fait de ta gloire?
 Il ne reste de toi que ton nom dans l'histoire.
 Ces destructeurs d'États sont détruits par le temps,
 Et la terre cent fois a changé d'habitants
 Tandis qu'un peuple seul, que tout peuple déteste,
 S'obstine à nous montrer son déplorable reste ¹.

VI

L'INVENTION DES ARTS ET LE DÉLUGE. (Chant III, suite.)

Après avoir trouvé dans les premières pages de la Genèse l'origine du genre humain et de ses malheurs, le poète rencontre les inventeurs des arts et de l'industrie parmi les petits-fils d'Adam, condamnés comme lui à vivre du travail de leurs mains.

Le père criminel d'une race proscrite
 Peupla d'infortunés une terre maudite.
 Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,
 Naissent les premiers arts, enfants de nos malheurs.

¹ « Trois choses remarquables sur les Juifs : 1^o leur grand nombre malgré le carnage horrible qui s'en est fait sous les empereurs romains et dans plusieurs persécutions qu'ils ont essuyées depuis ; 2^o leur dispersion et leur durée sur toute la terre malgré la haine de toutes les nations ; 3^o leur attachement à leur loi malgré la raison, qui leur dit que le temps de cette loi est passé. Ce peuple, qui, sous ses prophètes, sous ses rois, à la vue même de leur temple, était toujours prêt à embrasser les religions étrangères, est resté depuis sa ruine constamment attaché à la sienne, pour être de la nôtre une preuve continuelle et vivante. » (*Note de l'auteur.*)

La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache ;
 Par le fer façonnée, elle allonge la hache ;
 L'homme avec son secours, non sans un long effort,
 Ébranle et fait tomber l'arbre dont elle sort ;
 Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
 Suit une main légère, une main plus pesante
 Frappe à coups redoublés l'enclume, qui gémit.
 La lime mord l'acier, et l'oreille en frémit.
 Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide
 A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
 Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
 Il avance en tremblant : le fleuve est traversé.
 Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
 S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles....

Tandis que le besoin, l'industrie et le temps
 Polissent par degrés tous les arts différents,
 Enfantés par l'orgueil, tous les crimes en foule
 Inondent l'univers; le fer luit, le sang coule.
 Le premier que les champs burent avec horreur
 Fut le sang qui d'un frère assouvit la fureur.
 Ces malheureux, tombant d'abîmes en abîmes,
 Fatiguèrent le Ciel par tant de nouveaux crimes
 Qu'enfin, lent à punir, mais las d'être outragé,
 Par un coup éclatant leur Maître fut vengé.
 De la terre aussitôt les eaux couvrent la face :
 Ils sont ensevelis; c'était fait de leur race ;
 Mais un juste épargné va rendre en peu de temps
 A ce monde désert de nouveaux habitants.

VII

LA TOUR DE BABEL. (Chant III, suite.)

La terre sort des eaux et voit de toutes parts
 Reparaître les fruits, les hommes et les arts :

Tout renaît, nos malheurs et nos crimes ensemble.
Sous des toits chancelants d'abord on se rassemble;
La crainte fait chercher des asiles plus sûrs :
On creuse des fossés, on élève des murs;
De ceux de ses voisins on jure la ruine ;
On attaque, on renverse, on pille, on assassine.
Homme injuste et cruel, que dans son repentir
Le Dieu qui t'avait fait voulut anéantir,
Malheureux dont il vient d'abrégér la carrière ,
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtrière
Le ciel t'a-t-il encore accordé trop de jours ?
Mais qui va de leur rage entretenir le cours ?
Quel intérêt les forme au grand art de la guerre ?
Égaux et souverains, tous maîtres de la terre,
Ils la possèdent toute, en n'y possédant rien.
Il est à moi ce champ ; ce canton c'est le mien ;
Ce ruisseau... de mon bras il faut que tu l'obtiennes :
S'il coulait sous tes lois, qu'il coule sous les miennes.
On s'empare d'un arbre, on usurpe un buisson.
De roi, de conquérant le vainqueur prend le nom.
Dans son vaste domaine il met cette rivière ;
Bientôt cette montagne en sera la frontière.
L'Alexandre s'avance, et n'est plus un brigand ;
C'est l'heureux fondateur d'un empire puissant,
Que d'un nouvel empire alarme la naissance.
Provinces, nations, royaumes, tout commence ;
La terre sur son sein ne voit que potentats,
Qui partagent sa boue en superbes États ;
Et sur elle on prépare aux majestés suprêmes
Pourpre, trônes, palais, sceptres et diadèmes.

VIII

L'IDOLATRIE RÉPANDUE SUR LA TERRE. (Chant III, suite.)

.
 L'homme croit trouver Dieu dans tout ce qu'il admire.
 De l'astre qui pour lui renaît tous les matins
 Ainsi que la lumière il attend ses destins.
 Aux feux inanimés qui roulent sur leurs têtes
 Les peuples en tremblant demandent des conquêtes.
 Des dons de leurs pareils bientôt reconnaissants,
 Ils adorent des arts les auteurs bienfaisants.
 Devant son Osiris l'Égypte est en prière ¹ :
 Vainement un tombeau renferme sa poussière ;
 Grossièrement taillée, une pierre en tient lieu.
 D'un tronc qui pourrissait le ciseau fait un Dieu.
 Du hurlant Anubis la ridicule image ²
 Fait tomber à genoux tout ce peuple si sage.
 Je ne vois chez Ammon qu'horreur, que cruauté ;
 Le sacrificateur, bourreau par piété,
 Du barbare Moloch ³ assouvit la colère
 Avec le sang du fils et les larmes du père.
 Près de ce dieu cruel un dieu voluptueux,
 Honoré par un culte impur, incestueux,
 Chamos ⁴, qui de Moab engloutit les victimes,
 De ses adorateurs n'exige que des crimes.
 Que de gémisséments et de lugubres cris !
 O filles de Sidon ! vous pleurez Adonis :
 Une dent sacrilège en a flétri les charmes,

¹ Osiris, suivant l'opinion commune, donna connaissance aux Égyptiens de plusieurs arts, ce qui le fit adorer après sa mort. — ² Les Égyptiens représentaient ce dieu avec une tête de chien sur un corps d'homme. Virgile l'appelle *Latrator Anubis*. (*Æn.*, l. VIII, v. 698.) — ³ Divinité des Ammonites, à laquelle on sacrifiait des enfants. — ⁴ Divinité des Moabites, à laquelle Salomon, séduit par les femmes, fit dresser un temple sur une montagne près de Jérusalem.

Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes ¹.
 Et toi, savante Grèce, à ces folles douleurs
 Nous te verrons bientôt mêler aussi tes pleurs.
 La foule de ces dieux qu'en Égypte on adore
 Ne pouvant te suffire, à de nouveaux encore
 De l'immortalité tu feras le présent :
 Ton Atlas gémitra sous un ciel trop pesant.
 Nymphes, Faunes, Sylvains, divinités fécondes,
 Peupleront les forêts, les montagnes, les ondes.
 Chaque arbre aura la sienne, et les Romains un jour,
 De ces maîtres vaincus esclaves à leur tour,
 Prodigueront sans fin la majesté suprême.
 Empereurs, favoris, Antinoüs lui-même ²
 Par arrêt du sénat entreront dans les cieux,
 Et les hommes seront plus rares que les dieux ³...

O sagesse d'Athènes ! ô gravité de Rome !
 O délire honteux de la raison de l'homme !
 Où va-t-elle quand Dieu cesse de l'éclairer ?

Le troisième chant se termine par un résumé des prophéties qui annonçaient le Dieu rédempteur du genre humain. Ce passage ne manque pas de chaleur, mais il abonde en vers faibles : ses négligences de style nous ont forcé à l'omettre.

¹ « Fête célèbre à Tyr et à Sidon. Les fêtes d'Adonis, qui se passaient à pleurer, firent dire à Cicéron : *Quid absurdius quam homines morte deletos reponere in Deos, quorum omnis cultus esset futurus in luctu?* » (Note de l'auteur.) — ² Jeune débauché dont les infamies auraient dû faire tomber sur le palais des Césars le feu qui dévora Sodome et Gomorre et que l'empereur Adrien éleva sur les autels après sa mort, arrivée en 129. On lui éleva des temples, et il eut ses pythonisses et ses oracles. — ³ « Tout était Dieu, dit Bossuet, excepté Dieu même; et le monde, que Dieu avait fait pour manifester sa puissance, semblait être devenu un temple d'idoles. » (*Discours sur l'hist. univers.*)

IX

LA PAIX DU MONDE A LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

(Chant IV, début.)

Les empires détruits, les trônes renversés,
 Les champs couverts de morts, les peuples dispersés,
 Et tous ces grands revers que notre erreur commune
 Croit nommer justement les jeux de la fortune
 Sont les jeux de celui qui, maître de nos cœurs,
 A ses desseins secrets fait servir nos fureurs
 Et, de nos passions réglant la folle ivresse,
 De ses projets par elle accomplit la sagesse.....
 Il veut que l'univers ne soit qu'un seul empire.
 L'ambition de Rome à ce dessein conspire;
 Mais un État si vaste, en proie aux factions,
 Est le règne du trouble et des divisions.
 Il veut que sur la terre, aux mêmes lois soumise,
 Un paisible commerce en tous lieux favorise
 De ses ordres nouveaux les ministres divins :
 Ils pourront les porter par de libres chemins.
 Si l'univers n'a plus pour maître qu'un seul homme,
 C'est ce Dieu qui le veut : la liberté de Rome,
 Ranimant ses soldats par César abattus,
 Du dernier coup frappée, expire avec Brutus.
 Dans ses nombreux vaisseaux une reine ¹ ose encore
 Rassembler follement les peuples de l'Aurore.
 Elle fuit, l'insensée ; avec elle tout fuit,
 Et son indigne amant honteusement la suit ².
 Jusqu'à Rome bientôt par Auguste traînées,

¹ Cléopâtre, reine d'Égypte. — ² Antoine, mis en fuite avec Cléopâtre à la bataille d'Actium.

Victor ab auroræ populis et littore rubro
 Ægyptum viresque Orientis et ultima secum
 Bactra vehit ; sequiturque (nefas !) ægyptia conjux.
 (Æneid. VIII, 686.)

Toutes les nations à son char enchainées,
 L'Arabe, le Gélou, le brûlant Africain
 Et l'habitant glacé du Nord le plus lointain,
 Vont orner du vainqueur la marche triomphante.
 Le Parthe s'en alarme, et d'une main tremblante
 Rapporte les drapeaux à Crassus arrachés.
 Dans leurs Alpes en vain les Rhètes sont cachés;
 La foudre les atteint, tout subit l'esclavage.
 L'Araxe mugissant sous un pont qui l'outrage,
 De son antique orgueil reçoit le châtimeut,
 Et l'Euphrate soumis coule plus mollement ¹.
 Paisible souverain des mers et de la terre,
 Auguste ferme enfin le temple de la guerre.
 Il est fermé ce temple où par cent nœuds d'airain
 La discorde attachée et déplorant en vain
 Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
 Frémit sur un amas de lances et d'épées ².
 Aux champs déshonorés par de si longs combats
 La main du laboureur rend leurs premiers appas.
 Le marchand loin du port, autrefois son asile,
 Fait voler ses vaisseaux sur une mer tranquille ³.

Les poètes, surpris d'un spectacle si beau,
 Sont saisis à l'instant d'un transport tout nouveau.
 Ils annoncent que Rome, après tant de miracles,
 Va voir le temps heureux prédit par ses oracles.
 Un siècle, disent-ils, recommence son cours,

¹ Euphrates ibat jam mollior undis;
 Extremique hominum Morini, Rhenusque bicornis,
 Indomitique Dahæ et pontem indignatus Araxes.
 (*Æneid.* VIII, 726-728.)

² Claudentur belli portæ : Furor impius intus,
 Sæva sedens super arma et centum vinctus ahenis
 Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.
 (*Æneid.* I, 298.)

³ Tutus bos etenim rura perambulât ;
 Nutrit rura Ceres almaque faustitas ;
 Pacatum volitant per mare navitæ.
 (Hor., *Od.* l. IV, *Od.* V, 17.)

Qui doit de l'âge d'or nous ramener les jours.
 Déjà descend du ciel une race nouvelle ;
 La terre va reprendre une face plus belle ;
 Tout y reviendra pur, et ses premiers forfaits,
 S'il en reste, seront effacés pour jamais ¹.
 Tant de prédictions qui frappent les oreilles
 Font d'un grand changement espérer les merveilles.
 Vers l'Orient alors chacun tourne les yeux ;
 C'est de là qu'on attend ce roi victorieux
 Qui, sortant des climats où le jour prend naissance ,
 Doit soumettre la terre à son obéissance.

X

LA ROME NOUVELLE. (Chant IV, suite.)

La croix a tout conquis, et l'Église s'écrie :
 Comment à tant d'enfants ai-je donné la vie ?...
 A ce torrent vainqueur Rome longtemps s'oppose ,
 Et de son Jupiter veut défendre la cause ;
 Mais contre elle il est temps de venger les chrétiens.
 Du sang de tes enfants, grand Dieu ! tu te souviens :
 Tant de cris qu'éleva sa fureur idolâtre
 Ont assez retenti dans son amphithéâtre ;
 Tu vas lui demander compte de ses arrêts.
 O Dieu des conquérants ! tes vengeurs sont tout prêts,
 Et Rome va tomber d'une chute éternelle
 Ainsi que Babylone et ta ville infidèle.
 Oui, c'est ce même Dieu qui sait à ses desseins

¹ « Virgile, églogue IV^e. Je ne prétends pas appliquer directement au Messie, comme quelques-uns l'ont fait, cette églogue de Virgile ; mais il n'est pas non plus vraisemblable que pour Pollion, Marcellus ou Drusus le poète eût pris un ton si élevé. Virgile, comme le remarque Servius, plein de la grandeur d'Auguste, entre dans l'enthousiasme et se rappelle la prédiction des Sibylles, *Cumæi carminis*. Ces prédictions d'un maître qui viendrait de l'Orient sont rapportées dans Suétone et dans Tacite. Josèphe, l'historien juif, les applique à Vespasien. » (Note de l'auteur.) — ² Quis genuit mihi istos... et isti ubi erant ? (Isaïe, 49.)

Ramener tous les pas des aveugles humains.
 Sous d'orgueilleux vainqueurs quand les villes succombent,
 Quand l'affreux contre-coup des empires qui tombent
 Dans le monde ébranlé jette au loin la terreur,
 Que sont tous ces héros qu'admire notre erreur?
 Les ministres d'un Dieu qui punit des coupables,
 Instruments de colère et verges méprisables.
 Que prétend Attila? que demande Alaric?
 Où s'emporte Odoacre? où vole Genserik¹?
 Ils sont, sans le savoir, armés pour la querelle
 D'un maître qui du nord tour à tour les appelle.
 Devant leurs bataillons il fait marcher l'horreur :
 Rome antique est livrée au barbare en fureur :
 De sa cendre renaît une ville plus belle,
 Et tout sera soumis à la Rome nouvelle.

Je la vois cette Rome, où d'augustes vieillards,
 Héritiers d'un apôtre et vainqueurs des Césars,
 Souverains sans armée et conquérants sans guerre,
 A leur triple couronne ont asservi la terre.
 Le fer n'est pas l'appui de leurs vastes États;
 Leur trône n'est jamais entouré de soldats.
 Terrible, par ses clefs et son glaive invisible,
 Tranquillement assis dans un palais paisible,
 Par l'anneau d'un pêcheur autorisant ses lois,
 Au rang de ses enfants un prêtre met nos rois.

Dans le cinquième chant Racine parle des obscurités de la foi et montre que la raison ne doit pas rejeter les dogmes du christianisme à cause des ténèbres qui les enveloppent, puisque la nature elle-même a des secrets et des abîmes impénétrables à ses regards. La verve et l'imagination ont fait défaut au poète dans cette thèse, dont les déve-

¹ Alaric, roi des Goths, saccagea Rome en 409. Attila, roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, ravagea en 452 plusieurs villes de l'Italie. Il allait à Rome; mais les prières du pape saint Léon l'arrêtèrent. Trois ans après Genserik, roi des Vandales, livra de nouveau Rome au pillage. Odoacre, roi des Hérules, acheva en 476 de détruire l'empire romain en Italie.

oppements sont décolorés, maigres et incomplets; le goût lui-même y a baissé avec l'inspiration. On y trouve des détails trop petits, des vers prosaïques, des pensées triviales.

Verrons-nous sans pâlir tomber notre salière?

Ce vers, qui termine une tirade sur les astrologues et les gens à superstitions, eût été à sa place dans une satire; mais il n'a ni assez de noblesse ni assez d'importance pour figurer dans un grand poëme dont le ton est si grave et le sujet si sérieux. Quel style que celui de la définition des philosophes scolastiques, disciples d'Aristote,

Qui, le dilemme en main, prétendent de l'abstrait
Catégoriquement diviser le concret!

Quand le poëte, pour confondre l'orgueil des incrédules, a recours aux lois de la pesanteur, qu'ils sont bien obligés d'admettre sans les comprendre, il est à la hauteur de son sujet; mais passer subitement des mystères de l'attraction à ceux de la digestion, descendre des astres à l'estomac, pour demander si c'est la trituration ou la fermentation ou les deux ensemble qui transforment les aliments en chyle, n'est-ce pas tomber trop bas?

Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ce corps que dans les airs je lance si loin d'elle;
La pesanteur. . . . Déjà ce mot vous trouble tous.
Expliquez-moi du moins ce qui se passe en vous.
Au sortir d'un repas, dans votre sein paisible
Quel ordre renouvelle un combat invisible?
Et quel heureux vainqueur a pu si promptement
Chercher, saisir, dompter, broyer cet aliment
Qui bientôt, liqueur douce, ira de veine en veine
Se confondre en son cours dans le sang qui l'entraîne?

Et quelle supposition que celle-ci!

Si des rives du Gange aux rives de la Seine,
Entraînés par l'ardeur qui vers eux nous entraîne,
D'éloquents Talapoins, munis d'un long sermon,
Accouraient nous prêcher leur sommonokodon. . .,
Quelle moisson de cœurs feraient de tels apôtres!

Racine avait donc oublié cette sentence du judicieux ami de son père?

D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
Rend un poëme entier ou burlesque ou barbare.

Le sixième chant ne vaut guère mieux que le cinquième. « Après avoir combattu les athées dans le premier chant et les déistes dans les quatre autres, dit l'auteur ¹, j'attaque dans le dernier ceux qui ne sont incrédules que par lâcheté. Leur opposition à croire ne vient que de leur opposition à pratiquer ; ils feraient à la religion le sacrifice de leurs lumières si elle n'exigeait pas encore le sacrifice des passions. » Le plan du poème de la Religion a, sans contredit, du mérite au point de vue de la logique : il a de l'unité ; et pour être complet il ne lui manque qu'une thèse contre les hérétiques, qui sont des incrédules aussi. Racine l'a bien senti ; mais sa muse fatiguée élude ce dernier combat et se contente d'adresser vingt-deux vers à ces frères égarés qu'il voudrait rappeler au giron de l'Eglise.

A la fin de mes chants je me hâte d'atteindre ;
 Et si je ne sentais ma voix prête à s'éteindre,
 Vous me verriez peut-être attaquer vos erreurs,
 Vous qui, de l'hérésie épousant les fureurs,
 Enfants du même Dieu, nés de la même mère,
 Suivez un étendard au nôtre si contraire.
 Unis tous autrefois, maintenant écartés,
 Qui l'a voulu ? C'est vous qui nous avez quittés.
 Vos pères ont été les frères de nos pères,
 Vous le savez : pourquoi n'êtes-vous plus nos frères ?

La voix du poète, tout épuisée qu'elle est, en effet, par la prolongation d'un sujet au-dessus de ses forces, se ranime pourtant pour achever le triomphe de la religion sur les impies que la passion seule rend incrédules. Sa menace du jugement dernier, qui termine heureusement ce poème, pourrait être sans doute plus vigoureusement imagée ; cependant elle a de la verve, et c'est ce qu'il y a de mieux dans le dernier chant.

XI

LE JUGEMENT DERNIER. (Chant VI, fin.)

Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés,
 Déjà je vois pâlir les astres ébranlés :
 Le feu vengeur s'allume, et le son des trompettes

¹ Il combat encore l'athéisme dans la première moitié du second chant, puisqu'il y prouve l'immortalité de l'âme contre les matérialistes, qui sont des athées. Voyez ci-dessus, page 40.

Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.
 Ce jour est le dernier des jours de l'univers.
 Dieu cite devant lui tous les peuples divers ;
 Et pour en séparer les saints, son héritage,
 De sa religion vient consommer l'ouvrage.
 La terre , le soleil, le temps , tout va périr,
 Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir.
 Elles s'ouvrent : le Dieu si longtemps invisible
 S'avance , précédé de sa gloire terrible.
 Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
 Son trône étincelant s'élève dans les airs.
 Le grand rideau se tire, et ce Dieu vient en maître.
 Malheureux qui pour lors commence à le connaître !
 Ses anges ont partout fait entendre leur voix ;
 Et, sortant de la poudre une seconde fois,
 Le genre humain tremblant, sans appui, sans refuge,
 Ne voit plus de grandeur que celle de son juge.
 Ébloui des rayons dont il se sent percer,
 L'impie avec horreur voudrait les repousser ;
 Il n'est plus temps. Il voit la gloire qui l'opprime,
 Et tombe enseveli dans l'éternel abîme,
 Lieu de larmes, de cris et de rugissements.

.
 Le vrai chrétien, lui seul, ne voit rien qui l'étonne,
 Et sur ce tribunal que la foudre environne
 Il voit le même Dieu qu'il a cru sans le voir,
 L'objet de son amour, la fin de son espoir.
 Mais il n'a plus besoin de foi ni d'espérance :
 Un éternel amour en est la récompense.

Sainte religion, qu'à ta grandeur offerts
 Jusqu'à ce dernier jour puissent durer mes vers !

L'AGRICULTURE,

poème didactique par ROSSET ¹. — 1743-1774.

Ce poème, qui ne fut imprimé qu'en 1774, cinq ans après les *Saisons* de Saint-Lambert et la traduction des *Géorgiques* de Virgile par Delille, avait été commencé en 1743. Il a donc droit à la préséance réclamée par son auteur dans le *Discours sur la poésie géorgique* qui lui sert de préface. A sa première apparition il n'eut que six chants, dont le premier était consacré au labourage et aux moissons, le second à la culture de la vigne, le troisième aux forêts et aux arbres fruitiers des vergers et des jardins, le quatrième aux prairies, le cinquième aux bestiaux et le sixième enfin aux oiseaux domestiques dont la basse-cour des fermes est peuplée. Mais, huit ans après cette première édition de son œuvre, en 1782, le poète l'enrichit de trois nouveaux livres, où il traite des plantes et des jardins potagers, des viviers et des étangs, des jardins chinois et des jardins anglais.

Ce long enfantement des six premiers chants et cette addition des trois autres conçus après coup supposent plus de maturité et de combinaison logique que d'inspiration et de verve. Il y a, en effet, dans ce poème beaucoup de raison et peu d'imagination. C'est un traité sagement conduit, sagement versifié, mais qui manque généralement de couleur et de vie. On y remarque cependant quelques passages pleins de poésie, entre autres les suivants :

I

LE ZÉPHYR AGITANT LES MOISSONS. (Chant 1^{er}.)

Le printemps règne encor quand Zéphire amoureux
Vole sur les épis et se joue avec eux ;
Caressés de son aile, à son souffle dociles ,
Affermis et flottants sur leurs tuyaux mobiles ,
Je vois leurs rangs épais se presser et s'ouvrir,
Se courber, se dresser : ils paraissent courir.
Ainsi, jouets des vents, au gré de leurs haleines
Roulent les flots légers sur les humides plaines.

¹ Mort en 1788, plus qu'octogénaire.

II

LES VERS A SOIE. (Chant III.)

Tout un peuple, à la fois éclos de toutes parts,
Dès le huitième jour fourmille à vos regards.
La feuille du mûrier, qui s'ouvre à leur naissance,
Est un lait préparé pour nourrir leur enfance;
Et pour tant de sujets sous vos lois réunis,
Une boîte est un monde, une feuille un pays.
Ils croissent, et déjà leurs familles nombreuses
Exigent de vos soins des couches spacieuses,
Où vous les transportez, en sortant des berceaux,
Sur des tissus d'osier, sur des lits de roseaux
L'un sur l'autre élevés. En sage politique,
Par classes, par quartiers rangez leur république.
Ainsi Rome autrefois dans ses murs étendus
Vit son peuple nombreux divisé par tribus.
Mais quel silence règne au milieu de leur ville !
Quel charme sur leurs lits tient les vers immobiles ?
Un repos léthargique, un jeûne de deux jours
Aux douleurs de la mue opposent des secours.
Vous voyez par degrés la chenille indolente
Avec peine lever sa tête languissante ;
Bientôt elle s'agite, elle rompt son fourreau,
Se dépouille et paraît sous un habit nouveau.
Son corps est augmenté, sa robe est plus brillante.
Dans son cours inconstant quatre fois différente,
La lune voit les vers quatre fois s'engourdir,
Quitter leurs vêtements, s'éveiller et grandir...
Il n'est plus maintenant de règle à leur prescrire.
A leur faim votre ardeur peut à peine suffire :
Environnés des mets que leur sert votre main,
Leurs jours délicieux ne sont qu'un long festin.

Craignez de leur offrir la feuille trop aride;
Mais craignez plus encor qu'elle ne soit humide.
Ne la cueillez jamais que quand par ses chaleurs
Le soleil de l'Aurore a bu les tendres pleurs.
Aidez de tous vos soins un espoir qui vous flatte :
Dans leurs corps transparents l'or de la soie éclate.
Vous les voyez monter, offrez-leur des rameaux :
Qu'ils puissent y suspendre et filer leurs tombeaux.
Sous les anneaux mouvants qu'à vos yeux ils présentent
Dans leur sein deux vaisseaux à longs replis serpentent :
La soie en se formant, brute et liquide encor,
Dans ces riches canaux coule ses ondes d'or.
La liqueur s'épaissit dans sa route dernière,
Se transforme en un fil et sort par la filière.
Quand la chenille enfin voit ce temps arrivé,
Elle prodigue un suc jusqu'alors réservé.
En longs cercles d'abord des fils qu'elle ménage
Elle forme un duvet, appui de son ouvrage ;
Bientôt elle décrit des mouvements plus courts,
Et ses fils plus serrés, unis par mille tours,
D'un tissu merveilleux composant la structure,
D'un œuf d'or ou d'argent présentent la figure.
Venez les admirer : ce ver dans sa prison
Ne commence qu'à peine à former sa cloison ;
Celui-ci, que déjà cache un épais nuage,
Laisse encor de ses fils entrevoir l'assemblage.
D'autres, se renfermant dans les mêmes réseaux,
Unis pendant leur vie, unissent leurs tombeaux.
Mais dans ces jours, hélas ! si du bruit du tonnerre
Le Ciel, dans son courroux, épouvante la terre,
Ils frissonnent d'horreur, tombent et pour jamais
Laissent en expirant leurs tissus imparfaits.
Cependant sous son toit la chenille mouvante
Change en habit de deuil sa robe transparente ;
Un corps sans pieds, sans tête, immobile et ridé

Au corps qu'elle animait semble avoir succédé.
 Dans ses filets captive, en nymphe transformée,
 N'est-elle qu'endormie? es-elle inanimée?
 Sous un voile léger qui trahit ses attraits
 Un papillon brillant laisse entrevoir ses traits...
 Dépouillez les rameaux; qu'une chaleur puissante
 Étouffe sous son toit la nymphe languissante.
 Alors de ses tissus, que l'eau tiède amollit,
 Le fil est détaché, roule et vous obéit :
 Votre main le gouverne; et ordre il se déploie,
 Se forme en écheveaux et vous donne la soie.
 Mais pour avoir un jour des citoyens nouveaux
 Gardez-leur des aïeux vivans dans leurs tombeaux.
 Bientôt du papillon que la nymphe renferme
 Le corps se développe, il est solide et ferme.
 De ses langes alors il brise le lien;
 La chenille est détruite et son corps n'est plus rien.
 Elle ne fut qu'un masque, une robe éclatante,
 Du papillon vivant enveloppée vivante.
 Il va rompre les murs de son riche palais;
 Le papillon détruit ceux que le ver a faits.
 Il suffit au succès de sa noble entreprise :
 Sa tête est un bélier; elle frappe, elle brise;
 Le mur cède et se rompt; recouvrant son effort,
 L'insecte ailé paraît, s'ouvre un passage et sort.

II

LE COQ. (chant VI.)

. En fierté le coq n'a point d'égal.
 Une crête de pourpre orne son front royal;
 Son œil noir lance au loin de vives étincelles;
 Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,
 Dore son cou superbe et flotte à longs cheveux;
 De sanglants éperons arment ses pieds nerveux;

Sa queue, en se jouant du dos jusqu'à la crête,
S'avance et se recourbe en ombageant sa tête ¹.

LES SAISONS,

poème descriptif en quatre chants, par SAINT-LAMBERT ². — 1769-1771.

Virgile dans ses *Géorgiques*, Rosse dans son *Agriculture* donnent des leçons aux laboureurs : ils enseignent un art. Saint-Lambert s'adresse aux habitants des villes, et, au lieu de leur apprendre à cultiver les champs, il étale à leurs yeux le riant spectacle de la campagne, afin de leur inspirer du goût pour la vie champêtre et de la bienveillance pour les cultivateurs, pères nourriciers de l'Etat.

Hélas ! le malheureux qui rend nos chants fertiles
Est immolé sans cesse aux habitants des villes.
En dédaignant ses soins, son cat, ses vertus,
Nous honorons ici les talents superflus,
Un vain faste, des noms, un fivole art de plaire.
O toi par qui fleurit l'art le plus nécessaire,
Ami de l'innocence, honnête agriculteur,
Qu'il est facile et doux de faire ton bonheur ³ !

Cette peinture des richesses et des joies de la vie rustique, ces plaidoyers en faveur de la campagne et de ses pauvres habitants n'appartiennent point à la poésie didactique proprement dite : c'est de la poésie descriptive et morale. Ce genre de poème fut inconnu aux anciens, qui, bien qu'ils sussent peindre en vers et souvent beaucoup mieux que nous, n'avaient pas songé à versifier ainsi des galeries de tableaux. Il a été créé par les Anglais et les Allemands, et Saint-Lambert se vante dans sa préface de l'avoir transporté en France.

Ce poème a subi trois jugement : le jugement de Voltaire et de

¹ La Harpe rabaisse tant qu'il peut osset pour relever Saint-Lambert, l'ami de Voltaire et des philosophes du temps. Cependant, après avoir cité cette description du coq, il ajoute : « C'est éindre en vers comme Buffon peint en prose. » (*Cours de littérature*, t. VII, page 323. Paris, an VII.) — ² Né en 1717, mort en 1803. Son poème, publié en 1769, reparut en 1771 avec de nombreuses corrections qui ne furent pas toujours heureuses. Tout en suivant la seconde édition, nous reviendrons et là aux vers de la première. — ³ Chant deuxième.

son école, qui en ont fait un chef-d'œuvre, parce que son auteur, esprit fort et libertin, avait bien mérité de la philosophie; le jugement de Gilbert ¹, de Clément ² et des autres censeurs contemporains de la secte encyclopédiste, qui en firent une œuvre à dormir debout; enfin le jugement de la postérité, qui le blâme dans son ensemble et le loue dans quelques-unes de ses pages. Il manque en effet d'invention, de chaleur véritable et continue, malgré son luxe d'apostrophes et d'exclamations; il est monotone, tout varié qu'il est dans les sujets de ses tableaux, parce qu'il change de sujet sans changer de couleur et que dans ses peintures la perspective est toujours la même; il est donc enfin sans intérêt. On ne le lit plus en entier, mais on le connaît encore par extraits. Choisissons et abrégeons : c'est le plus grand service que nous puissions rendre à Saint-Lambert ³.

I

LE RETOUR DU PRINTEMPS, DES OISEAUX, DU FEUILLAGE
ET DES FLEURS. (Chant 1^{er}.)

Déjà Progné revient et cherche à reconnaître
Le toit qu'il habita, les murs qui l'ont vu naître :
Le peuple ailé des bois, s'essayant dans les airs,
D'un vol timide encor rasant les champs déserts,

¹ Le chanfre des *Saisons*, dans son quatrième chant, avait mis l'auteur de *Zaïre* au-dessus de Corneille et de Racine; l'auteur de *Zaïre* a mis le chanfre des *Saisons* à côté de Virgile et de Tibulle; et deux mots de Gilbert ont fait justice de ces coups d'encensoir ridiculement échangés :

Saint-Lambert, noble auteur dont la muse pédante
Fait des vers trop vantés par Voltaire, qu'il vante.

² Saint-Lambert se vengea des critiques de Clément en le faisant emprisonner, et Clément, du fond de sa prison, lui adressa cette épigramme :

Pour avoir dit que tes vers sans génie
M'assoupissaient par leur monotonie,
Froid Saint-Lambert, je me vois séquestré.
Si tu voulais me punir à ton gré,
Point ne fallait me laisser ton poème :
Lui seul me rend mes chagrins moins amers.
Car de nos maux le remède suprême,
C'est le sommeil. . . . Je le dois à tes vers.

³ Voyez le jugement déjà porté sur Saint-Lambert, ci-dessus, p. 11 et suiv.

Se ranime, s'égaye et d'une aile hardie
Il s'élance en chantant vers l'astre de la vie...
Déjà le rossignol fait retentir les bois :
Il sait précipiter ou ralentir sa voix ;
Ses accents variés sont suivis d'un silence
Qu'interrompt avec grâce une juste cadence.
Immobile sous l'arbre où l'oiseau s'est placé,
Souvent j'écoute encor quand le chant a cessé.

Enfin, dans les forêts la chaleur plus active
Redonne un libre cours à la sève captive ;
Ce rapide torrent, gêné dans ses canaux,
Ouvrant, pour s'échapper, l'écorce des rameaux ,
Du bouton déployé fait sortir le feuillage,
L'élève et le répand sur l'arbre qu'il ombrage...

Mais les moments sont chers ; les beautés du printemps
Succèdent l'une à l'autre et brillent peu d'instants...
Déjà sur le rempart qui défend la prairie
La rose est en bouton, l'aubépine est fleurie ;
Déjà la marguerite étale ses beautés ,
Son cercle émaillé d'or, ses rayons argentés.
L'odorant primevère élève sur la plaine
Ses grappes d'un or pâle et sa tige incertaine.
Heureux, cent fois heureux l'habitant des hameaux,
Qui dort, s'éveille, chante à l'ombre des berceaux !...

Arrêtons-nous, Doris, au bord de ce bocage ;
Et du tertre émaillé que ce beau chêne ombrage
Regarde ces coteaux l'un à l'autre enchaînés
Et ces riches vallons de pampres couronnés.
Vois dans ces champs, ces bois, la nature affranchie
Se livrer librement à sa noble énergie,
Répandre autour de toi ses bienfaits au hasard
Et son luxe échapper aux entraves de l'art.

Contemple cette plaine et riante et féconde
 Qui semble un autre Éden et le jardin du monde.
 Là Bacchus a cédé la campagne à Cérès;
 Vertumne avec Pomone ombragent ces guérets.
 Vois ces arbres en fleurs de leur cime agitée
 Verser sur leurs sillons une pluie argentée,
 Les rubis du pavot qu'emportent les Zéphyrs
 Et le bluet flottant qui sème ses saphirs.
 Ici les églantiers ont dessiné la route
 D'un ruisseau qui serpente égaré sous leur voûte;
 Plus loin l'astre du jour, les champs et les coteaux
 Ont pris du mouvement et tremblent dans ces eaux.

II

UNE PLUIE DE PRINTEMPS. (Chant 1^{er}.)

. Les vieillards, les enfants,
 Pour voir tomber des cieux la vapeur printanière,
 Sont déjà rassemblés au seuil de la chaumière.
 Hélas! ils ont tremblé que l'excès des chaleurs
 Ne consumât les fruits desséchés sous les fleurs,
 Ne flétrit dans les prés l'herbe qui vient de naître
 Et ne retint caché l'épi qui va paraître.
 Mais ils ont vu pâlir le disque du soleil.
 Cet astre, en se levant de l'Orient vermeil,
 Paraît environné d'une vapeur légère,
 Qui monte dans les cieux, s'étend sur l'hémisphère
 Et, sans troubler les airs, répand l'obscurité.
 Le feuillage du saule est à peine agité,
 Et les faibles roseaux ne courbent point leurs têtes.
 On n'entend point ces bruits précurseurs des tempêtes:
 Les troupeaux sans effroi s'écartent des hameaux,
 L'oiseau dans les vergers chante sous les rameaux.

La nue enfin s'abaisse , et sur les champs paisibles
Distille sa rosée en gouttes insensibles...
Jusqu'à la fin du jour la tranquille vapeur
Sur les champs ranimés dépose la fraîcheur.
Le soleil au couchant dore enfin nos rivages ;
Il sème de rubis le contour des nuages ;
La campagne étincelle ; un cercle radieux,
Tracé dans l'air humide , unit la terre aux cieux.
Les *nuages* légers où brillait la lumière
Suivent le globe ardent qui finit sa carrière.
La nuit, qui sur son char s'élève au firmament,
Amène le repos , suspend le mouvement ,
Et le bruit faible et doux du zéphyr et de l'onde
Se fait entendre seul dans ce calme du monde.
Ce murmure assoupit les sens du laboureur.
Les spectacles du jour ont réjoui son cœur :
Il a vu sur ses champs descendre l'abondance ,
Et des songes flatteurs, enfants de l'espérance ,
Lui rendent les plaisirs qu'interrompt son sommeil.
Mais quels brillants tableaux étonnent son réveil !
Quel éclat ! quels parfums ! quels changements rapides !
L'épi s'est élancé de ses tuyaux humides :
Les arbustes des champs , tous les arbres féconds¹
Opposent leurs couleurs aux couleurs des gazons ,
Et leur tige , à travers la blancheur la plus pure ,
Laisse de son feuillage échapper la verdure.

III

LES CHALEURS DE L'ÉTÉ. (Chant II.)

Mais voici le moment où l'astre des saisons
Fait gémir nos climats brûlés de ses rayons.

¹ *Féconds* est mis là pour la rime, et la rime n'est pas riche.

Il descend du Cancer au monstre de Némée,
Il revêt de splendeur la nature enflammée.
Son orbe étincelant roule sous un ciel pur;
Des campagnes de l'air il argente l'azur,
Et sur le vaste champ *de sa longue carrière*
Il verse *de son sein des torrents de lumière.*
Le fleuve se resserre, et le peuple des eaux
Cherche l'abri d'un antre ou l'ombre des roseaux.
Du sommet des rochers sur les arides plaines
Déjà n'arrive plus le tribut des fontaines :
Le ruisseau qui languit implorait leur secours;
Son onde a suspendu son murmure et son cours...
Le coursier, sans vigueur et la tête penchée,
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée.
Le pasteur écarté sous des arbres touffus,
La tête sur la mousse et les bras étendus,
S'endort environné de ses brebis fidèles
Et des chiens haletants, qui veillent autour d'elles...
La chaleur, qui s'étend sur un monde en repos,
A suspendu les jeux, les chants et les travaux.
Tout est morne, brûlant, tranquille; et la lumière
Est seule en mouvement dans la nature entière...
Oh ! que ne puis-je errer dans ces sentiers profonds
Où j'ai vu des torrents tomber du haut des monts
Et se précipiter dans la vallée obscure
A travers les rochers et la sombre verdure !
Que ne suis-je ombragé du voile nébuleux
Qu'élève jusqu'au ciel ce fleuve impétueux
Qui des monts abyssins dans d'immenses vallées
Épanche en rougissant ses ondes rassemblées !
Que j'aimerais à voir ces flots d'un cristal pur
Étendre dans leur chute une nappe d'azur...
Et vous, forêt immense, espaces frais et sombres,
Séjour majestueux du silence et des ombres,
Temples où le druide égarait nos aïeux,

Sanctuaire où Dodone allait chercher ses dieux,
Qu'il m'est doux d'échapper sous vos vastes ombrages
A la zone de feu qui brûle ces rivages !

IV

LA TONDAISON. (Chant II.)

Si je veux habiter de plus riants asiles,
J'irai dans ces vergers peuplés d'arbres fertiles ;
Le long de ce coteau qui dérobe un vallon
Au souffle de Borée , au vol de l'aiglon.
Une eau calme et limpide y descend des collines
Et des plants de Pomone abreuve les racines...
La groseille , pendant en grappes d'incarnat ,
S'y présente à mes yeux charmés de son éclat :
Ces rubis émaillés qu'arrondit la nature
Sur ces arbres touffus sortent de la verdure.
La fraîcheur de ces fruits, la douce humidité
Tempèrent par degrés mon sang trop agité.
Là le béliet, docile à la voix qui le guide,
Se plonge en frissonnant dans le cristal liquide.
Au signal du berger le dogue menaçant
Ramène sur le bord le troupeau frémissant.
Cependant le fermier, les filles du village,
En riant, en chantant, s'assemblent sous l'ombrage.
Le groupe, en demi-cercle assis sur le gazon ,
Bientôt à la brebis va ravir sa toison :
Elle arrive auprès d'eux et semble être alarmée
A l'aspect des ciseaux dont la troupe est armée.
La bergère en flattant l'animal simple et doux
Dissipe sa frayeur, le prend sur ses genoux ;
Et la brebis, rendue à sa douceur timide,
Livres sans murmurer sa laine encore humide.

On médit, *en riant*, des seigneurs du canton ;
De l'histoire du jour on passe aux fils Aimon.
Les enfants du fermier folâtaient dans la plaine :
L'un monte le bélier délivré de sa laine ;
L'autre veut effrayer, caché dans les roseaux,
Ses jeunes compagnons qui jouaient dans les eaux.
Leurs cris, la cornemuse et le chant des bergères
Vont apprendre leur joie aux échos solitaires

V

L'ORAGE. (Chant II.)

On voit à l'horizon de deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés ;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre :
Le nuage élargi les couvre de ses flancs ;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre en grondant roule dans l'étendue.
Elle redouble, vole, éclate dans les airs :
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,

Enlève un sable noir qui roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu, vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
Écrasent en tombant les épis renversés ;
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages ;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.
O récolte ! ô moisson ! tout périt sans retour :
L'ouvrage d'une année est détruit dans un jour.

VI

LES VACANCES D'AUTOMNE : LA PÊCHE ET LA CHASSE.
(Chant III.)

Opposons la fatigue à l'ennui du repos :
Aux habitants des bois, des forêts et des eaux,
L'automne le commande, allons livrer la guerre.
Moi, nouveau Salmonée, armé de mon tonnerre,
Tantôt dans le taillis je vais, au point du jour,
Du lièvre ou du chevreuil attendre le retour,
Et tantôt, parcourant les buissons des campagnes,
Je cherche la perdrix qu'appelaient ses compagnes.
Mon chien bondit, s'écarte et suit avec ardeur
L'oiseau dont les zéphyrus vont lui porter l'odeur.
Il l'approche, il le voit : transporté, mais docile,

Il me regarde alors et demeure immobile.
J'avance, l'oiseau part ; le plomb que l'œil conduit
Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit :
Il tourne en expirant sur ses ailes tremblantes,
Et le chaume est jonché de ses plumes sanglantes.

Souvent, quand le soleil dore le haut des monts
Et que l'ombre allongée obscurcit les vallons,
Je descends dans un pré, vers un golfe paisible
Qu'environne un ombrage au jour inaccessible.
Là je vois le pêcheur sur les flots ébranlés
Lançant d'un bras nerveux ses filets rassemblés :
Ils couvrent d'un long cercle un peuple trop avide
Qu'attira vers la rive une amorce perfide.
Les filets, en tombant l'un de l'autre écartés,
S'unissent lentement sous les flots argentés :
Ils ont enveloppé dans leurs grottes profondes
Et ramènent vers moi les habitants des ondes.
Leur foule, en s'élançant de ces rets déployés,
Frappe le sable humide et bondit à mes pieds.
J'enlève quelquefois à l'eau pure et bruyante
La truite suspendue à la ligne tremblante ¹.

Cent fois, dans ma jeunesse, aux rives des ruisseaux,
J'ai semé les buissons d'innombrables réseaux ;
Avec quel mouvement d'espérance et de joie
Vers la fin d'un beau jour j'allais chercher ma proie !
A présent même encor, sous les rameaux naissants,
De l'oiseau de la nuit j'imité les accents ;
Bientôt de la forêt j'entends la troupe ailée
S'avancer, voltiger autour de ma feuillée ;
J'écoute en palpitant leur vol précipité.

¹ A la place de ces deux vers on lisait dans la première édition :

Je les vois, je les compte et sais dans mon asile
Jouer de ma conquête et d'un plaisir utile.

D'un transport vif et doux mon cœur est agité
Quand je les vois tomber sur ces verges perfides
Qu'infecta de ses suc's l'arbrisseau des druides.

O doux emploi des jours ! agréables moments !
Mais l'automne offre encor d'autres amusements,
Des plaisirs, des succès qu'accompagne la gloire,
Où le courage et l'art mènent à la victoire.

Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs
Et, d'échos en échos, roule dans les déserts ?
La Discorde, Bellone ou le dieu de la guerre
Par ces sons éclatants menacent-ils la terre ?
De la vaste forêt l'espace en est rempli :
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli.
Au monarque des bois la guerre est déclarée ;
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée...
Le timide animal s'épouvante et s'enfuit ;
Il voit dans chaque objet la mort qui le poursuit.
Sa route sur le sable est à peine tracée ;
Il devance en courant la vue et la pensée :
L'œil le suit et le cherche aux lieux qu'il a quittés.
Ses cruels ennemis, par le cor excités,
S'élèvent sur ses pas au sommet des montagnes,
Ou fondent à grands cris sur les vastes campagnes.
Effrayé des clameurs et des longs hurlements,
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite ;
Mais la troupe implacable, ardente à sa poursuite,
En saisit mieux alors ses esprits vagabonds.
Il écoute, il s'élance, il s'élève par bonds ;
Il voudrait ou confondre ou dérober sa trace,
Se détacher du sable ou voler dans l'espace.
Mais que lui serviront ses feintes, ses retours
Les gazons, les taillis révèlent ses détours.

Il force un cerf plus jeune à courir dans la plaine,
Pour présenter sa trace à la meute incertaine ;
Mais le chasseur la guide et prévient son erreur.
Que ferait-il ? tremblant, morne, saisi d'horreur,
Son armure l'accable, et sa tête est penchée ;
Sous son palais brûlant sa langue est desséchée.
Il s'arrête, il entend des cris plus menaçants :
Il fait pour fuir encor des efforts impuissants.
Ses yeux appesantis laissent tomber des larmes ;
A la troupe en fureur il oppose ses armes.
Mais ce vain désespoir ne lui sert qu'un instant :
Il tombe, se relève et meurt en combattant.

Nous n'avons rien trouvé à prendre dans le quatrième chant, qui est consacré à l'hiver et aussi faiblement exécuté qu'il est mal conçu. L'auteur y oublie la nature et les champs ; son enthousiasme est pour les beaux-arts, pour les salons, les bals, les théâtres, c'est-à-dire pour la pompe et l'opulence des cités. Ce contre-sens, dans un plaidoyer entrepris en faveur du labourage et de la vie champêtre, repose sur un sophisme. Le poète philosophe, à la vue du désordre et des souffrances que l'hiver et ses horreurs amènent sur la terre, s'efforce de disculper la divine Providence en montrant que les intempéries de l'air et des saisons ont été faites dans l'intérêt du génie, attendu que l'homme, dans un continuel printemps, n'aurait pas eu besoin des arts, ne se serait donné la peine ni d'inventer ni d'étudier. C'est comme si l'on faisait l'apologie des fièvres et de toutes les infirmités de l'homme en prouvant que sans elles la médecine n'aurait jamais été trouvée. Ah ! que la philosophie est courte lorsque, pour expliquer le monde, elle oublie le péché originel et ses châtimens ! Est-ce que dans l'Éden l'homme innocent aurait été moins docte et moins artiste ? Si Saint-Lambert avait été chrétien, il aurait trouvé dans la première page de la Genèse la matière d'un chant sublime et pris dans les entrailles mêmes de son sujet.

LES MOIS,

poème descriptif et lyrique en douze chants, par ROUCHER ¹. — 1779.

La condamnation de ce poème est dans son titre même. Les douze mois de l'année ne pouvaient pas être l'objet de douze chants, puisque plusieurs d'entre eux se ressemblent. Il n'en est pas de même des quatre saisons célébrées en quatre chants par Saint-Lambert. Les fleurs sont invariablement pour le printemps, les grandes chaleurs et les moissons pour l'été, les vendanges et la chute des feuilles pour l'automne, les frimas et les glaces pour l'hiver; et si la nature éprouve quelques perturbations dans quelqu'une de ces quatre époques, elle a trois mois pour se reconnaître et s'équilibrer. Mais entre deux mois qui se touchent et qui n'ont que trente jours, supposer des limites invariables et d'infranchissables barrières, confiner, par exemple, la neige en décembre, les glaces en janvier, les débâcles en février, c'est faire une nature poétique dont les arrangements et les tableaux seront souvent démentis par les irrégularités et les spectacles de la nature réelle. Ce poème pêche donc avant tout par la conception et par le choix du sujet. Le chantre des *Mois* a manqué du génie qui invente une idée mère, de la logique qui la divise et la distribue en parties nettes et franchement distinguées entre elles. Cette absence de précision et de méthode se retrouve dans les détails aussi bien que dans l'ensemble de son œuvre; mais là le ton adopté par le poète et l'allure de ses chants font plus aisément oublier le défaut de sa philosophie.

Roucher a pris le ton et la marche des inspirations lyriques : ce n'est pas par enchaînement logique des idées qu'il procède, c'est par bonds ². Disciple de Pindare beaucoup plus que de Virgile, il a transporté dans les poèmes de longue haleine ce qui n'avait paru naturel aux Grecs et aux Latins que dans les courts élans d'une ode ou d'un dithyrambe. De même que c'est à Saint-Lambert qu'il faut faire honneur en France de la monotonie du poème descriptif, c'est au chantre des *Mois* qu'il faut remonter pour trouver chez nous l'origine de ces jets isolés, emphatiques et sonores, de ces amplifications verbeuses et décousues qui permettent à l'auteur d'un long poème de passer d'un

¹ Né en 1745, victime en 1794 des fureurs révolutionnaires allumées par la philosophie à laquelle il avait dévoué sa muse. — ² Voyez le jugement déjà porté sur ce poème sans logique, ci-dessus, p. 15 et suiv.

sujet à un autre, d'abrégé ou d'allonger son thème au gré de ses caprices.

Quel que soit le mérite intrinsèque de ce genre de composition par trop aisé, il est certain qu'un pareil poème n'est pas fait pour être lu d'un trait. Cette suite d'inspirations vagabondes, cette continuité d'écart, ces élans du cœur en dehors des voies réclamées par la raison ne sont plus supportables au bout de vingt pages.

Dans cette réflexion toute simple se trouve l'explication des destinées du poème des *Mois*. Avant qu'il fût imprimé son auteur le lut dans les salons et y obtint de grands succès ; mais du moment qu'il passa dans les mains des lecteurs, en deux tomes in-quarto, le dégoût et l'oubli arrivèrent. Ces deux fortunes successives sont conciliables : débité par morceaux, un poème lyrique en douze chants pouvait être écouté sans fatigue ; mais quand il fallut le lire sans repos le cœur se refroidit, la raison se fatigua, le gros poème tomba des mains, et quelques-uns de ceux qui avaient acheté le premier volume regrettèrent leur louis d'or, — c'était le prix du soporifique in-quarto, — et n'achetèrent pas le second.

Nous trouvons dans la philosophie irrégulière de ce poème une autre raison de son triomphe dans les salons et de sa chute en présence du public. C'est une encyclopédie de toutes les impiétés du temps, et l'auteur, sans aucun doute, choisissait pour ses lectures des auditoires avides d'erreurs, comme il y en avait tant alors. Mais quand son livre fut livré à la France tout entière, il se trouva, même à la veille de la révolution qui allait déifier les vices, assez d'esprits religieux, assez d'âmes raisonnables parmi celles même qui n'étaient pas franchement chrétiennes pour reculer devant des invocations du néant et des enseignements tels que ceux-ci :

Mais ce qu'on cèle à l'homme et ce qu'il doit connaître
C'est qu'il faut se résoudre à voir finir son être. . . .
Sans chercher dans la nuit d'un douteux avenir
Un glaive impitoyable affamé de punir.

Quel cœur, je ne dis pas chrétien, mais seulement filial, aurait pu sans dégoût voir bannir le culte des tombeaux,

Ce respect pour les morts, fruit d'une erreur grossière,
et ne trouver dans les restes mortels de ses aïeux

Qu'une froide poussière
Qui tôt ou tard s'envole, éparse au gré des vents?

Or, ces impiétés, incompatibles avec l'enthousiasme, ne sont pas

rares dans cette œuvre lyrique, qui ne pouvait se soutenir que par l'enthousiasme. Ce poëme tout entier, dit La Harpe, est un monstrueux mélange de polythéisme, de mythologie, de philosophie irréligieuse, d'érudition allégorique, d'hypothèses fabuleuses, de traditions incertaines, c'est-à-dire de tout ce qui s'oppose à la conviction et à l'entraînement des lecteurs raisonnables. Or, de nos jours ces lecteurs sont heureusement plus nombreux qu'au temps où le public fit déjà justice de la poésie de Roucher. Aussi les douze *Mois*, en deux volumes, sont-ils moins acceptés que jamais.

I

TABLEAUX DU MOIS DE MAI : LE ROSSIGNOL, LA TONDAISON,
LES FLEURS. (Chant III.)

.
Le long de ce ruisseau que l'égantier décore
Je promène mes pas de détour en détour :
Je le vois se cacher, se montrer tour à tour....
Et par degrés, au sein de la mélancolie,
Mon âme doucement tombe, rêve, et s'oublie,
Quand, frappé tout à coup d'une éclatante voix,
J'écoute et reconnais l'Orphée ami des bois.
Le tendre oiseau, caché sous un taillis sauvage,
De ses tons variés animant le rivage,
Traîne bientôt sa voix en soupirs languissants,
Tantôt la précipite en rapides accents,
La coupe quelquefois d'un gracieux silence,
Et, plus brillante encor, la roule et la balance.
Vingt fois renaît le jour dans l'orient vermeil,
Tandis que cet oiseau, refusant le sommeil,
S'obstine à célébrer son amoureuse histoire.
Hélas ! il ne sait pas que ses chants de victoire
Avancent à la fois et présagent sa mort ¹.

¹ « Dans les pays où les rossignols sont communs on en trouve un grand nombre de morts vers la fin de mai. » (*Note de l'auteur.*) Voyez ci-dessus, p. 65 et 66, le même tableau par Saint-Lambert.

. ¹
 J'entends de nos bergers le cri tumultueux :
 Il m'appelle au détour d'un sentier tortueux,
 Qui, de saules couvert et tapissé de mousse,
 Descend dans un bassin par une pente douce.
 Là, pressés par les chiens, les troupeaux fugitifs
 Se plongent en poussant des bêlements plaintifs.
 Ils nagent en tumulte ; et le cristal humide
 Épure les habits de la race timide².
 Elle attend pour sortir le signal du pasteur.
 La trompe sonne. Alors, traînant avec lenteur
 Le fardeau plus pesant de sa laine imbibée,
 Elle gagne le bord haletante, courbée,
 Se dresse et, secouant les flots de sa toison,
 D'une onde jaillissante arrose le gazon.
 Elle s'avance enfin vers le lieu de la plaine
 Où l'acier rigoureux doit lui ravir sa laine.
 Ici Dolon poursuit le robuste bœuf,
 Et Lycas de vingt nœuds s'apprête à le lier :
 Là de bruyants ciseaux Nice et Phylis armées
 Pressent de leurs genoux les brebis alarmées³.

¹ Cette ligne de points remplace des apostrophes à un jeune essaim d'abeilles qui s'échappent, aux bergères qui courent après, à Virgile, qui les a si bien chantées qu'on n'ose plus les célébrer, et enfin au vœu d'aller en pèlerinage à son tombeau si le poète a jamais le bonheur de passer les Alpes.

En redisant tes vers je baiseraï ta cendre ;
 Et ton ombre, peut-être offerte à mon regard,
 Instruira ma jeunesse aux secrets de ton art.
 Plein de ce doux espoir, qui soutient mon courage,
 Loin de toi cependant je poursuis mon ouvrage.

C'est alors que la voix des bergers le ramène fort à propos à ses moutons. Voilà les avantages d'un poème lyrique : le délire y permet tout, y explique tout. C'est fort commode. — ² Un *cristal humide* qui *épure les habits d'une race* ! Pas un mot dans cette phrase qui ne blesse le bon sens. — ³ Comparez cette tondaison de Roucher avec celle de Saint-Lambert, p. 70 : vous la trouverez plus médiocre encore.

II

LES ALPES AU MOIS DE JUILLET. (Chant V.)

Tandis que, haletant, l'homme, ainsi que les fleurs,
Baisse un front accablé sous le faix des chaleurs,
Monts chantés par Haller, recevez un poète !
Errant parmi ces rocs, imposante retraite,
Au front du Grindelval je m'élève, et je voi,
Dieux ! quel pompeux spectacle étalé devant moi !
Sous mes yeux enchantés la nature rassemble
Tout ce qu'elle a d'horreurs et de beautés ensemble.
Dans un lointain qui fuit un monde entier s'étend.
Eh ! comment embrasser ce mélange éclatant
De verdure, de fleurs, de moissons ondoyantes,
De paisibles ruisseaux, de cascades bruyantes,
De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrents,
D'hommes et de troupeaux sur les plaines errants,
De forêts de sapins au lugubre feuillage,
De terrains éboulés, de rocs minés par l'âge,
Pendants sur des vallons que le printemps fleurit,
De coteaux escarpés où l'automne sourit,
D'abîmes ténébreux, de cimes éclairées,
De neiges couronnant de brûlantes contrées
Et de glaciers enfin, vaste et solide mer,
Où règne sur son trône un éternel hiver ?
Là, pressant à ses pieds les nuages humides,
Il hérissé les monts de hautes pyramides
Dont le bleuâtre éclat, au soleil s'enflammant,
Change ses pieds glacés en murs de diamant.
Là viennent expirer tous les feux du solstice.
En vain l'astre du jour, embrasant l'Écrevisse,
D'un déluge de flamme assiège ces déserts ;
La masse inébranlable insulte au roi des airs.

Mais trop souvent la neige arrachée à leur cime
 Roule en bloc bondissant, court d'abîme en abîme,
 Gronde comme un tonnerre, et, grossissant toujours
 A travers les rochers fracassés dans son cours,
 Tombe dans les vallons, s'y brise, et des campagnes
 Remonte en brume épaisse au sommet des montagnes.

III

L'HIVER DANS LES CONTRÉES SEPTENTRIONALES ; SES RIGUEURS,
 SES RICHESSES, SES AURORES BORÉALES. — JANVIER.

(Chant XI.)

Eh ! qui peut comparer nos plus rudes frimas
 A ceux dont Calistho voit blanchir ses climats,
 A ces rocs, à ces monts de neiges entassées
 Dont les rives du Nord sont partout hérissées ?
 Là l'hiver tient sa cour ; là ce despote, assis
 Sur d'énormes glaçons par vingt siècles durcis,
 S'entoure d'ouragans, de tempêtes, d'orages,
 Ébranle au loin la mer, la couvre de naufrages....

Si des sommets d'Hécla je vole au Groenland
 Et parcours le Spitzberg, la Zemble et le Lapland,
 Qu'y vois-je dans les cieux, sur la terre et sur l'onde ?
 Ici durant trois mois règne une nuit profonde ;
 Là dans un cercle étroit le soleil languissant
 Ne montre qu'à moitié son disque pâlisant.
 Dans ces climats obscurs, muets comme l'Averne,
 L'homme s'ensevelit au creux d'une caverne....

Ces climats, il est vrai, par le Nord dévastés,
 Ainsi que leurs horreurs, ont aussi leurs beautés.
 Dans les champs où l'Yrtis a creusé son rivage,
 Où le Russe vieillit et meurt dans l'esclavage

D'éternelles forêts s'allongent dans les airs.
Le jai, souple roseau de ces vastes déserts,
S'incline en se jouant sur les eaux qu'il domine ;
Fière de sa blancheur, là s'égare l'hermine ;
Le marte s'y revêt d'un noir éblouissant ;
Le daim sur les rochers y paît en bondissant
Et l'élan fatigué, que le sommeil assiège,
Baisse son bois rameux et l'étend sur la neige.
Ailleurs, par des travaux et de sages plaisirs,
L'homme, bravant l'hiver, en charme les loisirs.
Le fouet dans une main et dans l'autre les rênes,
Voyez-le, en des traîneaux emporté par deux rennes,
Sur les fleuves durcis rapidement voler ;
Voyez sur leurs canaux le peuple s'assembler,
Appeler le commerce et proposer l'échange
Des trésors du Cathai, des sophis et du Gange.
Là brillent à la fois le luxe des métaux
Et la soie en tissus et le sable en cristaux,
Toute la pompe enfin des plus riches contrées :
Là même quelquefois les plaines éthérées
Des palais du midi versent sur les frimas
Un éclat que l'hiver refuse à nos climats :
D'un groupe de soleils l'Olympe s'y décore ¹,
Prodige de clarté, qui pourtant cède encore
Aux flammes dont la nuit fait resplendir les airs.
Aussitôt que son char traverse leurs déserts,
Une vapeur qu'au nord le firmament envoie,
S'y déployant en arc, trace une obscure voie,
S'allonge, et, parvenue aux portes d'occident,
Vomit, nouvel Hécly, les feux d'un gouffre ardent.

¹ « Ce phénomène lumineux, que les physiciens appellent parhélie, se montre dans le Nord toutes les fois que des nuages épais et glacés sont situés de manière qu'ils reçoivent les rayons du soleil et le réfléchissent comme autant de miroirs à nos yeux. Alors, l'image de cet astre se multipliant dans chacun de ces nuages, il n'est pas rare de voir au ciel deux ou trois soleils à la fois. »
(Note de l'auteur.)

Dans les flancs du brouillard la flamme impétueuse
 Vole, monte et se courbe en voûte lumineuse,
 Qu'une autre voûte, encor plus brillante, investit.
 Tandis que dans leurs feux la vapeur s'engloutit,
 Ces dômes rayonnants s'entr'ouvrent et, superbes,
 Lancent en javelots, en colonnes, en gerbes,
 En globes, en serpents, en faisceaux enflammés
 Tous les flots lumineux sous la nue enfermés ¹.

LES JARDINS

OU L'ART D'EMBELLIR LES PAYSAGES,

poème didactique et descriptif en quatre chants, par DELILLE 2. — 1782

Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire,
 Sur son char foudroyant qu'il place la Victoire;
 Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains :
 Flore a souri ; ma voix va chanter les jardins.
 Je dirai comment l'art embellit les ombrages,
 L'eau, les fleurs, les gazons et les rochers sauvages ;
 Des sites, des aspects sait choisir la beauté,
 Donne aux scènes la vie et la variété ;
 Enfin l'adroit ciseau, la noble architecture
 Des chefs-d'œuvre de l'art vont parer la nature...

Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,
 Un jardin, à mes yeux, est un vaste tableau :
 Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nombre,
 Les jets de la lumière et les masses de l'ombre,
 Les heures, les saisons variant tour à tour
 Le cercle de l'année et le cercle du jour,
 Et des prés émaillés les riches broderies,
 Et des riants coteaux les vertes draperies,

¹ « Ce passage sur les aurores boréales, excellent d'invention comme de style, est tout entier traduit mot à mot d'un poème latin du jésuite italien Nocetti. » La Harpe, *Cours de littér.*, tom. VIII, pag. 403. (Paris, an VII.) —

² Né en 1738, mort en 1813.

Les arbres, les rochers, et les eaux, et les fleurs,
 Ce sont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs :
 La nature est à vous ; et votre main féconde
 Dispose, pour créer, des éléments du monde.

Delille ne chantera donc pas les jardins réguliers, dont la pompe symétrique, suivant son expression, tourmente la nature et l'insulte à grands frais. Il veut des jardins dont l'irrégularité pittoresque et savante offre un tableau des champs, réunisse des gazons et des bosquets, des prairies et des bois, des vallées et des coteaux, des cascades, des ruisseaux et des étangs : tels sont les parcs anglais.

Ce poème, qui parut pour la première fois en 1782, fut bientôt traduit dans toutes les langues de l'Europe, et son édition, *revue, corrigée, augmentée* par l'auteur, au bout de quinze ans était déjà la vingtième. Il n'a plus cette vogue aujourd'hui : les chefs-d'œuvre seuls triomphent du temps et gagnent à la critique. Or, l'*Art d'embellir les paysages*, malgré ses beautés incontestables et nombreuses, est loin d'être un chef-d'œuvre.

Parmi les reproches faits aux *Jardins* de Delille, le plus grave tomba sur leur ensemble. L'auteur y répondit par un sophisme. « Tout homme de goût, dit-il, sent qu'il était impossible de présenter un plan parfaitement régulier en traçant des jardins dont l'irrégularité pittoresque et le savant désordre font un des premiers charmes. » Dire que l'irrégularité du sujet demandait celle du plan, n'était-ce pas tout simplement jouer sur les mots ? Autant vaudrait affirmer que l'histoire d'une révolution politique, de celle de 93, par exemple, doit être obscure, désordonnée, confuse, parce que dans les événements qu'elle raconte il n'y eut que trouble, que tumulte et qu'anarchie.

Delille, tout peu philosophe qu'il était, ne put se contenter lui-même d'une apologie aussi subtile. Il en chercha une autre dans la justification directe de son plan, prétendant l'expliquer de façon à y faire voir beaucoup d'ordre sous une apparence d'irrégularité. Voici l'analyse raisonnée qu'il fit lui-même de son poème : « L'auteur a montré dans le premier chant l'art d'emprunter à la nature et d'employer heureusement les riches matériaux de la décoration pittoresque des jardins irréguliers, de changer les paysages en tableaux ; avec quel soin il faut choisir l'emplacement et le site, profiter de ses avantages, corriger ses inconvénients ; ce qui, dans la nature, se prête ou résiste à l'imitation ; enfin la distinction des différents genres de jardins et de paysages, des jardins libres et des jardins réguliers. — Après ces leçons générales viennent les différentes parties de la composition pittoresque des jardins. Ainsi le second chant a tout entier pour objet les plantations, la partie la plus importante du paysage, et la beauté

des perspectives et des vues étrangères qui dépendent de l'artifice des plantations. — Le troisième renferme des objets dont chacun n'aurait pu remplir un chant sans tomber dans la stérilité et la monotonie : tels sont les gazons, les fleurs, les rochers et les eaux. — Le quatrième chant enfin contient la distribution des différentes scènes majestueuses ou touchantes, voluptueuses ou sévères, mélancoliques ou riantes ; l'artifice avec lequel doivent être tracés les sentiers qui y conduisent ; enfin ce que les autres arts, et particulièrement l'agriculture et la sculpture, peuvent ajouter à l'art des paysages¹. »

Ce sommaire décousu, embarrassé, obscur, au lieu de justifier Delille, acheva de prouver la pauvreté de sa logique en prose comme en vers. Le chantre des *Jardins* est l'artiste manqué dont parle Horace :

Infelix operis summa, quia ponere totum
Nesciet.

Il n'a su, en effet, donner à son plan ni unité, ni ordre, ni précision. Les quatre parties de ce poëme rentrent continuellement l'une dans l'autre, se composent d'écarts et de parenthèses, se suivent sans liaison et ne se rattachent pas à une idée mère, comme quatre fleurs sorties de la même tige. C'est un bouquet mal composé et choquant dans son ensemble, mais riche et gracieux dans ses détails, qui aurait eu besoin d'un remaniement habile et de nombreux coups de ciseaux.

Ce n'est donc pas dans l'ensemble et l'ordonnance générale de ce poëme, c'est dans ses détails qu'il faut chercher son mérite et ses charmes. Mauvais architecte, Delille fut un brillant décorateur et surtout un merveilleux coloriste. La postérité, en lui retirant le titre de poëte, c'est-à-dire de créateur, que ses contemporains lui avaient décerné, en a fait le prince de nos simples versificateurs. Formé par sa traduction des *Géorgiques*, nourri de Virgile, il sait ennoblir les plus petits détails d'un tableau champêtre ; il a des expressions pour tout, et sa périphrase est presque toujours colorée, vive et gracieuse. Après Voltaire personne, au dix-huitième siècle, n'a manié le vers alexandrin avec plus d'aisance. Au-dessous de Louis Racine pour la pensée, il lui est souvent supérieur pour la richesse, l'harmonie et la lucidité du style ; et il a laissé bien loin derrière lui Rosset, Saint-Lambert et Roucher. On ne lit plus leurs poëmes ; le sien peut se lire encore.

Cependant, dans les détails mêmes, le chantre des *Jardins* n'est pas à l'abri de toute censure. Ce versificateur si souple et si élégant devient ordinairement gauche et trivial quand il faut passer d'une idée à l'autre ; sa facilité se tourne çà et là en négligence ou se répand

¹ Nouvelle édition, 1810, Préface.

dans des amplifications démesurées ; et, comme il a plus d'esprit que de cœur, il a aussi plus de rhétorique que d'éloquence ; il se joue donc quelquefois à l'excès dans le mécanisme des figures et le cliquetis des antithèses.

I

DES DIFFÉRENTS SOLS DESTINÉS AUX JARDINS, DES AVANTAGES
ET DES OBSTACLES QU'ON Y RENCONTRE. (Chant 1^{er}.)

.

Qu'un obscur arpenteur, armé de son compas,
Au fond d'un cabinet, d'un jardin symétrique
Confie au froid papier le plan géométrique :
Vous, venez sur les lieux. Là, le crayon en main,
Dessinez ces aspects, ces coteaux, ce lointain ;
Devinez les moyens, pressentez les obstacles :
C'est des difficultés que naissent les miracles.
Le sol le plus ingrat connaîtra la beauté.
Est-il nu, que des bois parent sa nudité ;
Couvert, portez la hache en ses forêts profondes ;
Humide, en lacs pompeux, en rivières fécondes
Changez cette onde impurè, et par d'heureux travaux
Corrigez à la fois l'air, la terre et les eaux ;
Aride enfin, cherchez, sondez, fouillez encore :
L'eau, lente à se trahir, peut-être est près d'éclore.
Ainsi d'un long effort moi-même rebuté,
Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité,
Soudain un trait heureux jaillit d'un fond stérile,
Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.

II

LA VARIÉTÉ, LE MOUVEMENT ET LA LIBERTÉ DANS LES
JARDINS. (Chant 1^{er}.)

Avez-vous entendu des eaux, des prés, des bois
La muette éloquence et la secrète voix,

Rendez-nous ces effets. Que du riant au sombre,
Du noble au gracieux les passages sans nombre
M'intéressent toujours ! Simple et grand, fort et doux,
Unissez tous les tons pour plaire à tous les goûts.
Là que le peintre vienne enrichir sa palette ;
Que l'inspiration y trouble le poète ;
Que le sage du calme y goûte les douceurs,
L'heureux ses souvenirs, le malheureux ses pleurs.
Mais l'audace est commune et le bon sens est rare :
Au lieu d'être piquant souvent on est bizarre.
Gardez que, mal unis, ces effets différents
Ne forment qu'un chaos de traits incohérents :
Les contradictions ne sont pas des contrastes.
D'ailleurs à ces tableaux il faut des toiles vastes :
N'allez pas resserrer dans des cadres étroits
Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.
On rit de ces jardins, absurde parodie
Des traits que jette en grand la nature hardie,
Où l'art, invraisemblable à la fois et grossier,
Enferme en un arpent un pays tout entier. . . .

Surtout du mouvement : sans lui, sans sa magie
L'esprit désoccupé retombe en léthargie ;
Sans lui sur vos champs froids mon œil glisse au hasard.
Des grands peintres encor faut-il attester l'art ?
Voyez-les prodiguer, de leur pinceau fertile,
De mobiles objets sur la toile immobile ,
L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,
Les globes de fumée exhalés des hameaux,
Les troupeaux, les pasteurs, et leurs jeux, et leur danse.
Saisissez leur secret, plantez en abondance
Ces souples arbrisseaux et ces arbres mouvants
Dont la tête obéit à l'haleine des vents :
Quels qu'ils soient, respectez leur flottante verdure
Et défendez au fer d'outrager la nature.

Voyez-la dessiner ces chênes, ces ormeaux ;
 Voyez comment sa main, du tronc jusqu'aux rameaux,
 Des rameaux au feuillage, augmentant leur souplesse,
 Des ondulations leur donna la mollesse ¹.

.

Qu'en mobiles objets la perspective abonde.
 Faites courir, tomber et rejaillir cette onde.
 Vous voyez ces vallons et ces coteaux déserts ;
 Des différents troupeaux dans les sites divers
 Envoyez, répandez les peuplades nombreuses.
 Là du sommet lointain des roches buissonneuses
 Je vois la chèvre pendre ; ici de mille agneaux
 L'écho porte les cris de coteaux en coteaux.
 Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,
 Couché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine,
 Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
 Cet animal guerrier qu'enfanta le trident
 Déploie, en se jouant dans un gras pâturage,
 Sa vigueur indomptée et sa grâce sauvage.

Voulez-vous mieux encor fixer l'œil enchanté,
 Joignez au mouvement un air de liberté ;
 Et laissant des jardins la limite indécise,
 Que l'artiste l'efface ou du moins la déguise.
 Où l'œil n'espère plus le charme disparaît :
 Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret...

¹ Delille ajoute :

Mais les ciseaux cruels... Prévenez ce forfait,
 Nymphes des bois ! courez. Que dis-je ! c'en est fait :
 L'acier a retranché leur cime verdoyante !
 Je n'entends plus au loin sur leur tête ondoyante
 Le rapide Aquilon légèrement courir,
 Frémir dans leurs rameaux, s'éloigner et mourir :
 Froids, monotones, morts, du fer qui les mutile
 Ils semblent avoir pris la roideur immobile.

Voilà une période dont la fin est fort belle et dont le début ne vaut rien.
 Cette suspension et cet appel académique aux nymphes, qu'on est sûr de ne
 pas voir accourir, ne sont qu'un petit jeu d'esprit.

Du haut de ces coteaux, de ces monts d'où la vue
 D'un vaste paysage embrasse l'étendue,
 La Nature au Génie a dit : Écoute-moi ;
 Tu vois tous ces trésors, ces trésors sont à toi.
 Dans leur pompe sauvage et leur brute richesse,
 Mes travaux imparfaits implorent ton adresse.
 Elle dit. Il s'élançe ; il va de tous côtés
 Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés. . . .
 Il ne compose pas ; il corrige, il épure,
 Il achève les traits qu'ébaucha la nature.
 Le front des noirs rochers a perdu sa terreur ;
 La forêt égayée adoucit son horreur ;
 Un ruisseau s'égare, il dirige sa course ;
 Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une source ;
 Il veut, et des sentiers courent de toutes parts
 Chercher, saisir, lier tous ces membres épars,
 Qui, surpris, enchantés du nœud qui les rassemble,
 Forment de cent détails un magnifique ensemble ¹.

III

LA GREFFE. (Chant II.)

Voyez comme en secret la nature fermente,
 Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente ;
 Et vous ne l'aidez pas ! Qui sait dans son trésor
 Quels biens à l'industrie elle réserve encor ?
 Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde,
 Il peut guider la sève : à sa liqueur féconde
 Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux ;

¹ Il y a bien, nous l'avouons, quelque chose à redire à cette prosopopée, qui, par sa pompe et son amplification un peu juvéniles, dépasse les bornes du naturel. Un goût sévère en sourira comme on sourit d'une gentillesse affectée ; une jeune imagination l'acceptera et pourra l'admirer non-seulement sans danger, mais encore avec fruit, si la critique est là pour lui dire : Dans vingt ans vous la trouverez moins belle.

Dans vos champs, enrichis par des hymens nouveaux,
 Des sucS vierges encore essayez le mélange ;
 De leurs dons mutuels favorisez l'échange.
 Combien d'arbres, de fruits, de plantes et de fleurs
 Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs !
 La pêche a dû sa gloire à ses métamorphoses ;
 D'un triple diadème ainsi brillent les roses ;
 De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.
 Osez : Dieu fit le monde, et l'homme l'embellit.

IV

LES HORIZONS LOINTAINS. (Chant II.)

Quelquefois, en plantant, des artistes sans art
 Entre eux et la campagne élèvent un rempart :
 Leurs arbres sont un voile et non une parure.
 Vous, sachez avec goût disposer leur verdure :
 Que vos arbres divers, adroitement plantés,
 Des plus vastes lointains vous livrent les beautés ;
 Par elles de vos parcs augmentez l'étendue,
 Possédez par les yeux, jouissez par la vue.

.
 Là d'un chemin public c'est la scène mouvante ;
 C'est le bœuf matinal que suit le soc tranchant ;
 C'est le fier cavalier qui, distrait en marchant,
 Du coursier dont sa main abandonnait l'allure
 A l'aspect d'un passant relève l'encolure ;
 C'est le piéton modeste, un bâton à la main,
 A qui la rêverie abrège le chemin ;
 C'est le pas grave et lent de la riche fermière ;
 C'est le pas leste et vif de la jeune laitière,
 Qui, l'habit retroussé, le corps droit, va trottant,
 Son vase en équilibre, et chemine en chantant ;
 C'est le lourd chariot dont la marche bruyante
 Fait crier le pavé sous sa charge pesante,

Le char léger du fat, qui vole en un instant
 De l'ennui qui le chasse à l'ennui qui l'attend.
 Regardez ce moulin où tombent en cascades
 Sur l'arbre de Cérès les ondes des Naïades,
 Tandis qu'au gré d'Éole un autre avec fracas
 Tourne en eerele sans fin ses gigantesques bras ¹.
 Plus loin c'est un vieux bourg que des bois environnent.
 Là de leurs longs créneaux les cités se couronnent,
 Et le clocher, où plane un coq audacieux,
 Court en sommet aigu se perdre dans les cieux.

V

LES EAUX. (Chant III.)

J'aime ces jeux où l'onde, en des canaux pressée,
 Part, s'échappe et jaillit avec force élancée...
 A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux
 Fait sortir de la terre et lance jusqu'aux cieux,
 L'homme se dit : C'est moi qui créai ces prodiges !
 L'homme admire son art dans ces brillants prestiges :
 Qu'ils soient donc déployés chez les grands et les rois.
 Mais, je le dis encor, loin le luxe bourgeois,
 Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,
 S'élève à peine et meurt à deux pieds du parterre.
 C'est peu : tout doit répondre à ce riche ornement ;
 Que tout prenne alentour un air d'enchantement.
 Persuadez aux yeux que d'un coup de baguette

¹ C'est ici que Delille aurait dû mettre son télégraphe, qui, placé dans le quatrième chant, y apparaît tout à coup, et hors de propos, au milieu des basses-cours, des volières et des serres chaudes :

Là-haut c'est une tour où l'art ingénieux
 Élève et fait jouer ces tablettes parlantes
 Qui des faits confiés à leurs feuilles mouvantes
 Se transmettent dans l'air les rapides signaux.
 Indignée à l'aspect de ces courriers nouveaux,
 La déesse aux cent yeux, aux cent voix infidèle
 A brisé sa trompette et replié ses ailes.

Une fée, en passant, s'est fait cette retraite.
 Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur :
 L'œil de son jet hardi mesure la hauteur ;
 Aux eaux qui sur les eaux retombent et bondissent
 Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent ;
 Le gazon est plus vert, l'air plus frais ; des oiseaux
 Le chant s'anime au bruit de la chute des eaux ;
 Et les bois, inclinant leurs têtes arrosées,
 Semblent s'épanouir à ces douces rosées.

Plus simple, plus champêtre et non moins belle aux yeux,
 La cascade ornera de plus sauvages lieux.
 Mais loin l'architecture
 De ces tristes gradins où, tombant en mesure,
 D'un mouvement égal les flots précipités
 Jusque dans leur fureur marchent à pas comptés.
 La variété seule a le droit de vous plaire.
 La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère :
 Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux
 L'eau, se précipitant dans son lit tortueux,
 Court, tombe et rejaillit, retombe, écume et gronde.
 Tantôt, avec lenteur développant son onde,
 Sans colère, sans bruit, un ruisseau doux et pur
 S'épanche, se déploie en un voile d'azur.
 L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,
 Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,
 Et le noir des rochers, et le vert des roseaux,
 Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.

Un ruisseau siérait mal dans une vaste plaine :
 Son lit n'y tracerait qu'une ligne incertaine.
 Modestes, au grand jour se montrant à regret,
 Ses flots veulent baigner un bocage secret :
 Son cours orne les bois, les bois sont ses délices.
 Là je puis à loisir suivre tous ses caprices,

Son embarras charmant, sa pente, ses replis,
 Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis¹. . . .
 Là ses flots amoureux vont embrasser des îles;
 Plus loin il se sépare en deux ruisseaux agiles,
 Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité,
 Disputent de vitesse et de limpidité;
 Puis, rejoignant tous deux le lit qui les rassemble,
 Murmurent enchantés de voyager ensemble.
 Ainsi, toujours errant de détour en détour,
 Muet, bruyant, paisible, inquiet tour à tour,
 Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.

Mais vers ses bords rians la rivière m'appelle.
 Dans un champ plus ouvert, noble et pompeux tableau,
 Son onde, moins modeste, en larges nappes d'eau
 Roule, des feux du jour au loin étincelante.
 Elle laisse au ruisseau sa gaité pétulante,
 Et son inquiétude et ses plis tortueux :
 Son lit, en longs courants, des vallons sinueux
 Suivra les doux contours et la molle courbure.

.
 L'œil aime dans un lac une vaste étendue.
 Cependant offrez-lui quelques points de repos.
 Si vous n'interrompez l'immensité des flots,
 Mes yeux sans intérêt glissent sur leur surface.
 Ainsi, pour abréger leur insipide espace,
 Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs respecté,
 Se présente de loin dans les flots répété;

¹ Nous retranchons ici quatre vers terminés par une fade antithèse :

Tantôt dans un lit creux, qu'un noir taillis ombrage,
 Cachant son ombre agreste et sa course sauvage;
 Tantôt à plein canal présentant son miroir,
 Je le vois sans l'entendre ou l'entends sans le voir.

Voici un autre exemple de ces petits jeux d'esprit auxquels Delille se laisse quelquefois aller. A la fin de son second chant il dit en parlant d'une jeune fille modeste :

Semble rougir de plaire et plaît en rougissant.

Ou bien faites éclore une île de verdure ;
— Les îles sont des eaux la plus riche parure ; —
Ou relevez leurs bords, ou qu'en bosquets épars
Des masses d'arbres verts arrêtent vos regards.
Par un contraire effet, si vous voulez l'étendre ¹,
Aux bords trop exhaussés ordonnez de descendre ;
Ou reculez vos bois, ou commandez que l'eau
Se perde en un bosquet, tourne au pied d'un coteau.
A travers ces rideaux où l'eau fuit et se plonge
L'imagination la suit et la prolonge.

Pourquoi sur ces flots morts ne déployez-vous pas
Le flottant appareil des rames et des mâts ?
Leur aspect vous amuse, et des barques légères
Votre œil de loin poursuit les traces passagères ;
Zéphire de la toile enfle les plis mouvants,
Et chaque banderole est le jouet des vents.
Faites plus : que la tanche et la perche et l'anguille
Y propagent en paix leur nombreuse famille.
Donnez-leur quelques soins ; que, docile à vos lois,
Leur troupe familière accoure à votre voix.
Joignez-y ces oiseaux qui, d'une rame agile,
Navigateurs ailés, fendent l'onde docile.
A leur tête s'avance et nage avec fierté
Le cygne au cou superbe, au plumage argenté ;
Le cygne, à qui l'erreur prêta des chants aimables
Et qui n'a pas besoin du mensonge des fables.
A sa suite un essaim de ces oiseaux rameurs,
Tous différents de voix, de plumage, de mœurs,
Fend les eaux, bat les airs de ses ailes bruyantes :
Tout jouit, tout s'anime, et les eaux sont vivantes.

Le pronom est trop éloigné du mot *lac*, qu'il remplace.

VI

LES RUINES. (Chant IV.)

Tantôt c'est une antique et modeste chapelle,
 Saint asile où jadis, dans la saison nouvelle,
 Vierges, femmes, enfants, sur un rustique autel,
 Venaient pour les moissons implorer l'Éternel :
 Un long respect consacre encore ces ruines.
 Tantôt c'est un vieux fort, qui du haut des collines,
 Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
 Portait jusques au ciel l'orgueil de ses créneaux ;
 Ces débris, cette mâle et triste architecture
 Qu'environne une fraîche et riante verdure ;
 Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours,
 Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours,
 Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières,
 Et l'enfant qui se joue où combattaient ses pères :
 Saisissez ce contraste, et déployez aux yeux
 Ce tableau doux et fier, champêtre et belliqueux.
 Mais loin ces monuments dont la ruine feinte
 Imite mal du temps l'inimitable empreinte,
 Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
 Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
 Ces vieux ponts nés d'hier et cette tour gothique
 Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique.
 Mais un débris réel intéresse mes yeux.

 Des peuples et des temps il me redit l'histoire.
 Plus ces temps sont fameux, plus ces peuples sont grands,
 Et plus j'admurerai ces restes imposants.

 O champs de l'Italie ! ô campagnes de Rome,
 Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme !

C'est là que des aspects fameux par de grands noms,
Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons,
Vous offrent des objets trésors des paysages.
Voyez de toutes parts comment le cours des âges,
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
Jetant temple sur temple et tombeaux sur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle,
Ces portiques, ces arcs où la pierre fidèle
Garde du peuple-roi les exploits éclatants.
Leur masse indestructible a fatigué le temps.
Des fleuves suspendus ici mugissait l'onde ;
Sous ces portes passaient les dépouilles du monde ;
Partout confusément dans la poussière épars
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars,
Tandis que de Virgile et d'Ovide et d'Horace
La douce illusion nous montre encor la trace.

Heureux, cent fois heureux l'artiste des jardins
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins !
Déjà la main du temps sourdement le seconde ;
Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde
La nature se plaît à reprendre ses droits.
Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des rois,
Étalait tant de faste, ainsi qu'au jour d'Évandre,
La flûte des bergers revient se faire entendre.
Voyez rire ces champs au laboureur rendus ;
Sur ces combles tremblants ces chevreaux suspendus ;
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe ;
L'humble ronce embrassant la colonne superbe ;
Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,
Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons,
Par le souffle des vents semés sur ces ruines.
Le figuier, l'olivier de leurs faibles racines
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains ;
Et la vigne flexible et le lierre aux cent mains,

Autour de ces débris rampant avec souplesse,
 Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

VII

LA FERME. (Chant IV.)

Élégante à la fois et simple dans son style,
 La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idylle.
 Ah! par les dieux des champs que le luxe effronté
 De ce modeste lieu soit toujours rejeté.
 N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges :
 Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges ;
 Que le crible, le van, où le froment doré
 Bondit avec la paille et retombe épuré,
 La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre
 Sans honte à mes regards osent ici paraître ;
 Surtout des animaux que le tableau mouvant,
 Au dedans, au dehors, lui donne un air vivant.
 La corbeille à la main, la sage ménagère
 A peine a reparu, la nation légère
 Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits
 En tourbillons bruyants descend tout à la fois :
 La foule avide en cercle autour d'elle se presse ;
 D'autres, toujours chassés et revenant sans cesse,
 Assiégent la corbeille et jusque dans la main,
 Parasites hardis, viennent ravir le grain.

VIII

ABDOLONYME ET SES JARDINS. (Épisode et fin du chant IV.)

Mais c'est peu d'enseigner l'art d'embellir les champs,
 Il faut les faire aimer ; et peut-être en mes chants,
 Bien mieux qu'un froid précepte, une histoire touchante

Rendra plus chers encor les travaux que *je chante*.
Ces doux soins qui du sage occupent les loisirs,
Quelquefois les rois même ont goûté leurs plaisirs.
C'est toi que j'en atteste, ô vieillard magnanime !
Toi né du sang royal, modeste Abdolonyme ¹.

Obscur et retiré dans son paisible enclos,
Entre son doux travail et son heureux repos,
Le vieillard oubliait le sang qui le fit naître.
Nul séjour n'égalait sa demeure champêtre :
D'un côté c'est Sidon et son port et ses mers,
De l'autre du Liban les cèdres toujours verts,
Dont les sommets pompeux, disposés en étage,
Levaient cime sur cime, ombrage sur ombrage.
Au flanc de la montagne, un fertile coteau,
Vêtu d'un vert tapis, s'étendait en plateau,
Et de là deux filets d'une onde cristalline
Tombaient en murmurant le long de la colline.
Au centre du jardin, vers le soleil naissant,
Un vallon fortuné se courbait en croissant :
Mille arbustes divers y versaient, sans blessure,
Le nard le plus parfait, la myrrhe la plus pure.
Au devant on voyait, déployant son trésor,
Le citron, orgueilleux de son écorce d'or,
Et la rouge grenade et la figue mielleuse
Et du riche palmier la datte savoureuse.
Autour, quelques rochers du marbre le plus pur,
Veinés d'or et d'argent et de pourpre et d'azur. . . .
Plus loin c'est un troupeau qui, content sous ses lois,
Lui peignait l'origine et les devoirs des rois.
Les premiers souverains furent pasteurs des hommes,
Se disait-il souvent ; mais dans l'âge où nous sommes
Quels sages envieraient ces illustres dangers ?

¹ Voyez Quinte-Curce, liv. IV, ch. 1. Diodore de Sicile place ce roi jardinier sur le trône de Tyr, et Plutarque sur celui de Paphos.

Il disait, et, content du sceptre des bergers ,
Il soignait tour à tour ses troupeaux et ses plantes ;
Son fils le secondait de ses mains innocentes. . . .

Tous deux, lorsque le soir tempérail les chaleurs,
Au repos de la nuit abandonnant les fleurs ,
Quelquefois de l'empire ils lisaient les annales
Et du peuple et des grands les discordes fatales ;
Comment, au bruit confus de mille affreuses voix,
Le crime ensanglanta la demeure des rois
Et du trône brisé fit tomber leurs ancêtres.
Le vieillard les pleurait ; mais, sous ses toits champêtres,
Tranquille, il était loin d'envier leur splendeur.
Tel n'était point son fils : un instinct de grandeur
Quelquefois dans son âme éveillait son courage
Au-dessus de son sort, au-dessus de son âge. . . .

Voilà que tout à coup résonne aux environs
L'éclatante trompette et le bruit des clairons :
C'est le vainqueur de Tyr, c'est lui , c'est Alexandre !
Fatigué de marcher sur des palais en cendre,
Effroi du trône, il veut en devenir l'appui,
Et ce caprice auguste est digne encor de lui.
Des portes du jardin les pilastres rustiques
N'offraient point des palais les marbres magnifiques :
D'un simple bois de chêne ils étaient façonnés.
Ces lieux d'un vert rempart étaient environnés
Les mûriers, les buissons, les blanches aubépines
Ensemble composaient ces murs tissus d'épines.
Alexandre s'arrête ; et ce triomphateur,
Qui des plus fiers remparts abaissa la hauteur,
Contemple avec respect cette faible barrière :
Il laisse hors des murs sa cohorte guerrière ;
Il porte dans l'enceinte un pas religieux ,
Et craint de profaner le calme de ces lieux.



.
Ce lieu me fait, dit-il, un trop juste reproche :
Il me dit que j'ai trop méconnu le bonheur.
A terrasser les rois je mettais mon honneur ;
Je vais jouir enfin d'un charme que j'ignore :
Ton sang régna jadis, il doit régner encore. . . .
Viens donc : tout te rappelle au rang de tes aïeux,
Tes vertus et ton peuple, Alexandre et les dieux.
— Ainsi ta main toujours dispose des couronnes ;
Aux uns tu les ravis, aux autres tu les donnes,
Répondit le vieillard, et de tes fières lois
Le plus obscur réduit ne peut sauver les rois !
Eh bien ! à mes destins je suis prêt à souscrire :
Pour le rendre à mon fils je reprends mon empire.
Toi, si tu peux des champs goûter encor la paix ,
Contemple cet asile, et conçois mes regrets !
Permits donc qu'en ces lieux le sommeil des chaumières
Pour cette nuit du moins ferme encor mes paupières
Et qu'en ce doux abri prolongeant mon séjour
Je dérobe aux grandeurs le reste d'un beau jour.
Demain à mes devoirs je consens à me rendre.
Cette noble fierté plaît au cœur d'Alexandre ;
Mais durant leurs adieux le fils, dans le jardin
Ayant cueilli des fleurs qu'entrelace sa main ,
A ces lauriers cruels qu'ensanglanta Bellone
Demande à marier sa modeste couronne.
Le héros lui sourit, et ce front triomphant
Se courbe avec plaisir sous la main d'un enfant. . . .
Il s'éloigne indigné de sa grandeur cruelle,
Qui traîne le ravage et le deuil après elle,
Prend pitié de sa gloire et sent avec douleur
Qu'il a conquis le monde et perdu le bonheur.
Mais ce jour le console : il éprouve en lui-même
Ce plaisir pur qui fuit l'orgueil du diadème,
Qu'ignore la victoire, et quitte ces beaux lieux

Fier d'un plus beau triomphe et plus grand à ses yeux.
Le vieillard tout le soir suit sa tâche innocente ;
Il va de fleur en fleur, erre de plante en plante.
Je vais régner, dit-il , et ce terrible emploi ,
Mon fils , après ma mort retombera sur toi :
Que je te plains ! Ces bois, ces fleurs, sujets fidèles,
Ne m'étaient point ingrats, ne m'étaient point rebelles. . . .
Vous que je cultivais, vergers délicieux ,
Arbres que j'ai plantés, recevez mes adieux.
Hélas ! coulant ici mes heures fortunées ,
Heureux, par vos printemps je comptais mes années :
Ces fastes valaient bien les annales des rois.
Puisse du moins l'empire être heureux sous mes lois ,
Et, me dédommageant de vos pures délices ,
Par le bonheur commun payer mes sacrifices !

Il dit, promène encor ses regards attendris
Sur ses bois, sur ses fleurs, ses élèves chéris,
Et part environné d'une brillante escorte.
Mais du palais à peine il a touché la porte ,
Mille ressouvenirs se pressent sur son cœur :
Dans un confus transport de joie et de douleur,
En silence il parcourt le séjour de ses pères ,
Témoin de leur grandeur, témoin de leurs misères. . . .
Il règne, et l'équité préside à ses projets :
Son sceptre est moins pesant, chéri par ses sujets.
Cependant quelquefois, loin d'un monde profane,
Il revient en secret visiter sa cabane,
Revient s'asseoir encore au pied de ses ormeaux,
De ses augustes mains émonde les rameaux ;
Et, s'occupant en roi, se délassant en sage
D'un bonheur qu'il n'a plus adore encor l'image.

Cet épisode a deux cent quarante-six vers dans le texte de Delille, où il est interminable. Pour le rendre lisible, nous en avons retranché presque la moitié : s'en est-on aperçu ?

LE JOUR DES MORTS DANS UNE CAMPAGNE,

poème descriptif et religieux, par FONTANES ¹. — 1785.

Ce petit poème, que le futur grand maître de l'Université lisait à ses amis dès 1785, n'a guère plus de deux cents vers, et pourtant il vaut, pour le moins, non pas peut-être *les Jardins* de Delille, mais à coup sûr *les Quatre Saisons* de Saint-Lambert et *les Douze Mois* de Roucher. On y trouve ce qui n'avait plus apparu dans nos poésies descriptives ou didactiques depuis Louis Racine, une inspiration vraie, un ton naturel, une amplification mesurée, une expression lucide et précise. Avec la rhétorique de Saint-Lambert, les écarts dithyrambiques de Roucher et l'abondance souvent oiseuse de Delille, Fontanes aurait pu trouver dans son sujet de quoi faire un gros poème, qu'on ne lirait probablement plus. Il a eu le bon esprit de suivre le précepte d'Horace, *esto brevis* ; et son œuvre a gagné en intérêt ce qu'elle perdait en étendue. Eh bien ! il aurait dû être plus court encore : les quarante vers où il raconte l'histoire d'Humbert sont de trop. Cet épisode coupe mal à propos le récit de la procession faite autour des tombes, et il est d'ailleurs faiblement coloré. Nous le supprimerons.

Il est un autre retranchement à faire dans cette pièce. Le chantre du *Jour des Morts*, si solennel et si catholique quand il célèbre la pompe du sacrifice divin, joint le ton satirique de Voltaire à la philosophie de J.-J. Rousseau pour parler du presbytère et des prônes de son curé, condisciple du *Vicaire savoyard*. On ne peut s'empêcher de voir une faiblesse dans ce tribut payé, en passant, à l'irréligieuse légèreté du dix-huitième siècle. Le reste de ce petit poème est digne d'un vrai poète et d'un bon chrétien.

Déjà, du haut des cieux, le cruel Sagittaire
 Avait tendu son arc et ravageait la terre ;
 Les coteaux et les champs et les prés déflouris
 N'offraient de toutes parts que de vastes débris :
 Novembre avait compté sa première journée.
 Seul alors et témoin du déclin de l'année,

¹ Né en 1751, mort en 1821.

Heureux de mon repos, je vivais dans les champs.
 Eh ! quel poète épris de leurs tableaux touchants,
 Quel sensible mortel des scènes de l'automne
 N'a chéri quelquefois la beauté monotone ?
 Oh ! comme avec plaisir la rêveuse douleur,
 Le soir, foule à pas lents ces vallons sans couleur,
 Cherche les bois jaunis et se plaît au murmure
 Du vent qui fait tomber leur dernière verdure !
 Ce bruit sourd a pour moi je ne sais quel attrait.
 Tout à coup, si j'entends s'agiter la forêt,
 D'un ami qui n'est plus la voix longtemps chérie
 Me semble murmurer dans la feuille flétrie.
 Aussi c'est dans ce temps, où tout marche au cercueil,
 Que la Religion prend un habit de deuil :
 Elle en est plus auguste, et sa grandeur divine
 Croît encore à l'aspect de ce monde en ruine.
 Aujourd'hui, ramenant un usage pieux,
 Sa voix rouvrirait l'asile où dorment nos aïeux.
 Hélas ! ce souvenir frappe encor ma pensée.

L'aurore paraissait : la cloche balancée,
 Mêlant un son lugubre aux sifflements du nord,
 Annonçait dans les airs la fête de la mort.
 Vieillards, femmes, enfants accouraient vers le temple.

.
 O moment solennel ! Ce peuple prosterné,
 Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
 Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques,
 Cette lampe d'airain, qui, dans l'antiquité
 Symbole du soleil et de l'éternité,
 Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue ;
 La majesté d'un Dieu parmi nous descendue ;
 Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers l'autel,
 Et de jeunes beautés, qui, sous l'œil maternel,
 Adoucissent encor par leur voix innocente

De la religion la pompe attendrissante ;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible.
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible
Où, sur des harpes d'or, l'immortel séraphin
Aux pieds de Jéhovah chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre.
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre :
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

Mais du temple à grands flots se hâtait de sortir
La foule qui déjà, par groupes séparée,
Vers le séjour des morts s'avavançait éplorée.
L'étendard de la Croix marchait devant nos pas.
Nos chants majestueux, consacrés au trépas,
Se mêlaient à ce bruit précurseur des tempêtes ;
Des nuages obscurs s'étendaient sur nos têtes,
Et nos fronts attristés, nos funèbres concerts
Se conformaient au deuil et des champs et des airs.

Cependant du trépas on atteignait l'asile.
L'if et le buis lugubre et le lierre stérile
Et la ronce, alentour, croissent de toutes parts.
On y voit s'élever quelques tilleuls épars ;
Le vent court en sifflant sur leur cime flétrie.
Non loin s'égare un fleuve ; et mon âme attendrie
Vit dans le double aspect des tombes et des flots
L'éternel mouvement et l'éternel repos.

Avec quel saint transport tout ce peuple champêtre,
Honorant ses aïeux, aimait à reconnaître
La pierre ou le gazon qui cachait leurs débris !
Il nomme, il croit revoir tous ceux qu'il a chéris.
On dirait que, sous l'œil du Dieu qui les rassemble,
Les morts et les vivants s'entretiennent ensemble.

Vers l'infortune en deuil de consolantes voix ,
Du fond de ces tombeaux, s'élèvent quelquefois ;
Et, planant alentour, les âmes immortelles
Accueillent tous les pleurs qui sont versés pour elles.

O dogme attendrissant ! quel système pervers
Te rejette et combat la voix de l'univers ?
Poètes, ramenez ces antiques usages ,
Ces sentiments divins qu'ont proscrits les faux sages :
Ils ont dégradé l'homme, et vous l'agrandissez ;
Que nos plus chers devoirs soient par vous retracés.
Hélas ! dans nos remparts, de l'ami le plus tendre
Où peut l'œil incertain redemander la cendre ?
Les morts en sont bannis , leurs droits sont violés
Et leurs restes, sans gloire, au hasard sont mêlés.
Ah ! déjà contre nous j'entends frémir leurs mânes.
Tremblons : malheur aux temps, aux nations profanes
Chez qui, dans tous les cœurs affaibli par degré ,
Le culte des tombeaux cessa d'être sacré ?

Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage :
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux ;
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux
Sous ces pierres sans art tranquillement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu, de lui même ignoré.
Eh bien ! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps ou sublime au théâtre,
Son nom charmait encor l'univers idolâtre,
Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux ?
De ce nom, de ce bruit, dont l'homme est si jaloux,
Combien, auprès des morts, j'oubliais les chimères !
Ils réveillaient en moi des penses plus austères.
Quel spectacle ! D'abord un sourd gémissement

Sur le fatal enclos erra confusément.
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent :
Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent.

.
Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
Regrettait un époux, tandis qu'à ses côtés
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
Ignorant son malheur, pleurait aussi comme elle.
Là d'un fils qui mourut en suçant la mamelle
Quelque Rachel en deuil ne se consolait pas,
Et sur la pierre étroite elle attachait ses bras.
Ici des laboureurs au front chargé de rides,
Tremblants, agenouillés sur des feuilles arides,
Venaient encor prier, s'attendrir dans ces lieux
Où les redemandait la voix de leurs aïeux.
Quelques vieillards surtout, d'une main languissante,
Embrassaient tour à tour une tombe récente.
C'était celle d'Humbert, d'un mortel respecté,
Qui depuis neuf soleils en ce lieu fut porté.
Il a vécu cent ans, il fut cent ans utile.
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits
A ses derniers neveux conteront ses bienfaits :
Souvent on les vanta dans nos longues soirées.

.
Tu méritais, sans doute, ô vieillard généreux,
Les honneurs de ce jour, nos regrets et nos vœux !
Aussi le prêtre saint, guidant la pompe auguste,
S'arrêta tout à coup près des cendres du juste :
Là retentit le chant qui délivre les morts.

C'en est fait ! et trois fois, dans ses pieux transports,
Le peuple a parcouru l'enceinte sépulcrale !
L'homme sacré trois fois y jeta l'eau lustrale,
Et l'écho de la tombe aux mânes satisfaits

Répéta sourdement : Qu'ils reposent en paix !
 Tout se tut ; et soudain, ô fortuné présage !
 Le ciel vit s'éloigner les fureurs de l'orage ;
 Et, brillant au milieu des brouillards entr'ouverts,
 Le soleil jusqu'au soir consola l'univers.

LA MANIÈRE DE LIRE LES VERS,

poème didactique, par FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU ¹. — 1775 et 1799.

Arrête, sot lecteur, dont la triste manie
 Détruit de nos accords la savante harmonie ;
 Arrête, par pitié ! Quel funeste travers,
 En dépit d'Apollon, te fait lire des vers ?
 Ah ! si ta voix ingrate ou languit, ou détonne,
 Ou traîne avec lenteur son fausset monotone ;
 Si des feux du génie, en nos vers allumés,
 N'étincellent jamais tes yeux inanimés ;
 Si ta lecture enfin, dolente psalmodie,
 Ne dit rien, ne peint rien à mon âme engourdie,
 Cesse, ou laisse-moi fuir. Ton regard abattu
 Du regard de Méduse a l'affreuse vertu.
 L'auditeur, qu'ont glacé tes sons et ta présence,
 Croit subir le supplice inventé par Mézence :
 Tu l'attaches vivant au cadavre d'un mort.
 Attentif à ta voix, Phébus même s'endort ;
 Sa défaillante main laisse tomber sa lyre.

C'est peu d'aimer les vers, il faut les savoir lire ;

¹ Né en 1750, mort en 1828. Ce petit poème, publié en 1775, fut retouché et édité par son auteur pour la dernière fois en 1799. Nous retrancherons çà et là quelques vers et même quelques passages faibles.

Il faut avoir appris cet art mélodieux
De parler dignement le langage des dieux ;
Cet art qui par les tons des phrases cadencées
Donne de l'harmonie et du nombre aux pensées ;
Cet art de déclamer, dont le charme vainqueur
Assujettit l'oreille et subjugué le cœur.

D'où vient, me diras-tu, cette brusque apostrophe ?
Lisant pour m'éclairer, je lis en philosophe.
Plus un écrit est beau, moins il a besoin d'art,
Et le teint de Vénus peut se passer de fard.
L'harmonieux débit que ta Muse me vante
Ne séduisit jamais une oreille savante.
De cette illusion qu'un autre soit épris ;
Mais la vérité nue a pour moi plus de prix.

Hé quoi ! d'une lecture insipide et glacée
Tu prétends attrister mon oreille lassée !
Quoi, traître, à tes côtés tu prétends m'enchaîner !
A loisir, en détail tu veux m'assassiner !
Dans les longs bâillements et les vapeurs mortelles
Ensevelir l'honneur des œuvres les plus belles !
Et, toujours méthodique et toujours concerté,
Des élans d'un auteur abaisser la fierté !
Tomber quand il s'élève, et ramper quand il vole.
Ah ! garde pour toi seul ton scrupule frivole ;
Sois captif dans le cercle obscur et limité
Qui fut tracé des mains de l'uniformité.
Aux lois de ton compas asservis Melpomène
Et la douleur de Phèdre et l'amour de Chimène ;
Ravale à ton niveau l'essor audacieux
De l'oiseau du tonnerre, égaré dans les cieux ;
Meurs d'ennui, j'y consens ; sois barbare à ton aise ;
Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse ;
N'exige pas du moins, insensible lecteur,

Que jamais je me plie à ton goût destructeur.
Va, d'un débit heureux l'innocente imposture,
Sans trop annoncer l'art, embellit la nature ;
Et les traits que la Muse éternise en ses chants
Récités avec grâce en seront plus touchants.
Ils laisseront dans l'âme une trace durable,
Du génie éloquent empreinte inaltérable ;
Et rien ne plaira plus à tous les goûts divers
Qu'un organe flatteur déclamant de beaux vers.

Jadis on les chantait. Les annales antiques
De Moïse et d'Orphée exaltent les cantiques.
Te faut-il rappeler ces prodiges connus,
Ces rochers attentifs à la voix de Linus,
Et Sparte qui s'éveille aux accents de Tyrthée,
Et Therpandre apaisant la foule révoltée,
Et le jeune David par ses psaumes hébreux
Calmant du vieux Saül les accès douloureux,
Et Timothée, au sein de Babylone en cendre,
Disposant à son gré de l'âme d'Alexandre?...
Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les lois :
L'art de les déclamer fut le talent des rois.
Les dieux même, les dieux, par la voix des oracles,
De cet art enchanteur consacraient les miracles.
Chez les fils de Cadmus, peuples ingénieux,
Que les sons de la lyre étaient harmonieux !
Que dans ces beaux climats l'exacte prosodie
Aux chansons des neuf Sœurs prêtait de mélodie !
On voyait à côté des dactyles volants
Le spondée allongé se trainer à pas lents.
Chaque mot chez les Grecs, amants de la mesure,
Se pliait de lui-même aux lois de la césure ;
Chaque genre eut son rythme : en vers majestueux
L'épopée entonna ses récits fastueux ;
La modeste élogie eut recours au distique ;

Archiloque s'arma de l'iambe caustique ;
 A des mètres divers Alcée, Anacréon
 Prêtèrent leur génie et leur gloire et leur nom.

Pour nous, enfants des Goths, Apollon, plus avare,
 A dédaigné longtemps notre jargon barbare.
 Ce jargon s'est poli : les Muses, sur nos bords,
 Ont d'une mine ingrate arraché des trésors.
 O Racine ! ô Boileau ! votre savante audace
 Fait parler notre langue aux échos du Parnasse ;
 Ce rebelle instrument rend des accents flatteurs ;
 Vous peignez la nature en sons imitateurs,
 Tantôt doux et légers, tantôt pesants et graves :
 Votre Apollon est libre au milieu des entraves ;
 Et l'oreille, attentive au charme de vos vers,
 Croit de Virgile même entendre les concerts.

Mais ces vers mal rendus perdent leur énergie.
 Il est une secrète et puissante magie,
 Il est un art de lire et de se pénétrer
 Des transports qu'un auteur nous voulut inspirer ;
 D'entrer dans sa pensée et, d'une voix facile,
 D'assortir en tout temps *son organe à son style* ¹ ;
 D'atteindre son essor ; d'éviter avec lui
 Et la monotonie et l'enflure et l'ennui ;
 D'égayer à la fois de la voix et du geste
 Ces mots, ces traits piquants d'un railleur vif et lesté ;
 De donner leur couleur aux comiques tableaux
 Qu'a tracés en riant la muse des Boileaux ;
 De prendre un ton plus doux, que la tendresse anime,
 Dans ces vers que prononce ou Zaïre ou Monime ;
 D'emprunter le coup d'œil et l'âme d'un héros
 Quand Coligny d'un mot fait pâlir ses bourreaux ;

¹ Il aurait fallu dire *notre organe à son style*, pour éviter l'amphibologie.

De s'élever enfin jusqu'au ton d'un grand homme.
Toi qui peignis si bien les alarmes de Rome,
O Virgile ! tes vers avec art étaient lus
Lorsque tu fis pleurer la mort de Marcellus ;
Lorsque tu recueillis ces larmes maternelles,
Ces regrets si touchants, ces douleurs éternelles.
D'un *triste* enthousiasme ¹ alors tu t'enivrais :
Pour arracher des pleurs toi-même tu pleurais.

La haute poésie, en merveilles fertile,
Veut la double chaleur et de l'âme et du style,
Une verve inspirée, un choix de mots heureux,
Toujours mis à leur place et tous d'accord entre eux,
Le rythme à la raison marié sans contrainte
Et le fruit du travail sans sa pénible empreinte.
Tous ces traits sont perdus, tout ce prestige est vain
Si l'art du lecteur manque à l'art de l'écrivain.

Il est mille beautés qu'un voile diaphane
Décèle à l'œil instruit, cache au regard profane :
C'est le secret du goût. Un lecteur éclairé
Soudain vous initie à ce charme ignoré.
D'un rapide coup d'œil il embrasse une page,
Saisit de loin le vers, le mot qui fait image,
Coule sur les détails faibles ou moins brillants
Pour donner plus de prix aux morceaux plus saillants,
Suit de près son auteur, à son esprit se livre
Et lit moins qu'il ne semble improviser un livre :
Tant il sait à propos, ou moins grave ou plus fort,
Descendre sans bassesse et monter sans effort !
Combien d'art il lui faut ! C'est peu qu'il fasse entendre
L'organe le plus souple et la voix la plus tendre ;
C'est peu qu'il réunisse à ces premiers talents

¹ Un *triste* enthousiasme est un pauvre enthousiasme.

Un geste pittoresque et des regards parlants :
 Que dis-je ! ce n'est rien si le Ciel inflexible,
 Pour le rendre éloquent, ne l'a créé sensible.
 Ah ! comme en prononçant des vers mélodieux
 La flamme du génie animera ses yeux !
 Comme il captivera nos âmes entraînées !
 Comme il fera couler les heures enchaînées !
 Comme on se souviendra des vers qu'il aura lus !
 Imprimés dans le cœur, ils n'en sortiront plus.

O d'une voix fidèle accord juste et suprême !
 C'est mieux qu'un instrument ; c'est la musique même
 Qui note chaque mot, lui donne son accent
 Et prête à la pensée un charme plus puissant.
 Tout poète le sait, tout poète cultive
 L'art de tenir l'oreille enchantée et captive.
 N'est-ce pas à cet art que tant d'auteurs fêtés
 Ont dû tous leurs succès dans nos sociétés ?
 Qui compose avec feu déclame avec ivresse.

Mais sitôt qu'un ouvrage, échappé de la presse,
 Chez Lejay, chez Duchesne étale avec orgueil
 Un frontispice orné de la main de Longueil,
 Du goût de l'acheteur son succès va dépendre.
 Le poète partout ne peut se faire entendre
 Ni partout dans le monde accompagner ses vers :
 Ils tomberont, hélas ! s'ils sont lus de travers.

.

Vadius s'en empare et les veut réciter.
 Il scande pesamment leurs légers hémistiches,
 Trouve les tours gênés, les ornements postiches
 Et les fait trouver tels par son ton de pédant.
 Mais Damis, de vos vers admirateur ardent,
 Damis, qui rapporta des bords de la Garonne
 L'ineffaçable accent de la race gasconne,

Soutient que le poëme est excellent, sandis !
 Il le prend, il le lit d'un ton de cadédis.
 A son panégyrique on est loin de souscrire :
 Aux dépens de l'auteur son accent vous fait rire,
 Et l'auditeur trompé, qu'il lasse jusqu'au bout,
 Aux vices du poëme impute son dégoût.

Combien d'autres oisons, au débit fade et triste,
 Pourraient de ces portraits grossir encor la liste !
 On se plaint du vain tas des auteurs importuns ;
 Mais les mauvais lecteurs sont encor plus communs.
 Celui-ci, des bergers enflant le dialogue,
 Change en lambeau tragique une riante églogue ;
 Comme Oreste en fureur fait hurler Corydon
 Et veut armer Philis du poignard de Didon.
 Celui-là, déclamant des riens avec emphase,
 Se rengorge et s'admire en finissant la phrase,
 Et son œil inquiet, de moment en moment,
 Va quêter à la ronde un applaudissement.
 L'un, trop précipité, ne fait jamais de pause ;
 L'autre à chaque syllabe hésite et se repose.
 Bouffon perpétuel, l'un rit hors de saison ;
 L'autre, ennuyeux pleureur, s'attendrit sans raison.

Il en est qui, sans cesse aux balcons du théâtre,
 Admirant un acteur dont on est idolâtre,
 Copistes de son jeu, singes de ses défauts,
 Gauches imitateurs des accents les plus faux,
 Se sont fait une longue et puérile étude
 De ses gestes d'emprunt, de ses tons d'habitude,
 Et qui, sans vérité, sans grâce, sans chaleur,
 Sous le talent d'un autre ont étouffé le leur.
 Ah ! laissons-les briguer, servilement fidèles,
 L'honneur de ressembler à de mauvais modèles.
 Il faut être soi-même, et l'on doit bien songer

Qu'on ne s'embellit point par un masque étranger :
Il ne sied qu'à Pasquin de copier Moncade.

J'ai vu d'autres lecteurs, à l'air mielleux et ade,
Sous un faux appareil de sensibilité
D'un esprit sec et froid cacher la nullité.
Un rien fait tressaillir leurs fibres susceptibles
Des traits de sentiment les plus imperceptibles.
Mais l'imposture perce à travers ces grands mots :
L'exagération n'en impose qu'aux sots.
Au sublime, en ce point, si nous voulons atteindre,
N'affectons jamais rien ; tout excès est à craindre.
Trop de simplicité vaut mieux que trop d'apprêt.
L'art qui se fait sentir est un art indiscret :
Le sublime est toujours voisin de la nature.

Gardons-nous d'imiter, dans sa folle lecture,
Dans ses roulements d'yeux et ses contorsions,
Ce fanatique amant de ses productions,
Ce furieux rimeur qui, d'un ton ridicule,
Comme un vrai possédé s'agite, gesticule,
Tourmente notre oreille, épuise son gosier
Et croit être sublime à force de crier.
Jadis sur son trépied la Sibylle tremblante
D'un Dieu même remplie était moins violente.
O poètes chéris ! ô troubadours charmants !
Laissez à des jongleurs ces affreux hurlements ;
Soyez simples et vrais : cette fureur maussade
Étonne quelquefois, jamais ne persuade.
A quelque mouvement qu'on se laisse emporter,
Jamais du naturel il ne faut s'écarter.
Vous affectez en vain ce ton d'énergumène,
Cette fausse chaleur, cette voix plus qu'humaine :
Prédicateurs forcés, vos terribles sermons,
Sans émouvoir nos cœurs, déchirent vos poumons.

Oh ! que j'aime bien mieux le lecteur doux et sage
 Dont le feu modéré s'accroît à chaque page
 Et qui, dès son début, sans le prendre si hant,
 Ménage sa chaleur et tonne quand il faut.

L'IMAGINATION,

poème philosophique et descriptif en huit chants, par DELILLE. — 1806.

Ce poème, commencé dès 1783 et fini en 1794, ne fut imprimé qu'en 1806. Delille, en le dédiant à sa femme, l'appela son *meilleur ouvrage*; et les critiques qui l'ont apprécié l'ont généralement mis, sinon au-dessus, au moins à côté du poème des *Jardins*. Nous ne saurions être de cet avis. Citons d'abord les passages qui nous ont paru les plus poétiques, et nous dirons ensuite pourquoi nous n'avons pu partager ni l'opinion de l'auteur ni l'admiration de ses juges.

I

LA PUISSANCE DE DIEU APERÇUE DANS SES OUVRAGES.

(Chant III.)

.

Invisibles à l'œil, du verre inaperçus,
 Des univers sans noms et des mondes d'atomes,
 Familles, nations, républiques, royaumes,
 Ayant leurs lois, leurs mœurs, leur haine, leur amour,
 Abrégés de la vie et chefs-d'œuvre d'un jour,
 Des confins du néant où Dieu mit leur naissance,
 Jusqu'en leur petitesse attestant sa puissance,
 Le montrent aussi grand que dans l'immensité,
 Entouré de l'espace et de l'éternité. . . .
 Ainsi, ne trouvant plus de borne qui m'arrête,
 Des mondes sous mes pieds, des mondes sur ma tête,

Je ne vois qu'un grand cercle où se perd mon regard,
Dont le centre est partout et les bords nulle part ;
Planètes, terres, mers en merveilles fécondes,
Et par delà ces mers, ces planètes, ces mondes
Dieu, le Dieu créateur, qui pour temple a le ciel,
Les astres pour cortège et pour nom l'Éternel ;
Qui donne un frein aux mers et des lois aux comètes,
Allume les soleils, fait tourner les planètes,
Et vient, plus grand encore et plus majestueux,
Se peindre et s'admirer dans un cœur vertueux.
Oni, quel que soit des cieux le superbe spectacle,
L'homme aux regards de l'homme est le premier miracle.
Le doux rayon parti des rives d'Orient
N'égale point l'attrait d'un visage riant.
Voyez dans son courroux cette âme impétueuse :
La mer en sa colère est moins tumultueuse ;
Babylone en ruine afflige moins les yeux
Que les traits désolés de l'homme malheureux. .
Tout ce que, pour frapper nos yeux et nos oreilles,
L'univers tout entier renferme de merveilles,
Les montagnes, les mers, le tonnerre, les vents,
Ébranlent moins nos cœurs et frappent moins nos sens
Que de l'accent humain l'énergique éloquence,
Que ce geste qui donne une voix au silence.
Que dis-je ! ces accents, tantôt fiers, tantôt doux,
C'est l'œil, oui, c'est l'œil seul qui les rassemble tous.
Dans sa noble structure, en prodiges féconde,
Le plus frappant n'est pas de retracer le monde,
De réfléchir les cieux, les forêts et les mers,
Mais de peindre cette âme où se peint l'univers.
Chef-d'œuvre où s'épuisa tout l'art de la nature,
L'œil marque le remords, la paix d'une âme pure ;
Du noble enthousiasme il exprime le feu,
Il s'attendrit sur l'homme, il s'élève vers Dieu.

II

LES SOUVENIRS DE L'ENFANCE ET DU COLLÈGE. (Chant IV.)

. Après vingt ans d'absence
De retour au hameau qu'habita mon enfance,
Dieux ! avec quel transport je reconnus sa tour,
Son moulin, sa cascade et les prés d'alentour ;
Ce ruisseau dont mes jeux tyrannisaient les ondes,
Rebelles comme moi, comme moi vagabondes ;
Ce jardin, ce verger dont ma furtive main
Cueillait les fruits amers, plus doux par le larcin ;
Et l'humble presbytère et l'église sans faste
Et cet étroit réduit que j'avais cru si vaste,
Où, fuyant le bâton de l'aveugle au long bras,
Je me glissais sans bruit et ne respirais pas. . . .
O village charmant ! ô riantes demeures,
Où, comme ton ruisseau, coulaient mes douces heures,
Dont les bois et les prés et les aspects touchants
Peut-être ont fait de moi le poète des champs !
Adieu, doux Chanonat¹ ; adieu, frais paysages !
Il semble qu'un autre air parfume vos rivages ;
Il semble que leur vue ait ranimé mes sens,
M'ait redonné la joie et rendu mon printemps. . . .
Cette clôture même où l'enfance captive
Prête aux tristes leçons une oreille craintive,
Qui de nous peut la voir sans quelque émotion ?
Ah ! c'est là que l'étude ébaucha ma raison ;
Là je goûtai des arts les premières délices ;
Là mon corps se formait par de doux exercices.
Ne vois-je point l'espace où, dans l'air s'élançant,
S'élevait, retombait le ballon bondissant ?

¹ Village d'Auvergne où Delille avait passé son enfance.

Ici, sans cesse allant, revenant sur ma trace,
 Je murmurais les vers de Virgile et d'Horace.
 Là nos voix pour prier venaient se réunir.
 Plus loin..... ah ! mon cœur bat à ce seul souvenir,
 Je remportai la palme, et la douce victoire
 Pour la première fois me fit goûter la gloire :
 Beaux jours, qu'une autre gloire et de plus grands combats
 Rappelaient à Villars ¹, mais qu'ils n'effaçaient pas.

III

L'ENNUI DU NAVIGATEUR. (Chant IV.)

.
 Voyez-vous ce navire attendu sur les eaux ?
 Tout est prêt : l'air fraîchit, la voile s'enfle, Éole
 S'amuse en se jouant de chaque banderole ;
 L'enfant pour la saisir vers elle étend les bras ;
 Autour des voyageurs, dont on retient les pas,
 De parents et d'amis un groupe tout en larmes
 D'un adieu prolongé goûte les tristes charmes
 Et, du sommet d'un roc élevé dans les airs,
 Suit longtemps le vaisseau qui s'enfuit dans les mers.

Sur ce vaste élément d'abord l'âme enhardie
 Se croit indépendante et se sent agrandie ;
 Il semble qu'étendant son vol illimité
 Dieu même l'associe à son immensité.
 Mais, hélas ! le bonheur demande peu d'espace.
 De ce désert sans fin l'homme bientôt se lasse :
 Solitaire, à l'aspect de l'immense horizon,
 Bientôt dans son navire il croit voir sa prison.

¹ Villars, après avoir sauvé la France à Denain, en 1712, aimait encore à se rappeler ses victoires de collège et en parlait avec plaisir.

Ses tristes compagnons qui languissent ensemble,
Ce n'est point le penchant, le choix qui les rassemble :
Leur ennui mutuel redouble son ennui ;
Il habite auprès d'eux et vit seul avec lui.
Ah ! quand pourront ses yeux entrevoir le rivage ?
Quelquefois, l'abusant par une fausse image,
L'Imagination dans un lointain confus
Lui montre un port, des tours, qui bientôt ne sont plus :
Leur fantôme trompeur s'efface comme un songe
Et l'immense Océan devant lui se prolonge.
Il faut entendre encor le bruit des matelots,
Des cordages, des mâts et des vents et des flots.
Toujours les cieus, toujours les noirs gouffres de l'onde
Et l'aquilon grondant sur la vague qui gronde !

Hélas ! où sont ses champs, ses bois, ses prés fleuris,
Ses foyers paternels et ses enfants chéris ? . . .
Sa fille... ! en le quittant son adieu fut si tendre !
Que fait-elle à présent ? Lasse enfin de l'attendre,
Sur son portrait peut-être elle verse des pleurs ;
Peut-être que sa main le couronne de fleurs.
Ces tissus, ces trésors que la Perse a vus naître,
Sa femme avec plaisir s'en parera peut-être ;
Et ce fils, dernier fruit d'une longue union,
Vit-il ? commence-t-il à bégayer son nom ?
Son simple et vieux pasteur répandra tant de larmes !
A ses arbres grandis qu'il va trouver de charmes !

Cependant les objets semblent se rapprocher :
Il reconnaît ce mont, cet arbre, ce clocher ;
De moment en moment les tours lèvent leur faite ;
Enfin la rive approche et son bonheur s'apprête ;
Et sur la mer, qui fuit et roule à gros bouillons,
Son rapide vaisseau fend les derniers sillons.
On aborde : d'un saut il a touché la rive ;

Le cœur tout palpitant, il s'élançe, il arrive
Avec ce vif besoin que donne un long désir.

Mais ce n'est pas à moi d'exprimer son plaisir :
L'Imagination, dont je peins la puissance,
Aime à chanter l'espoir et non la jouissance.

IV

UN ARTISTE ÉGARÉ DANS LES CATACOMBES DE ROME.
(Chant IV.)

Quand du fer, de l'airain le brillant appareil
Éclate et resplendit aux rayons du soleil.
Le soldat avec joie affronte les tempêtes,
Les dangers sont des jeux, les combats sont des fêtes;
Mais quand la nuit répand sa ténébreuse horreur,
Quand l'œil ne peut juger l'objet de sa terreur,
Alors tout s'exagère à notre âme tremblante.
Le danger moins connu cause plus d'épouvante,
Surtout lorsque, perdu dans un lieu ténébreux,
L'homme seul reste en proie à ses pensers affreux.
Ah ! que la nuit alors, jointe à la solitude,
De l'âme délaissée accroît l'inquiétude !
De ce comble d'effroi, de ces scènes d'horreur
Un exemple terrible effraye encor mon cœur.

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains :
Avec ses rois, ses dieux et sa magnificence
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,

L'Église encor naissante y cacha ses enfants
Jusqu'au jour où du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main et dans l'autre un flambeau,
Il entre; il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses;
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.

Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses;
Il saisit ce trésor; il veut poursuivre. Hélas!
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.

Il cherche, mais en vain; il s'égare, il se trouble;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent alentour.
Lequel choisir? lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte tous, il les prend, il les quitte:
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite.
Il appelle; l'écho redouble sa frayeur:
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.

L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures ;
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel
En trois lustres entiers voit à peine un mortel ;
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement
En agitant la flamme en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions ! tout soin est inutile :
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit : toutefois d'un souffle haletant
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir ! par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus.
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.

O toi qui d'Ugolin traças l'affreux tableau,
Terrible Dante, viens, prête-moi ton pinceau !
Prette-moi tes couleurs ! peins dans ces noirs dédales,
Dans la profonde horreur des ombres sépulcrales
Ce malheureux qui compte un siècle par instants.

Seul ! Ah ! les malheureux ne sont pas seuls longtemps :
L'imagination de fantômes funèbres
Peuple leur solitude et remplit leurs ténèbres.
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux,
Le délire brûlant, le désespoir affreux,
La mort... non cette mort qui plaît à la victoire,

Qui vole avec la foudre et que pare la gloire,
Mais lente, mais horrible et traînant par la main
La faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces penses, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines !
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus !
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus !
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret et séchés par la rage.

Cependant il espère, il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix :
Il regarde, il écoute. Hélas ! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence encore ajoute à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve :
Il se lève, il retombe, et soudain se relève,
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments !
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle ;
Il y porte la main... O surprise ! ô miracle !
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu,
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore ;
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore :
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour.

Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante :
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur.

Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.

Dieux ! quel ravissement quand il revoit les cieux
 Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
 Avec quel doux transport il promène sa vue
 Sur leur majestueuse et brillante étendue !
 La cité, le hameau, la verdure, les bois
 Semblent s'offrir à lui pour la première fois :
 Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
 Son cœur croit assister au premier jour du monde.

V

LA STRUCTURE D'UN VAISSEAU. (Chant V.)

.
 Mais veux-tu voir en grand ce que l'art a produit,
 Regarde ce vaisseau destiné pour Neptune,
 Favori de la gloire ou cher à la fortune,
 Qui doit braver un jour, navigateur hardi,
 Ou les glaces du nord ou les feux du midi.
 Quelle majestueuse et fière architecture !
 Le calcul prévoyant dessina sa structure :
 Dans sa coupe légère, avec solidité,
 Il réunit la force à la rapidité
 L'équilibre des poids le balance sur l'onde ;
 Son vaste sein reçoit tous les trésors du monde ;
 La foudre arme ses flancs : géant audacieux,
 Sa carène est dans l'onde et ses mâts dans les cieux.
 Longtemps de son berceau l'enceinte l'emprisonne ;
 Signal de son départ, tout à coup l'airain tonne.
 Soudain, lassé du port, de l'ancre et du repos,
 Aux éclats du tonnerre, aux cris des matelots,
 Au bruit des longs adieux mourant sur les rivages,
 Superbe, avec ses mâts, ses voiles, ses cordages,
 Il part, et, devant lui chassant les flots amers,
 S'empare fièrement de l'empire des mers.

Si le poëme de *l'Imagination* avait un certain nombre de pages semblables à celles que nous venons de transcrire, nous le placerions, nous aussi, à côté de celui des *Jardins*. Mais tout ce qui nous a paru digne de figurer dans ce recueil se réduit presque à ces extraits : le reste manque ou de précision, ou de chaleur, ou de vérité, et même, il faut bien le dire, quelquefois de décence. Ces deux ouvrages se valent pour le plan, c'est-à-dire que dans tous les deux la conception et la division sont également défectueuses ; mais l'absence de la logique est plus insupportable dans le second, parce que c'est un poëme philosophique et que, d'ailleurs, la pauvreté de l'ensemble n'y est pas autant rachetée par la richesse des détails.

Il y a dans les huit chants de *l'Imagination* la matière d'un bon volume in-folio. Ils sont intitulés : *l'homme sous le rapport intellectuel ; l'homme sensible ; l'impression des objets ; l'impression des lieux ; les arts ; le bonheur et la morale ; la politique ; les cultes*.

Ce poëme promet donc quelque chose sur les rapports de l'imagination, 1^o avec l'intelligence, qu'elle éveille et qu'elle colore ; 2^o avec les passions, qu'elle excite ; 3^o avec les objets qui l'entourent ; 4^o avec les lieux qu'elle visite ; 5^o avec les arts, qu'elle inspire ; 6^o avec les devoirs et les destinées de l'homme, qu'elle rend heureux ou malheureux en affaiblissant ou en exagérant ses peines ; 7^o avec l'art de gouverner les peuples, auquel elle fournit des terreurs, des modes, des fêtes, des spectacles, etc. ; 8^o enfin, avec toutes les religions, dont elle embellit le culte extérieur, c'est-à-dire avec tout. C'est une thèse de *omni re scibili*.

Le poëte n'a pas manqué à sa parole : il touche à tout, mais il n'approfondit rien ; et son lecteur, qui le suit dans cette fantasmagorie encyclopédique, éprouve la fatigue que ressentirait dans un immense et vague panorama le spectateur qu'on ferait pirouetter au centre. C'est quelque chose de pire encore ; car ce tournoiement étourdirait sans doute, mais serait trop court pour ennuyer ; et la lecture de ce poëme ne demande pas moins d'une journée. Comparons donc plutôt son effet à celui d'une lanterne magique où le spectateur immobile verrait passer des milliers de tableaux devant lui sans avoir le temps de reposer son attention sur aucun.

Il y aura du moins beaucoup de variété dans cette succession rapide d'objets de toute espèce. Non ; ce poëme de sept mille vers est monotone à l'excès. Les tableaux y sont multipliés à l'infini, mais leur couleur et leur encadrement sont presque toujours les mêmes. C'est du mécanisme. Au bout de chaque description vous trouverez quelque formule semblable à celles-ci, qui, comme on va le voir, n'ont pas été ménagées.

Tant le passé sur nous exerce de puissance !...
 Tant l'amour sait nourrir son triste enchantement ...
 Tant, avec ce penchant toujours d'intelligence,
 L'imagination lui prête sa puissance !...
 Tant brillaient réunis dans les yeux d'un seul homme
 Et la grandeur de l'âme et la grandeur de Rome !...
 Tant le doux souvenir embellit le désert !...
 Tant le ciel entretient la douce illusion !...
 Tant l'ignorance ajoute à l'incrédulité !...
 Tant l'épouvante un Dieu vengeur des parricides !...
 Telle est l'illusion au grand banquet du monde...
 Du costume en tout temps telle on vit l'influence ²...
 Ainsi, toujours veillant et toujours agissante,
 L'imagination peint, exagère, enfante...
 Ainsi le dogme saint de l'immortalité
 Recommande notre ombre à la postérité ;
 Ainsi, prêtant sa force au saint nœud qui nous lie,
 Le respect pour les morts gouverne encor la vie...
 Ainsi parlait, priait ce peuple de vainqueurs ³...

Nous l'avons déjà remarqué à la fin de notre analyse des *Jardins* à propos des transitions, il est difficile de commencer et de finir, de passer d'un objet à un autre avec simplicité et naturel quand la logique n'est pas là pour enchaîner les pensées et pour en limiter le développement. La fusion est alors remplacée par des soudures plus ou moins adroites : celles de Delille le sont rarement ; et ce défaut dans un poème philosophique est, comme nous l'avons déjà remarqué, plus fatigant que partout ailleurs.

Les chants de *l'Imagination*, mal conçus, sont de plus mal divisés : on a pu le voir à la seule inspection de leurs titres vaguement et irrégulièrement formulés. Nous n'entrerons pas dans les détails pour prouver ce pêle-mêle des idées. Delille fut un pauvre logicien : nous l'avons suffisamment démontré ailleurs ⁴ ; et sur ce point tous ses juges sont d'accord.

Où donc est le mérite de ce poème ? quels sont les charmes qui ont séduit ses admirateurs ? C'est la légèreté d'une muse volage, capricieuse comme l'imagination qu'elle chante ; c'est la merveilleuse facilité avec laquelle elle sait tout dire et tout colorer. Delille, en effet, ne recule devant rien. On peut en juger par la description suivante, que nous pouvons bien citer puisqu'elle fut lue à l'Académie française et

¹ T. I, p. 85, 99, 109, 176, 211 ; t. II, p. 81, 224, 253. (Paris, 1806.) —

² T. I, p. 78 ; t. II, p. 177. — ³ T. I, p. 12 ; t. II, p. 150 et 236. — ⁴ P. 84 et 85.

que cette école du bon goût la couvrit de ses applaudissements. Il s'agit du grand Lama :

De lui tout est sacré, de lui rien n'est immonde.
Rois, princes, potentats, dominateurs du monde,
Attendez que du jour l'astre majestueux
Sèche de ses rayons purs et respectueux
Le rebut adoré des festins qu'il consomme,
Qui trahit dans un dieu les vils besoins de l'homme :
Voilà vos ornements, vos colliers, vos bijoux,
Et l'exercement divin vous enorgueillit tous ¹.

Cette puissance d'expression qui va jusqu'au tour de force et même, comme on le voit, jusqu'à l'enfantillage peut bien amuser l'esprit ; mais ces amusements de l'esprit fatiguent quand ils durent pendant sept mille vers. Après avoir dit deux ou trois fois : Que c'est heureusement exprimé ! on ferme un livre où l'on ne voit arriver que ces petites merveilles enfilées l'une au bout de l'autre.

Oui, la muse de Delille est légère, volage, capricieuse ; elle l'est même au point de ne pouvoir tenir deux minutes en place et de s'attacher à tout et avec le même enthousiasme, au noir comme au blanc, à l'erreur comme à la vérité. Non-seulement elle court étourdimement d'objets en objets avant que l'imagination ait eu le temps de se rassasier de leur présence, d'idées en idées avant d'avoir défini sa pensée et en laissant toutes ses amplifications incomplètes ; mais, de plus, elle s'abandonne à toutes ses impressions avec la même chaleur d'éloquence. Ayant des convictions pour tout, elle n'en a pour rien ; et son lyrisme ne peut plus être que de la rhétorique.

C'est dans le huitième chant surtout que ce défaut capital apparaît avec toute sa gravité. Voyez tout ce que le poète y promet de philosophie en abordant l'examen des influences de l'imagination sur les cultes.

Base auguste des lois, lien de l'univers,
La religion sainte est l'objet de mes vers.
Mais, tel qu'un voyageur sur les mers orageuses
Cherchant ou sa patrie ou les îles heureuses,
A travers cent périls et cent monstres affreux,
Doit par de longs détours acheter ces beaux lieux,
Tels, avant d'arriver à cette foi si pure,
Noble fille du ciel, amour de la nature,
Combien de cultes vains, bizarres ou pervers

¹ Chant VIII.

A l'homme humilié vont s'offrir dans mes vers....
 Sur ces rêves menteurs que l'erreur déifie
 Je veux porter le jour de la philosophie,
 En chercher le berceau, vous montrer d'un coup d'œil
 Comment la peur, l'espoir, l'intérêt et l'orgueil,
 Les mœurs et les climats et les fourbes célèbres
 Ont de l'esprit humain épaissi les ténèbres....
 Le projet est hardi, je ne le cèle pas ;
 Mais des sentiers battus je détourne mes pas.
 Loin du vieil Hélicon ma muse étend ses ailes :
 Il est temps de puiser dans les sources nouvelles ;
 Il est temps de marcher couronné de festons
 Dont nuls chautres encor n'ont ombragé leurs fronts.

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatus? Après un engagement si solennel, après une profession de foi si vigoureusement accentuée, le poète philosophe et chrétien, courant de culte en culte, touché, ébloui par tout ce qui parle aux sens, va regretter les vieilles cérémonies du paganisme et les chanter avec autant de transport que les cérémonies de cette religion sainte qu'il voulait seule honorer.

O Maldives! combien j'aime la noble fête
 Qu'aux vents maîtres des mers tous les ans on apprête!
 Le jour vient : de parfums, à grand frais rassemblés,
 D'innombrables canots à la fois sont comblés.
 Des feux sont allumés ; les flammes dévorantes
 Bientôt ont parcouru les feuilles odorantes.
 De mille cris joyeux les vallons sont frappés ;
 On s'élance, et soudain tous les câbles coupés
 Abandonnent aux flots les barques vagabondes.
 Le flottant incendie éclaire au loin les ondes,
 Et, parfumant les cieux et la terre et les mers,
 Va porter cet encens aux puissances des airs.
 Culte heureux, que la Grèce eût envié peut-être!

Voyez-le, ce chantre que tout enthousiasme, dans les sanctuaires domestiques des Romains,

Où régnaient humblement les dieux hospitaliers.

Je ne sais quoi me plaît dans leurs humbles foyers.
 L'homme pouvait les voir, les prier à toute heure ;
 Ils avaient même table, avaient même demeure ;
 Ils soignaient de plus près sa vertu, son bonheur ;
 De la vierge modeste ils protégeaient l'honneur ;

Présidents des festins, confidents des alarmes,
 Ils partageaient sa joie et recueillaient ses larmes.
 Sous le toit parfumé de leur humble réduit
 L'imagination moi-même me conduit.
 J'aime à voir tous les ans le père de famille,
 Rassemblant son épouse et son fils et sa fille,
 Présenter pour tributs à ces dieux innocents
 Quelques gouttes de lait et quelques grains d'encens,
 Heureux d'en obtenir, par un si simple hommage,
 L'aisance et le repos, les premiers biens du sage.

Il n'aura pour la religion véritable ni plus de transports ni plus de sympathie poétique. Ce qu'il y a d'admirable surtout dans ce mélange d'enthousiasmes pour tous les cultes, c'est que le poète, à force de tolérance, finit par s'embrouiller au point de confondre *Dieu* et les *dieux*. En voici un exemple :

Mais sous un ciel plus pur les fils des Zoroastres
 Adorent à genoux le roi brillant des astres.
 Que dis-je ! O dieu du jour, est-il quelques mortels
 Qui ne t'aient consacré des temples, des autels ?
 Le Perse t'encensa, le Tartare t'adore.
 Ton triomphe commence où commence l'aurore
 Et s'étend aux lieux même où ton char n'atteint pas.
 Le Sarmate t'invoque au milieu des frimas ;
 Et, t'adressant de loin son cantique sauvage,
 Le Lapon tout transi t'offre aussi son hommage.
 Ainsi, des noirs frimas au ciel le plus ardent
 Et du berceau du jour aux portes d'Occident,
 Loué par le regret ou la reconnaissance,
 Tout bénit tes bienfaits ou pleure ton absence.
 Ah ! si l'homme est coupable en adorant tes feux,
 Tes éternels bienfaits demandent grâce aux cieux.
 Eh ! qui méritait mieux d'usurper notre hommage
 Que cet astre, *des dieux* la plus brillante image.

Il fallait évidemment *de Dieu*. Déjà, dans le second chant, en parlant de la puissance du Dieu unique et créateur, il avait dit, à propos des merveilles du monde microscopique :

De l'ouvrage *des dieux* insensibles tissus ;

et en décrivant la structure de l'œil humain :

Et dans ce cadre étroit sont peints en traits de flamme
 Tous les travaux *des dieux* et tous les dons de l'âme.

Dans cette mobilité de transports religieux il y a plus qu'une erreur théologique ; il y a une faute poétique des plus graves. Car de la poésie sans conviction n'est plus que de l'amplification et de la phrase.

LA NAVIGATION,

poème historique et didactique en six chants, par ESMÉNARD ¹. — 1805 et 1806.

Ce poème avait huit chants à sa première apparition, en 1805 ; il n'en eut plus que six quand son auteur, après l'avoir remanié, l'édita de nouveau l'année suivante. En voici le début, que nous sommes loin de citer comme un modèle.

Je chante les travaux de l'art audacieux
Qui, pour franchir les mers, interrogea les cieux ;
 Art puissant *qui* de l'homme a doublé la patrie,
Qui courba l'Océan sous sa noble industrie,
 Dans les plis d'une voile emprisonna les vents
 Et, portant les mortels sur des châteaux mouvants
 Aux lieux où le soleil semblait fuir sous les ondes,
 Agrandit la nature et réunit les mondes ;
Qui sur les flots soumis à ses vastes desseins
 Fit gronder le tonnerre allumé par nos mains ;
 Mais *qui*, dans ses fureurs, entouré de victimes,
 Associa du moins le génie à ses crimes.
 Vous qu'éblouit souvent sa fatale grandeur,
 Muses, plaignez la gloire et vengez le malheur.
 Et toi *qui*, le front ceint de rayons tutélaires,
 Dans le calme des vents et des nuits solitaires,
 En signes enflammés *qui* brillent dans les airs
 Traces au nautonier sa route sur les mers,
 Uranie, à mes chants, consacrés à ta gloire,
 De l'art que tu chéris viens confier l'histoire.

Ce poème raconte, en effet, l'histoire de l'art nautique, son enfance, ses progrès, ses merveilles, ses dangers sur toutes les mers, chez tous les peuples et dans tous les siècles, depuis le voyage des Argonautes jusqu'aux découvertes de Vasco de Gama, de Christophe Co-

¹ Né en 1771, reçu à l'Académie en 1810, mort en 1811.

lomb, de Cook et enfin de l'illustre et infortuné La Pérouse, victime de son zèle en 1788. C'est donc l'histoire de la moitié du globe et d'un quart du genre humain.

Il aurait fallu du génie pour ramener une matière si vaste aux proportions demandées par un poème didactique, qui, comme tout traité, veut une thèse limitée, précise et complète, pour donner à un sujet si général, et par conséquent si vague, l'unité d'action et l'intérêt croissant dont un poème historique ne peut pas plus se passer qu'une épopée. Ce génie qui limite, qui groupe mille faits autour d'un fait principal, qui rattache les intérêts particuliers à un intérêt général, l'histoire des individus ou des sociétés à celle d'un héros, comme l'a fait Homère dans son *Iliade*, ou d'un peuple, comme l'a fait Tite-Live dans ses *Annales*, Esménard ne l'a pas eu, et son poème est demeuré sans bornes et sans ensemble, tout à la fois vague et incomplet. Il dit ce qu'il veut dire, il omet ce qu'il veut omettre, et quand il se tait ce n'est pas sa matière, c'est son haleine qui est épuisée. Nous avons cité les premiers vers de *la Navigation* ; voici les derniers :

C'en est fait ; j'ai rempli ma carrière et mes vœux.....
 Ma faible voix expire ; et ma muse infidèle,
 En quittant sans retour le rivage des eaux,
 A suspendu ma lyre aux mâts de nos vaisseaux ¹.

En reprenant les choses *ab ovo*, au lieu de se jeter *in medias res*, comme le veut Horace, le poète s'est, en outre, placé dans des conditions aussi embarrassantes pour l'imagination que pour la logique. Les navigateurs grecs avaient un autre ciel que les nôtres : le merveilleux de ce poème historique devait donc être païen avec les Argonautes, chrétien avec les Vasco de Gama et les Christophe Colomb. Esménard s'est tiré de cette difficulté en adoptant un idéal académique, souvenir de collège et du *Gradus ad Parnassum*, dans lequel l'intervention des dieux n'est plus que pour la forme littéraire ; et les images creuses, les couleurs mortes, les invocations sans foi qu'il emprunte continuellement à la mythologie grecque et latine ont achevé de fausser sa composition et de rapetisser son sujet ².

¹ Voyez la critique du plan d'Esménard, par Feletz, *Spectateur français du dix-neuvième siècle*, t. x, p. 326 et 352. — ² « Il est difficile d'expliquer comment dans un poème sur la navigation, disait Feletz, Esménard a trouvé place pour Néron et Caligula et n'a pas su s'arranger pour en faire une aux missionnaires. » (*Ibid.*, p. 342.) La raison de ce silence est dans la nature même de son idéal. Avec les apôtres du nouveau monde, il aurait fallu invoquer la croix et puiser ses inspirations dans un autre merveilleux.

Ce n'est donc pas dans l'idée et le plan de ce poëme, plus historique que didactique, qu'il faut chercher son mérite; il ne peut avoir de beauté que dans les détails. Voici les épisodes qu'on y a le plus loués.

I

MERVEILLES OPÉRÉES PAR L'ART NAUTIQUE DANS LA
HOLLANDE. (Chant IV.)

J'en atteste tes champs et tes marais sauvages,
Batave industrieux ! quel dieu vint sur tes plages
De la mer mugissante enchaîner les fureurs ?
Quel art d'un sol impur dissipa les vapeurs
Et, de mille canaux affermissant la rive,
Fit circuler leur onde épurée et captive ?
Qui remplit ces déserts d'un peuple courageux ?
Qui creusa ces bassins, et d'un limon fangeux,
Où le roseau stérile osait à peine éclore,
Fit des ports à Neptune et des jardins à Flore ?
Art des navigateurs, Protée audacieux,
Seul, sous des traits divers, tu fécondes ces lieux :
Le sol même y naquit de ta riche industrie ;
Le Batave te doit ses vertus, sa patrie ;
Et ton puissant génie, en fondant ses remparts,
Y créa la nature et la soumit aux arts. . . .

Il n'est pas un bosquet sous ce ciel triste et sombre
Qui n'ait reçu de lui son feuillage et son ombre.
Il nourrit ces jardins de l'or des Japonais ;
Harlem lui doit ses fleurs, Amsterdam ses palais ;
Et dans ce sol factice, usurpé sur les ondes,
Un arbre est en naissant le produit des deux mondes.
Mais avant que ce peuple, inconnu sur les eaux,
Du fond de ses marais fit sortir des vaisseaux
Et forçât d'admirer sa puissante industrie,

Il lui fallut aux flots disputer sa patrie;
Il fallut que le sol créé par ses efforts
Vit le courroux des mers se briser sur ses bords.
Souvent jusqu'au milieu de ses froids pâturages
L'Océan mutiné se creusait des rivages¹;
Le Batave enchaina ce monstre menaçant.
Des arbustes, unis par un lien vivant,
Joignant au fond des eaux leurs flexibles racines,
Et le sable entassé, qui s'élève en collines
Entre l'onde agitée et le sol affermi,
Ont fermé la Hollande à son fier ennemi :
Des joncs entrelacés, défiant la tempête,
Repoussent l'Océan, qui mugit et s'arrête.
Le voyageur, frappé de ces hardis travaux,
Sur sa tête alarmée entend gronder les flots,
Tandis que, sous ses pieds, l'art trompant la nature
Fait naître autour de lui les fleurs et la verdure.

II

LA PÊCHE DE LA BALEINE. (Chant IV.)

Sur les flots apaisés s'il voit l'eau jaillissante
Que lance dans les airs, d'une haleine puissante,
Le colosse animé *que* cherche sa fureur,
A l'instant tout est prêt : sans trouble, sans terreur
Sur un esquif léger le nautonnier s'élance.
Le bras levé, l'œil fixe, il approche en silence,
Mesure son effort, suit le monstre flottant
Et d'un fer imprévu le frappe en l'évitant.
Soudain la mer bouillonne en sa masse ébranlée;
Un sang épais se mêle à la vague troublée;

¹ C'est ainsi que s'est formé le lac immense qu'on nomme aujourd'hui la mer de Harlem.

D'un long mugissement l'abîme retentit.
Dans des gouffres sans fond le monstre s'engloutit;
Mais sa fuite est cruelle, et sa fureur est vaine.
Un fil, au sein des flots poursuivant la baleine,
Au Batave attentif rend tous ses mouvements.
Par l'excès de sa force elle aigrit ses tourments;
Rien ne peut les calmer : le fer infatigable,
Image du remords qui s'attache au coupable,
La perce, la déchire et, trompant son effort,
Enfonce dans ses flancs la douleur et la mort.
Lasse enfin de lutter sous l'Océan qui gronde,
De ses antres glacés sur l'écume de l'onde
Elle remonte encore et vient chercher le jour.
Le fil qui se replie annonce son retour.
Aussitôt, dirigé par ce guide fidèle,
L'intrépide pêcheur arrête sa nacelle
Au lieu même où le monstre, épuisé, haletant,
Lève sa tête énorme et respire un instant.
Il paraît ; mille coups irritent sa vengeance :
Terrible, il se ranime, et de sa queue immense
Bat l'onde qui bouillonne et bondit dans les airs.
Sa rage, en soulevant le vaste sein des mers,
Exhale en tourbillons le souffle qui lui reste.
Malheur au nautonier, dans ce moment funeste,
Si l'aviron léger n'emportait ses canots
Loin de l'orage affreux qui tourmente les flots !
Tout s'éloigne ; tout fuit : la baleine expirante
Plonge, revient, surnage, et sa masse effrayante,
Qui semble encor braver les ondes et les vents,
D'un sang déjà glacé rougit les flots mouvants.
Auprès de ses vaisseaux le Batave l'entraîne.

III

LA PRIÈRE DU SOIR AU BORD D'UN VAISSEAU. (Chant VI.)

Cependant le soleil, sur les ondes calmées,
 Touche de l'horizon les bornes enflammées :
 Son disque étincelant, qui semble s'arrêter,
 Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter.
 Il s'éloigne, et Vesper, commençant sa carrière,
 Mêlé au jour qui s'éteint sa timide lumière.
 J'entends l'airain pieux, dont les sons éclatants
 Appellent la prière et divisent le temps.
 Pour la seconde fois le nautonier fidèle,
 Adorant à genoux la puissance éternelle,
 Dès que l'astre du soir a brillé dans les airs,
 Adresse l'hymne saint au Dieu de l'univers,
 A l'Être universel, impénétrable, immense,
Qui sur l'azur des flots, dans leur vaste silence,
 A la foi des humains *qui* lui porte ses vœux
 Apparaît plus terrible et plus majestueux.
 Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans rivages,
 Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages.
 Son zèle des nochers adoucit les travaux,
 Épure leur hommage et console leurs maux¹. . . .

¹ La prière que le poëte met ici dans la bouche du prêtre sent plutôt l'amplification et la rhétorique que le ton simple et pieux de la liturgie : son défaut de naturel et de vraisemblance ne nous a pas permis de la laisser dans le texte. La voici :

Dieu créateur, dit-il, toi dont les mains fécondes
 Dans les champs de l'espace ont suspendu les mondes :
 Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur
 De l'Océan qui gronde arrête la fureur
 Et d'un regard chargé de tes ordres sublimes
 Suit un frêle vaisseau flottant sur ses abîmes,
 Que peuvent devant toi nos travaux incertains ?
 Dieu, que sont les mortels sous tes puissantes mains ?
 Hélas ! de tous nos arts la fragile science,
 Le courage affermi, la froide expérience,

O spectacle touchant, ravissantes images !
 Tandis que, l'œil fixé sur un ciel sans nuages,
 Du prêtre, dont la voix semble enchaîner les vents,
 Les nautoniers émus répètent les accents,
 Le couchant a brillé d'une clarté plus pure ;
 L'Océan de ses flots apaise le murmure ;
 Et seule, interrompant ce calme solennel,
 La prière s'élève aux pieds de l'Éternel.

IV

VOYAGE ET MORT DE LA PÉROUSE (Chant VI.)

La Pérouse, après Cook, s'empare de l'histoire,
 Et, modeste héritier de son projet savant,
 Sur sa trace immortelle expire en le suivant.
 Hélas ! il s'éloignait, il quittait sa patrie,
 Quand Louis, d'un front calme et d'une âme attendrie :
 Vous allez, lui dit-il, aux yeux de nos rivaux,
 Porter le nom français chez des peuples nouveaux ;
 Je veux qu'on leur en laisse un souvenir auguste.
 C'est peu d'être puissant, soyez bon, soyez juste.
 Je hais le triste orgueil de ces lauriers cruels
 Qu'ont arrosés les pleurs et le sang des mortels.
 Adieu : le sort jaloux peut tromper la prudence ;

N'ont pas d'un fol orgueil séduit notre raison :
 Nos modestes succès rendent gloire à ton nom.
 Par des vœux plus pressants nos alarmes t'implorent.
 Bénis, Dieu paternel, tes enfants qui t'adorent ;
 Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi :
 La force et la vertu ne viennent que de toi.
 Daigne remplir nos cœurs ; éloigne la tempête ;
 Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
 Devant ces pavillons qui te sont consacrés ;
 Et qu'un jour nos drapeaux, par toi-même illustrés,
 Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,
 Appellent le respect et la foi dans tes temples.
 Il dit et prie encor : ses chants consolateurs
 D'espérance et d'amour pénètrent tous les cœurs.

Mais je suis satisfait si dans ce globe immense,
 Instruit par vos leçons, par vos soins généreux,
 Un seul homme devient plus sage ou plus heureux.
 Tel fut l'adieu touchant de son cœur magnanime.
 O de nos temps affreux mémorable victime !
 Monarque infortuné, digne d'un autre sort,
 Méconnu dans ta vie, immortel par ta mort,
 Tu ne reverras plus ce ministre fidèle.

.
 Déjà sous ses vaisseaux blanchit l'azur des mers :
 La Pérouse soupire ; il contemple, il salue
 Des rochers de Pennmark ¹ la stérile étendue
 Et la France, qui fuit sous le sombre horizon.
 Trois fois les matelots crurent que l'aquilon
 Dans le calme des vents mugissait sur leurs têtes ;
 Trois fois l'oiseau plaintif, messenger des tempêtes,
 Au sommet de ces rocs s'offrit à leur regard
 Et de son cri sinistre effraya leur départ.
 Eh ! qui, prêt à chercher sur les ondes émues
 De la terre et des flots les bornes inconnues,
 N'a pas senti son cœur, en ce moment fatal,
 Frémir et s'attacher au rivage natal ?

.
 Cependant il voguait sur les flots orageux
 Aux portes du couchant, vers ce triste rivage
 Où l'immense Amérique, inconnue et sauvage,
 Du char de Calisto semble se rapprocher.
 Soudain l'onde à ses yeux se hérissé en rocher :
 Autour de ses vaisseaux les vagues bouillonnantes
 Roulent des monts de neige et des îles mouvantes ;
 Le jour fuit, l'autan gronde et du pôle voisin

¹ Chaîne de rochers située sur la côte de Bretagne, à l'entrée du passage de l'Yroise, qui conduit au goulet de Brest. C'est de ce port que partit M. de La Pérouse, le 1^{er} août 1785, avec deux frégates, *la Boussole* et *l'Astrolabe*.

L'air, la terre et les flots ont fermé le chemin.
 L'homme, maître du monde, ici perd son empire :
 La Pérouse s'arrête où la nature expire.
 Mais bientôt, poursuivant ses desseins généreux,
 Sur une mer plus libre et des bords moins affreux
 Il ramène sa voile et découvre un asile.
 Caché par mille écueils, un port vaste et tranquille,
 Dans son bassin formé par des monts inégaux,
 Aux tempêtes du nord dérobe ses vaisseaux.
 Un passage douteux en ouvre seul l'entrée¹.
 Là d'éternels frimas la terre pénétrée
 Couvre un ciel orageux de ses sombres vapeurs ;
 De lugubres sapins, épars sur les hauteurs,
 D'un sourd gémissement attristent les campagnes ;
 L'hiver au front de neige, assis sur les montagnes,
 Vieillard qu'un doux soleil ne ranima jamais,
 Sous son trône de glace affaisse leurs sommets.....

.

. Les rayons du soleil
 Déjà doraient les monts de leur pâle lumière,
 Quand, laissant tout à coup la rade hospitalière,
 D'Escure.
 Dirige sa nacelle au sein des vastes mers.
 Il approche : bientôt des vagues effrayantes
 L'entraînent sans retour vers ces roches bruyantes
 Dont les flancs prolongés, se cachant sous les eaux,
 Ferment d'un triple écueil l'asile des vaisseaux.
 Le canot disparaît sous le flot qui bouillonne.
 Dans ce gouffre écumant que la mort environne,
 De leur fatal naufrage embrassant les débris,
 Voyez-vous ces soldats, entendez-vous leurs cris
 Mêlés au bruit lointain des rochers et de l'onde ?

¹ La Pérouse, en découvrant ce port situé sur la côte nord-ouest de l'Amérique, lui donna le nom de port des Français.

Les voyez-vous lever sur l'abîme qui gronde
 Leurs bras appesantis, dont le dernier effort
 Cherche encore une main qui s'attache à leur sort?
 Trop généreux Laborde ! frères dont la mémoire
 Vit avec La Pérouse et partage sa gloire.
 D'Escure vous appelle ! Ils ont volé tous deux :
 Le gouffre dévorant s'est refermé sur eux.
 Hélas ! ni leurs talents, ni leur vaine opulence,
 Ni d'un père abusé la superbe espérance,
 Ni les vœux suppliants de la plus tendre sœur
 N'ont pu de leur destin désarmer la rigueur ¹ !
 Oh ! quel deuil couvrira la patrie alarmée !
 Que de pleurs vont couler dès que la renommée,
 D'un récit trop sincère étonnant l'univers,
 De La Pérouse errant lui dira les revers !

Cet épisode termine le poëme : nous l'avons abrégé de cent vingt vers et plus, afin de le débarrasser de descriptions minutieuses, d'amplifications vagues, d'exclamations et d'apostrophes sans fin qui en refroidissent et en ralentissent la marche. « Cette surabondance de verve et de tableaux poétiques, disait Feletz en 1805, avait sans doute frappé le premier de nos poëtes, M. Delille, lorsqu'il conseillait à M. Esménard de faire *quelques suppressions*. Celui-ci s'en défendit. M. Delille, aussi poli qu'il était bon juge et qui ne manquait jamais de fournir une raison ingénieuse et agréable à ceux qui ne se rendaient point à ses avis, s'écria : Monsieur, je l'éprouve comme vous, la poésie qui enfante, c'est Cybèle qui se couronne de fleurs et de fruits ; la poésie qui retranche, c'est Médée qui égorge ses enfants. M. Esménard aima mieux ressembler sans doute à Cybèle qu'à Médée : il n'eut point la cruauté d'égorger ses enfants ². »

C'est dans cette abondance froide et stérile qu'est le principal défaut du poëme de *la Navigation* : son auteur n'a guère eu plus de logique et de goût dans les détails que dans l'ensemble. Il manque de netteté et de mesure jusque dans ses périodes. Chargées d'ambigüologies, portées sur des *qui* redoublés, ses phrases sont à la fois

¹ Cette première catastrophe arriva le 13 juillet 1786 ; La Pérouse repartit le 30 juillet, après avoir élevé un monument à la mémoire de ses malheureux compagnons. — ² *Spectateur français du dix-neuvième siècle*, t. x, p. 331.

trainantes et obscures. Nous en avons vu un exemple dans son début, que nous avons cité tout exprès ¹. La comparaison de ce poète et de Chênedollé, par Dussault, va compléter notre critique.

LE GÉNIE DE L'HOMME,

poème philosophique et descriptif en quatre chants, par CHÊNE-DOLLÉ ².
— 1807.

Le Génie de l'homme parut en 1807; en 1826 il était à sa quatrième édition. Il est composé de quatre chants, qui sont intitulés : *l'Astronomie et les Cieux, la Terre et les Montagnes, l'Homme, la Société*. Il célèbre donc les progrès du génie de l'homme : 1° dans l'étude des cieux, en faisant l'histoire de l'astronomie depuis sa naissance jusqu'aux découvertes de Newton; 2° dans l'étude du globe que nous habitons, en recherchant l'origine des montagnes et des volcans; 3° dans l'étude de l'homme et de son âme, en traçant ses devoirs et ses immortelles destinées; 4° enfin, dans l'étude des sociétés humaines, en faisant l'histoire de leurs révolutions et de leurs gouvernements divers. Après *l'Art poétique* de Boileau et *la Religion* de Louis Racine, *le Génie de l'homme* est, à notre avis, le meilleur de nos poèmes didactiques. Nous le préférons même aux *Jardins* de Delille : il a plus de grandeur, plus de philosophie et, pour le moins, autant de poésie réelle. Parlons d'abord du style de Chênedollé; nous examinerons son plan après avoir cité ses plus belles pages.

Dussault, rendant compte du *Génie de l'homme*, en 1812, établit le parallèle suivant entre Chênedollé et Esménard, qu'il plaçait l'un et l'autre au-dessus de tous les poètes didactiques brillant à l'aurore du dix-neuvième siècle, en écartant, bien entendu, Delille, qui vivait encore, mais que son grand âge, son mérite et l'enthousiasme décidé du public pour ses moindres chants mettaient, dit-il, hors de toute concurrence. « L'élocution de M. Esménard est naturellement plus élevée que celle de M. de Chênedollé, mais elle est moins facile, moins souple, plus tendue, plus apprêtée, moins claire et plus vague. Il y a dans le style de M. Esménard je ne sais quoi d'abstrait qui fatigue l'atten-

¹ Ci-dessus, p. 17. — ² Né en 1769, mort en 1833.

tion du lecteur et qui répand des nuages sur la pensée du poëte ; il y a de la monotonie. Le style de M. de Chénedollé est exempt de ces deux défauts : la clarté la plus lumineuse et la plus satisfaisante en est même une des qualités distinctives ; et si la variété ne s'y trouve point portée au même degré, du moins elle n'y manque pas. Le poëme de *la Navigation*, malgré ses beautés, est très-difficile à lire. Le poëme du *Génie de l'homme*, quoique chacun des chants soit peut-être un peu long, attache toujours et ne fatigue jamais. Dans le premier on sent plus d'effort et plus de prétention, dans le second plus d'inspiration et de naturel. La muse de M. Esménard, fière de ses pompeux atours et de son noble appareil, est plus imposante qu'aimable ; celle de M. de Chénedollé, plus simple, quoique plus riche dans sa parure, plus modeste en son air, étonne moins qu'elle ne charme et obtient plus qu'elle ne prétend ¹. »

La préférence du célèbre critique est, comme on le voit, pour l'auteur du *Génie de l'homme* ; et ce devait être, puisqu'il a plus de naturel, de grâce et de goût. Ajoutons qu'il ne se perd pas dans le vague, dans les déclamations et les longueurs comme son rival ; que ses vers sentent la conviction de l'homme de bien : on l'aime en le lisant. Son style n'est pourtant pas sans défauts. On y trouve çà et là des épithètes qui ne semblent demandées que par la rime, quelques vers de remplissage et des expressions par trop prosaïques. En voici des exemples :

. Déjà, plein d'ardeur, le vieillard *est en route*...
 Le vieillard, *oppressé d'un profond sentiment*,
Ici fit une pause et se tut un moment...
 Au sein du désespoir l'homme bientôt se plonge,
Et si cet état dure, il se donne la mort...
Mais, quels que soient les maux de la société...
Et qu'on ne dise pas que l'ordre général
 Doit bientôt succomber sous l'empire du mal...
Maintenant exprimons sous un jour véritable
Quelle forme à l'État est la plus convenable...

De plus, Chénedollé s'est laissé entraîner à quelques images forcées. Ainsi, en parlant des Alpes, il nous montre les voyageurs

Qui de ces monts lointains
 Sont venus contempler la merveille glacée.

¹ *Annales littéraires*, t. III, p. 512 et 513. (Paris, 1818.)

Et que voit-il dans les monceaux de sapins entassés au pied des monts par les avalanches ?

Le squelette du monde étendu sous ses pas.

Mais ces taches ne doivent être considérées que comme des exceptions dans une œuvre où le naturel et le bon goût dominent.

I

L'ORIGINE DE L'ASTRONOMIE. (Chant 1^{er}.)

Aux lieux où, rayonnant de clartés éternelles,
Les cieux sont toujours purs et les nuits toujours belles...
Le pasteur de Babel, en gardant ses troupeaux,
Observa le premier les célestes flambeaux ;
Et, la nuit, promenant ses tentes égarées,
Osa du firmament diviser les contrées.
Bientôt, encouragé par ces premiers essais,
Sa main pour le soleil ouvrit douze palais,
Et dans les champs d'azur il lui marqua sa route.
Cet astre, en voyageant sur la céleste voûte,
Rencontra le Bélier, la Vierge, le Verseau,
Où l'année en naissant retrouve son berceau ;
Et le Lion brûlant et le froid Sagittaire.
Alors le ciel régla les travaux de la terre,
Et l'homme, pour semer ou couper les moissons,
Consulta dans les cieux le livre des saisons

II

LE SYSTÈME PLANÉTAIRE. (Chant 1^{er}.)

Nos sept globes, partis des bords de l'occident,
Vers l'astre du matin marchent d'un pas ardent.

La distance, le temps, la masse et l'intervalle
Distinguent, il est vrai, leur carrière inégale ;
Mais dans leur cours divers, soumis au même roi ,
Esclaves éclatants, ils n'ont tous qu'une loi :
Dans une ellipse immense ils mesurent l'espace.

Aux regards du soleil présentant sa surface
Et vers ce dieu puissant obliquement tourné,
Entre Mars et Vénus notre globe entraîné,
Loin des glaces d'Herschell et des feux de Mercure,
Roule dans un espace aimé de la nature :
Planète heureuse, où l'homme, en recevant le jour,
Sous des cieux indulgents doit faire son séjour.
Sur les signes divers notre terre inclinée
Fait naître tour à tour, sur le front de l'année,
Les moissons et les fruits, les fleurs et les frimas ;
Et, changeant d'horizons, donne aux divers climats
Et des jours inégaux et des nuits inégales,
Partage aux uns l'année en justes intervalles,
A leurs quatre saisons fixe un temps limité,
Et pour d'autres prolonge ou l'hiver ou l'été.
Et vous, heures aussi, vous êtes son ouvrage ;
Vous, diverses de traits, mais semblables par l'âge,
Qui, tantôt vous parant d'une écharpe de fleurs
Et tantôt le front pâle et l'œil mouillé de pleurs,
Des biens, des maux, pour nous, éternisez l'échange
Et de nos jours mortels composez le mélange.
Ce globe cependant, de nos destins chargé,
Des flammes du soleil couvert et protégé
Et guidant les saisons et les jours et les heures,
Parcourt en douze mois les célestes demeures.
Sublime économie, ordre mystérieux,
Que l'homme toutefois sut emprunter aux cieux,
Quand, fixant sur l'émail de l'horloge légère
Des routes du soleil la trace passagère,

Et quand, forçant Saturne à des retours constants,
 Dans sa prison de verre il divisa le temps.

Liée à nos destins par droit de voisinage,
 La lune *nous échut à titre d'apanage*.....
 Tributaire fidèle, en reflets amoureux,
 Elle vient du soleil nous adoucir les feux ;
 Tantôt brille en croissant, tantôt luit tout entière
 Et commerce avec nous et d'ombre et de lumière.
 Cet astre au front mobile, en voyageant dans l'air,
 Obéit à la terre et commande à la mer,
 Ramène de Thétis la fièvre régulière
 Et balance ses flots sur leur double barrière.
 Dans un cercle inégal mesurant chaque mois,
 La lune autour de nous marche et luit douze fois.

.
 Centre de l'univers et monarque du jour,
 Le soleil cependant, immense, solitaire,
 Dans son orbe lointain voit rouler notre terre.
 Il échauffe, il nourrit de ses jets éclatants
 Ces globes loin de lui dans le vide flottants,
 Et, les animant tous de ses clartés fécondes,
 De ses rênes de feu guide et retient les mondes.
 Lui seul de l'univers supportant le fardeau,
 Il en est le foyer et l'axe et le flambeau.
 En tournant sur lui-même il échauffe sa masse
 Et dispense ses feux jusqu'aux bords de l'espace,
 Ardent, inépuisable en sa fécondité,
 Inébranlable et fixe en sa mobilité.

Soleil, astre sacré, contemple ton empire!
 Tout vit par tes regards, tout brille, tout respire.
 Souverain des saisons, le monde est ton palais,
 Les globes sont ta cour et le ciel est ton dais.
 Notre terre à tes yeux sans fin se renouvelle ;

Et, roulant nos débris sur sa route éternelle,
 Le temps emporte tout, mais il ne t'atteint pas.
 Les révolutions, longs tourments des États,
 Ébranlent notre globe et te sont étrangères.
 Tu n'es jamais troublé du bruit de nos misères;
 Et ton front, toujours calme, éclaire les tombeaux
 Des peuples dont tu vis s'élever les berceaux.
 Qui pourrait s'égalér à ta vaste puissance?
 Ta présence est le jour, la nuit est ton absence :
 La nature sans toi, c'est l'univers sans Dieu.
 Père de la lumière et des vents et du feu,
 Renfermant dans les plis de ta robe éclatante
 Le rubis, l'émeraude et l'opale inconstante,
 D'une pluie à jets d'or inonde l'univers,
 Et, la décomposant dans le prisme des airs,
 Nuance des saisons la mobile ceinture ;
 Suspends au front des bois un réseau de verdure ;
 Et, prodiguant partout un luxe de couleurs,
 Dore, argente ou rougis le panache des fleurs ;
 Donne un habit de neige au lis qui vient d'éclore
 Et l'arc-en-ciel au paon et la pourpre à l'aurore ;
 Et garde pour les cieux ce pavillon d'azur,
 Ce manteau de saphirs d'où s'échappe un jour pur.

III

L'HOMME ROI DU MONDE. (Chant III.)

Tout se *tient*, tout s'unit ; un nœud mystérieux
 Joint et le ver et l'homme, et la terre et les cieux.
 L'Éternel dans ses mains *tient* cette chaîne immense
 Que termine l'insecte et que l'homme commence.
 Là les êtres divers, tous placés à leurs rangs,
 Occupent des degrés, des anneaux différents ;
 Mais bien au-dessus d'eux, par la main éternelle,

L'homme est mis au sommet de cette grande échelle.
C'est de cette hauteur qu'embrassant les objets
L'homme, d'un œil actif, veille sur ses sujets,
Vassal du ciel, pontife et roi de la nature.

IV

LA CROYANCE EN DIEU. (Chant III.)

Blasphémateur obscur, vainement tes outrages
Voudraient exiler Dieu du sein de ses ouvrages :
Ce grand ordre des cieux, ces mondes entassés
Sont d'éclatantes voix qui l'annoncent assez.
D'une nuit étoilée écoutons le silence :
Chaque astre de son Dieu raconte la puissance.
Ne vois-tu pas partout cette immortelle main
Qui des orbes sans nombre a tracé le chemin,
De l'astre échevelé gouverne la carrière,
Guide à travers les cieux le vol de la lumière
Et de son compas d'or dessina leur palais ?
C'est ce Dieu qui du ciel tendit le vaste dais,
Alluma de la nuit les lampes éclatantes
Et plaça le soleil sous l'azur de ses tentes :
Ce soleil est son ombre ; et c'est dans ce miroir,
Grand Dieu, qu'à l'œil mortel tu permets de te voir.

Mais ce Dieu si puissant, qui brille sur nos têtes,
Qui marche sur les vents, monte sur les tempêtes,
Qui révèle aux mortels sa haute majesté
Par la voix de la foudre et de l'immensité,
Souvent moins formidable et moins inaccessible,
Calme et s'environnant d'une splendeur paisible,
Au cœur tendre et pieux qu'il veut bien consoler
Dans des objets plus doux aime à se dévoiler.
Quels témoins enchanteurs ! N'est-ce pas sa présence

Qui brille dans les yeux de l'aimable innocence,
Qui se peint sur le front de la douce pudeur
Et se révèle à nous dans la plus humble fleur?...
Oui, tout nous entretient, tout parle du grand Être :
Lorsque avec un cœur simple on cherche à le connaître,
Ce Dieu consolateur est facile à trouver,
Et c'est par ses bienfaits qu'il aime à se prouver.

O vous tous qui d'un Dieu rejetez la croyance,
Quels secours irez-vous porter à l'indigence ?
Qu'offrirez-vous à l'homme accablé de regrets
Lorsque du désespoir il sentira les traits ?
Comment calmerez-vous ce cœur longtemps coupable,
Qui, pressé sous le poids du remords qui l'accable,
Ne voit plus d'autre appui que la Divinité
Et s'abandonne aux cieus, des hommes rejeté ?
Qu'il faut être cruel pour ôter l'espérance
Au cœur infortuné qu'assiège la souffrance,
Pour briser sans pitié dans la main du malheur
Cette ancre où peut du moins s'appuyer la douleur !
Otez Dieu ,vous ôtez au repentir son juge,
A l'innocence un père, au malheur un refuge.

V

VANITÉ DES GRANDEURS. (Chant III.)

Qu'est-ce que les grandeurs ? Voyez-vous ces nuages
Qui montent dans les airs du sein des marécages
Et qui, près du soleil, dans le palais du soir,
Environnent le trône où leur roi vient s'asseoir ?
Quand l'astre a disparu, tout l'éclat qui les dore
Sous le voile des nuits aussitôt s'évapore :
N'est-ce pas là l'image et l'emblème des grands ?
Croit-on que le bonheur habite ces hauts rangs ?
Ah ! tout ce vain éclat, cette pompe éphémère

N'est qu'un néant superbe, une illustre misère;
Et les noirs soucis même agitent quelquefois
Les courtines de pourpre où sommeillent les rois.

VI

LE BONHEUR ET L'INNOCENCE DE LA VIE CHAMPÊTRE.

(Chant III.)

O toi qui des grandeurs connus toutes les peines,
Qui, déposant enfin tes orgueilleuses chaînes,
Veux retrouver le calme exilé de ton cœur,
Viens habiter les champs et fais-toi laboureur!
C'est aux champs seuls qu'en paix on vit avec soi-même;
Là qu'on peut sans remords goûter tout ce qu'on aime,
Le charme des moissons et des prés reflouris,
Et des hautes forêts les verdoyants abris,
Et les troupeaux au loin mugissant dans les plaines,
Et le sommeil trouvé sous l'ombrage des chênes,
Le calme du désert et la pompe des cieux,
Luxe innocent et pur dont s'enchantent nos yeux.
Le laboureur, comblé de champêtres largesses,
Voit la terre pour lui surpasser ses promesses.
Comme un luxe effronté, fils altier de l'orgueil,
Jamais du laboureur n'osa toucher le seuil,
Aux vœux de ce mortel la nature docile
Fait aisément les frais d'un bonheur si facile.
Dans un cercle uniforme il voit couler ses jours;
Pareil à ce ruisseau qui, borné dans son cours,
Réfléchit seulement les fleurs de ses rivages
Et des cités jamais n'a baigné les images.
Le doux contentement, réjouissant son cœur,
Fait de sa vie entière un long jour de bonheur :
Il vieillit dans la paix, et, quand son Dieu l'ordonne,
Tombe comme un fruit mûr dans un beau jour d'automne.

VII

LA CHUTE ET LA SUCCESSION DES EMPIRES. (Chant IV.)

Entendez-vous le bruit de ces puissants États
S'écroulant l'un sur l'autre avec un long fracas?
C'est Sidon qui périt, c'est Ninive qui tombe :
Tous les dieux de Bélus descendent dans la tombe.
Nil, quels sont ces débris sur tes bords dévastés?
C'est Thèbe aux cent palais, l'aïeule des cités.
Cherchons dans le désert les lieux où fut Palmyre.
Restes majestueux qu'avec effroi j'admire,
O temple du Soleil, palais resplendissants !
Voilà de vos grandeurs ce qu'ont laissé les ans :
Quelques marbres rompus, *des* colonnes brisées,
Des descendants d'Omar aujourd'hui méprisées;
Et les pompeux débris de ces vieux chapiteaux
Où vient la caravane attacher ses chameaux,
Où, lorsqu'un ciel d'airain s'allume sur sa tête,
L'Arabe voyageur nonchalamment s'arrête
Et, las du feu du jour, s'endort quelques instants
Sur les restes d'un dieu mutilé par le temps.

N'est-ce pas sur ces bords que brilla le Pirée?
Dieux ! quels cris dut jeter Athènes éplorée
Quand sa gloire en un jour s'abîma sous les eaux !
Maintenant, adossant sa hutte de roseaux
Aux portiques brisés du temple de Minerve,
L'indifférent pêcheur sur ces flots qu'il observe
Dans le calme des nuits jette ses longs filets ;
Et rien ne lui redit si jadis Périclès
D'édifices pompeux a couronné ces rives,
Si les arts ont brillé sur ces plages oisives
Et si près de ces bords Thémistocle et Xerxès
Ont disputé d'orgueil, d'empire et de succès.

Ainsi donc des États les tombes sont muettes ;
Les plus fameux destins restent sans interprètes.
Tout meurt, les souvenirs, la puissance et les arts !

Mais de plus grands débris appellent mes regards.
Féconde en hauts desseins, en victoires féconde,
Rome avait recueilli l'héritage du monde ;
Et par tant de succès son génie excité
S'était dans son orgueil promis l'éternité.
Vain espoir ! Rome entière, où le luxe domine,
Au sein de sa grandeur rencontrant sa ruine,
Satisfait en tombant aux pleurs de l'univers ;
Et la terre vengée a rejeté ses fers.
O châtiment ! voyez ces hordes homicides,
Ces Sarmates, ces Huns, ces Germains, ces Gépides,
Qui, des glaces du Nord fondant de toutes parts,
Au Capitole altier plantent leurs étendards.
Tout nage dans le sang ou périt dans la flamme :
Le fer sape trois fois la nouvelle Pergame.
Mais le glaive se lasse et la flamme s'endort :
Au carnage succède un silence de mort ;
Et l'empire romain est couché dans sa tombe.
C'est peu ; l'Olympe entier avec Rome succombe,
Et de son Panthéon les autels démolis
Pèsent sur tous ses dieux dans l'ombre ensevelis.
C'en est fait ; le Germain, le Vandale sauvage
De la société consomment le naufrage,
Et l'ignorance enfin, régnaant de toutes parts,
Pose un trône de fer sur le tombeau des arts.

L'ignorance est toujours en ennautes féconde :
Aussi, se disputant les déponilles du monde,
On vit s'entr'égorgier les Goths et les Lombards ;
Mais enfin des débris du trône des Césars
Sortirent à la fois vingt nations nouvelles.

Ainsi dans l'univers, sous des lois éternelles,
 Tout meurt et tout renaît; et des peuples nouveaux
 Sur les peuples détruits Dieu place les berceaux.
 Oui, du plus haut des cieus, dans ses mains souveraines
 L'Éternel des États tient à jamais les rênes :
 Il commande; et, du monde agitant les destins,
 Le temps élève, abat les trônes incertains,
 Transmet de peuple en peuple un sceptre héréditaire
 Et, dans son vol sans fin, renouvelle la terre.

Le second chant n'a figuré pour rien dans nos extraits. C'est qu'en effet nous n'y avons rien trouvé à prendre : tout y est médiocre, la pensée surtout. On y rencontre sans doute de beaux vers; mais ces beautés de détails ne sont pas à leur place, et quelquefois même elles égarent la pensée. Au bout de ce chant, où le poète a perdu son chemin, la logique du lecteur, toute désorientée, se plaint de son guide et de sa route inutile, bien qu'elle ait voyagé à travers les fleurs. Ces fleurs et ce but manqué demandent une étude à part.

Après avoir marché d'un pas ferme, en faisant l'histoire des investigations astronomiques depuis les premières observations des bergers chaldéens jusqu'aux merveilleuses découvertes de Copernic, de Kepler et de Newton, Chênédollé, en passant aux études géologiques, ramène le génie de l'homme du ciel des astres sur la terre, non pas pour peindre ce qu'il y a de pittoresque à sa surface, mais pour chercher dans le sein de ses vallées, dans les entrailles de ses monts et de ses volcans les traces de son origine et l'histoire de ses révolutions. Son titre le promet; c'est le but de son poème; et il s'y engage, d'ailleurs, formellement dès les premières pages de ce nouveau chant.

Aujourd'hui, de ce globe épiant les secrets,
 Je veux d'un œil hardi l'observer de plus près.
 Vous donc qui, méditant les lois de la nature,
 Voulez de notre terre embrasser la structure;
 Qui cherchez avec soin dans ses vieux monuments
 Son berceau, sa durée et ses grands changements,
 Venez; suivez mon vol aux champs de l'Helvétie,
 Au front du Saint-Gothard, aux Alpes de Rhétie.
 Là s'offriront peut-être à nos yeux exercés
 Quelques traits à demi par le temps effacés;
 Peut-être la nature, en mystères féconde,
 Grava sur ces rochers les époques du monde.

Or, voilà qu'oubliant à la fois son but, son titre et sa promesse, le chantre du génie de l'homme change tout à coup de marche, parcourt les Alpes en touriste, transforme son poème didactique en poésie purement descriptive et n'apprend plus rien à ses lecteurs de ce qu'il voulait et devait leur apprendre.

Je monte, et la cascade immense et tournoyante
Vient m'avertir déjà de sa chute bruyante;
Le frêne, le sorbier, l'érable, les bouleaux
Me couvrent tour à tour de mobiles réseaux;
Je les vois, je les perds, je les retrouve encore.
Le cytise doré, l'élégant sycomore,
Mariant leur verdure et leurs grappes de fleurs,
En festons, près de moi, suspendent leurs couleurs.
Tout enchante à mes yeux ce site romantique.
Je marche environné d'une ombre aromatique.....

Mais j'avance, et du bois l'immense profondeur
Du soleil tout entier me cache la splendeur.....

J'écoute, et des troupeaux les confus mouvements,
La sonnette agitée et les longs bêlements
M'annoncent le bercail et son domaine immense.....

J'abandonne à regret le séjour des pasteurs,
Et j'ai gravi déjà de plus âpres hauteurs.
Le Saint-Gothard m'invite à des scènes nouvelles.....

Mais le Mont-Blanc m'appelle à ses glaciers antiques :
Du palais de l'hiver j'aperçois les portiques.....

A mes pas, las d'errer sur ces monts si stériles,
Beau Valais! ouvre enfin tes fortunés asiles;
Et toi, Rhône indompté.
Conduis-moi jusqu'au lac illustré par Voltaire, etc.

C'est ainsi que le poète, oubliant le génie de l'homme et la science pour se livrer aux charmes de l'imagination, va de sommets en sommets, odorant les fleurs, écoutant les cascades, les clochettes des troupeaux et l'air national des pasteurs de la Suisse, admirant les avalanches, les lacs, le lever et le coucher du soleil qui dore les eaux, les forêts et les monts. Et quel est le secret rapporté de ce voyage scientifique? C'est qu'une promenade sur les Alpes peut dissiper les ennuis et réparer les forces épuisées par l'étude.

O vous qui nourrissez de funestes dégoûts,
Vous dont la mort brisa les lents les plus doux,

Et vous qui, du génie adorant les merveilles,
 Avez usé vos jours dans de trop longues veilles,
 Venez : peut-être ici croît parmi tant de fleurs
 Le dictame immortel qui calme les douleurs.
 La santé, de nos ans douce et fragile aurore,
 Peut-être sur ces monts doit vous sourire encore.

Au bout de quatre cents vers, le poëte se rappelle subitement son but, et paraît vouloir y revenir. Mais il rencontre un vieillard qui, après l'y avoir un instant ramené, l'en éloigne pour toujours.

Mais quelle main puissante éleva dans les airs
 Ces Alpes dont le pied repose au fond des mers?
 Qui traça de ces rocs l'ordonnance hardie?
 Est-ce dans un déluge ou dans un incendie
 Que, par les mains du temps lentement façonnés,
 Ces abîmes, ces monts ont été dessinés?
 Un jour, m'entretenant de ces grands phénomènes,
 Solitaire et pensif, je parcourais les plaines
 Qu'ombrage du Jura le front majestueux.

.
 Tout à coup, au détour d'une vallée obscure,
 Un vieillard s'offre à moi.
 Jeune homme, me dit-il, quelles peines secrètes
 Ont adressé tes pas au fond de ces retraites?

Et que lui révélera ce sage, mystérieux habitant des Alpes, où ses cheveux ont blanchi? Que les systèmes de Buffon et de Saussure sont vains; que la science humaine n'a rien trouvé et ne trouvera jamais rien de raisonnable sur l'origine de la terre, et que, par conséquent, lui poëte, il fera mieux de chanter les beautés de la nature que d'étudier le berceau du monde. Obéissant donc à cet avis, le poëte se remet à chanter et à peindre. Il court des Alpes au Vésuve, où son étude sur les volcans devient une description de la mort de Pline, étouffé par les flammes, dont ce philosophe avait voulu découvrir la nature et les causes, qui sont le secret de Dieu.

Peut-être ce génie, avide de connaître,
 Eût surpris en ce jour les desseins du grand Être;
 Mais Celui dont le bras, sur ce monde arrêté,
 Se cache dans la nuit de son éternité
 Ne permit pas que Pline à la race mortelle
 Révélât des secrets toujours voilés pour elle.
 Tandis qu'à son esclave il commence à dicter
 Ses grands pensers, qu'à Rome il voudrait remporter,

O décrets! ô douleur! une nue enflammée
 Le couvre tout entier d'une ardente fumée;
 Il tombe, il se relève et d'un regard mourant
 Cherche encore une fois son esclave expirant.
 C'en est fait, il n'est plus; et, du monde effacées,
 Dans sa tombe avec lui s'enferment ses pensées.

En résumé, dans ce second chant Chênedollé, manquant son but, s'est égaré dans les lieux communs de la poésie descriptive, qu'il fallait laisser à Delille, à Saint-Lambert ou à Roucher, sous peine de descendre au niveau de leur philosophie; au milieu de ses galeries de tableaux, il n'a trouvé de place pour son véritable sujet que sous la forme et dans les limites d'un double épisode; et ce double épisode ne nous a rien appris. Il est vrai qu'il y avait peu de choses à dire dans une matière si riche et si poétique depuis que Cuvier l'a fécondée, mais qui en 1807 était encore si pauvre. Au lieu de chanter la science géologique avant qu'elle fût née, Chênedollé aurait mieux fait peut-être de célébrer les arts, autre invention du génie de l'homme, sur laquelle il a gardé le silence.

Cette omission lui fut reprochée dès l'apparition de son poème. Les chefs-d'œuvre de Phidias et d'Apelle, de Michel-Ange et de Raphael manquaient-ils de noblesse et de poésie? L'architecture avait-elle trop peu de grandeur ou d'importance? N'a-t-elle pas élevé nos palais et nos temples, fortifié nos cités, construit ces vaisseaux qui ont découvert la moitié du monde? Et l'imprimerie n'est-elle pas à la fois une des plus belles inventions du génie et l'une de ses plus puissantes ressources? Il est vrai que l'industrie et les beaux-arts n'entrent pas dans le domaine des sciences, et qu'à ce titre le poète pouvait les omettre. Mais n'aurait-il pas mieux fait d'élargir le cadre de ses chants que de laisser de côté un si vaste et si poétique sujet? Il en parle en passant, dans son quatrième chant, à propos de la renaissance et du siècle de Louis XIV: c'est trop peu pour des travaux et des merveilles qui font la moitié de l'exercice et de la gloire du génie humain.

Il est dans ce poème une autre omission à laquelle ses censeurs n'ont pas songé, mais qui nous semble plus regrettable encore, bien qu'à première vue elle paraisse motivée par la logique: c'est l'omission de la science révélée. En enfermant son sujet dans le domaine de la pure raison, le poète ne devait pas, sans doute, parler de la théologie. Mais si dans l'étude des mystères, dont le fondement surnaturel lui échappe, l'esprit humain est sans invention, il n'est pas sans exercice; et la lumière évangélique a soulevé, agrandi et assuré sa philosophie. Saint Augustin et saint Thomas, sans avoir eu besoin

de plus de génie que n'en avaient Aristote et Platon, ont eu sur la terre, sur son origine et son histoire, sur l'homme et ses destinées, sur les sociétés et sur la politique des idées plus solides, plus larges et plus hautes. Si l'astronomie est grande et poétique, parce qu'elle monte au ciel des astres, la théologie est plus noble et plus poétique encore, puisqu'elle élève l'intelligence au ciel des idées éternelles, dont le monde et les astres sont descendus. Le chantre du génie de l'homme ne pouvait-il donc pas célébrer la religion de l'homme et sa science comme le peintre qui, peignant un paysage, s'élève jusqu'à l'astre qui l'éclaire et le couvre de sa splendeur ? Le pouvant, il le devait ; car il fallait cette lumière pour agrandir ses tableaux et pour compléter sa philosophie. Comment, dans le quatrième chant, parler de la succession des empires sans faire mention des prophètes qui l'avaient annoncée ; parler de la chute du Capitole sans montrer la nouvelle Rome assise par la main de Dieu sur les ruines de l'ancienne ; parler de la formation des nations modernes sans dire un mot de l'Évangile, qui les a civilisées ? Il fallait, certes, qu'un poète aussi chrétien que Chénedollé eût mis son inspiration bien à l'étroit pour n'avoir trouvé, en célébrant le renouvellement de l'Europe après le passage des barbares, que les quatre vers suivants :

Le monde social enfin recomposé
 Dans ses nouveaux Etats est déjà divisé,
 Et sur ses fondements notre Europe rassise
 A la croix triomphante en tous lieux est soumise.

L'AMOUR MATERNEL.

poème moral et descriptif, par MILLEVOYE ¹. — 1814.

De ma veine docile échappés au hasard,
 Coulez, mes vers, coulez sans effort et sans art !
 Une mère, un enfant, voilà votre modèle :
 Soyez purs comme lui, soyez tendres comme elle.

¹ Né en 1782, mort en 1816.

Ce maternel amour, par des charmes secrets,
Émeut la brute même au fond de ses forêts.
L'hyène épouvantable et l'affreuse panthère
Sous leur farouche aspect cachent un cœur de mère.
Terrible en sa douleur, par de lugubres cris
La lionne au désert redemande ses fils.
Lorsque du doux printemps la présence féconde
Au souffle des zéphyrès ressuscite le monde,
Renonçant à ses jeux, le peuple des oiseaux
Cherche au fond des bosquets les plus sombres rameaux.
Et la mère attentive arrondit et décore
Le nid de ses enfants qui ne sont pas encore.
Philomèle en nos bois suspend l'hymne d'amour;
En vain elle voit naître et voit mourir le jour,
L'écho ne redit plus sa finale légère,
Et son tendre silence avertit qu'elle est mère.

Mais d'un devoir si doux, d'un si pur sentiment,
Femme ! qui mieux que toi connaît l'enchantement ?
Quand d'un souffle immortel Dieu même t'eut formée,
Tu naquis pour aimer comme pour être aimée.
En vain ce Dieu t'impose un long tribut de pleurs,
Ton courage redouble au sein de tes douleurs.

Que j'aime à contempler cette mère adorée,
De rejetons charmants avec grâce entourée !
L'un assiège son front, d'autres pressent sa main,
Tandis que le plus jeune, étendu sur son sein,
Sans bruit, cherchant la place où son amour aspire,
Gravit jusqu'à la bouche, où l'appelle un sourire.
Mais, par l'heure averti moins que par son amour,
Leur père impatient est déjà de retour.
Il entre... Quelle image ! et quel moment de fête !
Immobile et charmé, sur le seuil il s'arrête.
Ne respirant qu'à peine, en silence il jouit ;

Sous son feutre à longs bords son front s'épanouit ;
 Dans ses yeux paternels la joie éclate et brille ,
 Et du fond de son âme il bénit sa famille ¹.

Un père toutefois, avec austérité,
 Tempère son amour par la sévérité ;
 Il étend sur ses fils sa longue prévoyance :
 La mère sait aimer ; c'est toute sa science.
 J'en atteste un seul mot par le cœur inspiré.
 Une mère perdit son enfant adoré ;
 Son digne et vieux pasteur sur sa vive souffrance
 Versait le baume heureux d'une douce éloquence :
 Ranimez, disait-il, ce courage abattu ;
 Du pieux Abraham imitez la vertu.
 Dieu demanda son fils, et Dieu l'obtint d'un père.
 — Ah ! Dieu ne l'eût jamais exigé d'une mère !
 Cri sublime, qui seul vaut les plus doctes chants !
 Et comment exprimer ces transports si touchants
 Qu'à l'âme d'une mère un tendre amour inspire ?
 Elle aime son enfant même avant qu'il respire ;
 Elle écoute, la nuit, son paisible sommeil ;
 Par un souffle elle craint de hâter son réveil.
 Elle entoure de soins sa fragile existence ;
 Avec celle d'un fils la sienne recommence ;
 Elle sait, dans ses cris devinant ses désirs,
 Pour ses caprices même inventer des plaisirs.

Quand la raison précoce a devancé son âge,
 Sa mère, la première, épure son langage
 De mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,

¹ Ces vers ont été inspirés par un tableau de Greuze. « Ce peintre, dit Millevoye dans ses notes, a su faire contraster avec une vérité frappante la tendresse expansive de la mère avec la joie tranquille du père. Il ne laisse échapper aucune démonstration, il reste immobile, se tait ; mais combien parle ce silence ! Cette idée rappelle la belle image de Virgile :

Tacitum pertinant gaudia pectus. »

Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons :
Soin précieux et tendre , aimable ministère ,
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère !
D'un naïf entretien poursuit-elle le cours ,
Toujours interrogée , elle répond toujours.
Quelquefois une histoire abrège la veillée :
L'enfant prête une oreille avide , émerveillée.
Appuyé sur sa mère , à ses genoux assis ,
Il craint de perdre un mot de ces fameux récits.
Quelquefois de Gessner la muse pastorale
Offre au jeune lecteur sa riante morale.
Il s'amuse et s'instruit ; par un mélange heureux ,
Ses jeux sont des travaux , ses travaux sont des jeux. . . .

Charme consolateur, la bonté d'une mère ,
De la bonté céleste image auguste et chère ,
Trésor de tous les temps et de tous les climats ,
A devancé la vie et survit au trépas.
Que des Canadiens j'aime l'antique usage !
Sur les bords du torrent, près du rocher sauvage ,
Leur âme se nourrit du charme des douleurs ;
Ils cultivent la tombe et l'arrosent de pleurs.
Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle ,
Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.
Morne et silencieux, sur la pierre étendu ,
Le père croit revoir le fils qu'il a perdu.
Les yeux levés au ciel, la mère désolée
S'approche avec lenteur de l'étroit mausolée ,
Et, soupirant le nom de cet enfant chéri ,
Répand sur son tombeau le lait qui l'eût nourri !

De son fils qui n'est plus la plaintive Indienne
Voit les vents balancer la tombe aérienne.
Mais, le jour où l'enfant s'endort du grand sommeil ,
S'inclinant sur sa bouche, elle attend son réveil.

Quand le soleil trois fois a doré le nuage ,
 Elle lui forme un lit de fleurs et de feuillage ,
 De l'érable docile agite le rameau,
 Et ne s'aperçoit pas qu'elle berce un tombeau !

.
 De l'antique Israël parcourons les annales.
 Puissé-je retracer avec fidélité
 Ces nobles traits, si grands dans leur simplicité !

Dans le vaste silence, une voix désolée
 A retenti longtemps au fond de la vallée :
 C'est la voix de Rachel. O regrets superflus !
 Ne la consolez point; ses enfants ne sont plus.

De l'innocente Agar qui ne sait l'aventure ?
 Dans le désert sans fruits, sans ruisseaux, sans verdure,
 Elle a vu d'un regard sombre et désespéré
 Le dernier aliment par son fils dévoré.
 Sur les arides bords de la coupe épuisée
 Ismaël porte en vain une lèvre embrasée.
 Agar cherche autour d'elle; elle appelle trois fois,
 Et le désert immense est muet à sa voix.
 De l'eau ! lui dit l'enfant; des fruits ! ou que je meure !
 La triste Agar l'entend, et se détourne, et pleure.
 Elle invoque le ciel : Daigne le secourir,
 Grand Dieu ! je n'ai qu'un fils, et ce fils va mourir.
 Ne puis-je l'abreuver de mes larmes amères !
 Agar, il est un Dieu qui veille sur les mères.
 Du séjour de la gloire un ange est descendu;
 L'onde jaillit : l'enfant à la vie est rendu.
 Heureuse en un désert que le soleil dévore,
 Sous le toit d'Abraham Agar se croit encore.

Mais, sans interroger le livre du passé,
 Qu'un plus récent exemple, à nos yeux retracé,

Dise par quel pouvoir le maternel courage
D'un lion dans Florence intimida la rage.

De l'étroite prison qui rassemble à grands frais
Les monstres des déserts, les hôtes des forêts
Un lion s'échappa : tout fuyait à sa vue.
Dans le commun désordre, une mère éperdue
Emportait son enfant. Dieu ! ce fardeau chéri,
De ses bras échappé, tombe ; elle jette un cri,
S'arrête et l'aperçoit sous la dent affamée.
Elle reste immobile et presque inanimée,
Le front pâle, l'œil fixe et les bras étendus.
Elle reprend ses sens un moment suspendus :
La frayeur l'accablait, la frayeur la ranime.
O prestige d'amour ! ô délire sublime !
Elle tombe à genoux : Rends-moi, rends-moi mon fils !
Ce lion si farouche est ému par ses cris,
La regarde, s'arrête, et la regarde encore :
Il semble deviner qu'une mère l'implore.
Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
Contemple de l'enfant le paisible sourire
Et dans le fond des bois lentement se retire.

Tant d'exemples touchants me ramènent à toi,
Ma mère. Eh ! qui jamais fut plus aimé que moi ?
J'avais un père ; il fut l'ami de mon enfance.
A peine dans la fleur de mon adolescence,
Je le perdis. Frappé de ce premier malheur,
Je fis sur son tombeau l'essai de la douleur.
Ma mère, ce fut toi dont la main tutélaire
Écarta de mon front le cyprés funéraire.
Puissé-je, par mes soins payant tes soins constants,
Réchauffer ton hiver des feux de mon printemps !
Du chantre dont Windsor admira l'harmonie

J'aurai du moins le cœur, si je n'ai son génie.
 Des ennuis d'une mère il charma le long cours;
 Elle aida son enfance; il soutint ses vieux jours;
 Dans ses yeux inquiets ses yeux aimaient à lire,
 Et pour servir sa mère il déposait sa lyre ¹.

Il n'y a dans ce charmant petit poëme que quatre cents vers en un seul chant. L'idée en est fort simple, comme on a pu l'entrevoir dans nos extraits. C'est une suite de tableaux montrant l'amour d'une mère pour son fils : à son berceau, pendant sa première enfance, au collège, à son départ pour des pays lointains, au chevet de son lit quand il est malade, auprès de sa tombe quand la mort l'a ravi à ses embrassements et à ses soins. Toutes ces peintures ne sont pas également heureuses; mais il n'en est pas une, quelque faible qu'elle soit, où l'on ne retrouve quelque chose de cette inspiration gracieuse et douce qui caractérise le mélancolique auteur de *la Chute des feuilles*. Ainsi le spectacle d'un écolier qu'on couronne sous les yeux de sa mère, commencé pesamment, finit par une apostrophe aussi vive que touchante.

*Enfin luit la journée où le rhéteur antique,
 D'un peuple turbulent monarque flegmatique,
 Dépouillant de son front la morne austérité,
 Décerne au jeune athlète un laurier mérité.
 En silence on attache une vue attendrie
 Sur l'enfant qui promet un homme à la patrie.
 Cet enfant, c'est le tien! Un cri part; le vainqueur,
 Porté par mille bras, est déjà sur ton cœur.
 Son triomphe est à toi; sa gloire t'environne,
 Et de pleurs maternels tu monilles sa couronne.*

L'épisode qui termine ce poëme est beaucoup trop long et trop embarrassé dans sa marche. C'est l'histoire d'une mère dont la douleur dégénère en folie au lit de mort de sa petite Coraly, âgée de neuf ans. Une crise ramène la jeune malade à la vie; sa mère refuse de la reconnaître, la croit enterrée et va longtemps pleurer

¹ « Pope fit modeler le buste de sa mère, qui n'était plus, le couvrit d'un voile et le déposa dans un lieu solitaire : c'est là qu'il venait chercher de l'inspiration pour son génie et des émotions pour son cœur. » (*Note de l'auteur.*)

sur une tombe qu'elle prend pour celle de sa fille. Ce délire maternel, brièvement raconté, aurait pu être intéressant; Millevoye a manqué de tact en le poursuivant pendant plus de cent vers. La folie, quand elle est de longue durée, blesse trop le cœur pour être poétique.

SECONDE PARTIE.

ÉPITRES, DISCOURS ET MÉDITATIONS.



ÉPITRE DE CLÉMENT MAROT ¹ AU ROI FRANÇOIS I^{er}, POUR
AVOIR ÉTÉ DÉROBÉ. — 1531.

On dit bien vrai : la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une
Ou deux ou trois avecques elle, sire.
Votre cœur noble en saurait bien que dire ;
Et moi chétif, qui ne suis roi ne rien,
L'ai éprouvé² ; et vous conterai bien,
Si vous voulez, comment vint la besogne.

J'avais un jour un valet de Gascogne,
Gourmand, ivrogne et assuré menteur,
Pipeur³, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur fils du monde.
Ce vénérable ilot⁴ fut averti
De quelque argent que m'aviez départi,
Et que ma bourse avait grosse apostume :
Si se leva plus tôt que de coutume,
Et me va prendre en tapinois icelle,

¹ Né en 1495, mort en 1544. — ² Au temps de Marot la versification française admettait les hiatus, et la succession régulière des rimes masculines et féminines n'était pas encore exigée ; on oubliait aussi fréquemment la césure. Ainsi le troisième vers, qui devait avoir un repos à la quatrième syllabe, marche sans suspension jusqu'à la neuvième. — ³ Fripon au jeu. Ce mot est encore français. — ⁴ Pour *ilote* : c'était le nom que les Spartiates donnaient à leurs esclaves.

Puis vous la mit très-bien sous son aisselle,
Argent et tout ; — cela se doit entendre ; —
Et ne crois pas que ce fût pour la rendre,
Car oncques puis n'en ai ouï parler.
Bref, le vilain ne s'en voulut aller
Pour si petit ; mais encore il me happe
Saye ¹ et bonnets, chausses, pourpoint et cape.
De mes habits, en effet, il pilla
Tous les plus beaux ; et puis s'en habilla
Si justement qu'à le voir ainsi être
Vous l'eussiez pris, en plein jour, pour son maître.
Finalement de ma chambre il s'en va
Droit à l'étable, où deux chevaux trouva ;
Laisse le pire et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va. Pour abréger le conte,
Soyez certain qu'au partir dudit lieu
N'oublia rien, fors à me dire adieu.

Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge ²,
Ledit valet, monté comme un saint George ;
Et vous laissa monsieur dormir son sôul,
Qui, au réveil, n'eût su finer ³ d'un sou :
Ce monsieur-là, sire, c'était moi-même,
Qui, sans mentir, fus au matin bien blême
Quand je me vis sans honnête vêtue
Et fort fâché de perdre ma monture.
Mais de l'argent que vous m'aviez donné,
Je ne fus point de le perdre étonné ;
Car votre argent, très-débonnaire prince,
Sans point de faute, est sujet à la pince.

Bientôt après cette fortune-là
Une autre pire encore se mêla
De m'assaillir, et chaque jour m'assant,

¹ Surtout. — ² Craignant la corde. — ³ Financer.

Me menaçant de me donner le saut,
 Et de ce saut m'envoyer à l'envers
 Rimer sous terre et y faire des vers.
 C'est une lourde et longue maladie
 De trois bons mois, qui m'a tout étourdie
 La pauvre tête et ne veut terminer ;
 Ains me contraint d'apprendre à cheminer.
 Que dirai plus ? Au misérable corps
 Dont je vous parle il n'est demeuré fors
 Le pauvre esprit qui lamente et soupire
 Et, en pleurant, tâche à vous faire rire.
 Et pour autant, sire, que suis à vous,
 De trois jours l'un viennent tâter mon poulx
 Messieurs Braillon, Le Coq, Akaquia,
 Pour me garder d'aller jusqu'à quia.
 Voilà comment depuis neuf mois en ça
 Je suis traité. Or, ce que me laissa
 Mon larronneau, longtemps a, l'ai vendu
 Et en sirops et juleps dépendu ¹.

Ce néanmoins, ce que je vous en mande
 N'est pour vous faire ou requête ou demande :
 Je ne veux point tant de gens ressembler
 Qui n'ont souci autre que d'assembler ².
 Tant qu'ils vivront, ils demanderont, eux ;
 Mais je commence à devenir honteux
 Et ne veux plus à vos dons m'arrêter.
 Je ne dis pas, si voulez rien prêter,
 Que ne le prenne. Il n'est point de prêteur,
 S'il veut prêter, qui ne fasse un detteur.
 Et savez-vous, sire, comment je paye ?
 Nul ne le sait si premier ne l'essaye.
 Vous me devrez, si je puis, du retour ;

¹ Dépensé. — ² D'entasser.

Et vous ferai encores un bon tour.
A celle fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous ferai une belle cédule,
A vous payer — sans usure il s'entend —
Quand on verra tout le monde content;
Ou, si voulez, à payer ce sera
Quand votre los et renom cessera.
Et si sentez que sois faible de reins
Pour vous payer, les deux princes lorrains
Me plègeront¹. Je les pense si fermes
Qu'ils ne faudront pour moi à l'un des termes.
Je sais assez que vous n'avez pas peur
Que je m'enfuie ou que je sois trompeur;
Mais il fait bon assurer ce qu'on prête.
Bref, votre paye, ainsi que je l'arrête,
Est aussi sûre, advenant mon trépas,
Comme advenant que je ne meure pas.

Avisez donc si vous avez désir
De me prêter; vous me ferez plaisir :
Car puis un peu² j'ai bâti à Clément,
Là où j'ai fait un grand déboursement;
Et à Marot, qui est un peu plus loin,
Tout tombera, qui n'en aura le soin.

Voilà le point principal de ma lettre;
Vous savez tout; il n'y faut plus rien mettre.
Rien mettre, las! Certes et si ferai,
Et, ce faisant, mon style j'enflerai,
Disant : O roi amoureux des neuf Muses,
Roi en qui sont leurs sciences infuses,
Roi plus que Mars d'honneur environné,
Roi le plus roi qui fut onc couronné,
Dieu tout-puissant te doint, pour t'étrenner,

¹ Me cautionneront. — ² Depuis peu.

Les quatre coins du monde à gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine
Que pour autant que sur tous en es digne.

LE POÈTE ET LE ROI,

billet envoyé par CHARLES IX¹ à RONSARD². — 1564.

Ton esprit est, Ronsard, plus gaillard que le mien;
Mais mon corps est plus jeune et plus fort que le tien :
Par ainsi je conclus qu'en savoir tu me passe,
D'autant que mon printemps tes cheveux gris efface.

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner :
Tous deux également nous portons la couronne ;
Mais, roi, je la reçus; poète, tu la donne.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
Éclate par soi-même, et moi par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon, et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps ;
Elle t'en rend le maître, et te fait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire ;
Elle amollit les cœurs et soumet la beauté.
Je puis donner la mort, toi l'immortalité³.

Charles IX n'avait que quatorze ans quand il composa ces vers ;
Ronsard lui répondit :

Charles, tel que je suis vous serez quelque jour :
L'âge vole *toujours* sans espoir de retour...

¹ Né en 1550, roi en 1560, mort en 1574. — ² Né en 1524, mort en 1585. —

³ Ces quatorze derniers vers ne se trouvent pas dans les anciennes éditions de Ronsard ; leur tournure est bien moderne.

Voyez au mois de mai sur l'épine la rose :
 Au matin un bouton, à vespre elle est éclosé ;
 Sur le soir elle meurt. O belle fleur, ainsi
 Un jour est ta naissance et ton trépas aussi.....
 Je vous passe, mon roi, de vingt et deux années ;
 Mais les vôtres seront si soudain retournées
 Qu'au prix du long séjour que fait l'éternité,
 Qui des siècles dévore en son infinité,
 Vingt, trente, quarante ans, voire cent mille, semblent
 Un grain près d'un monceau où tant de grains s'assemblent.

 . . . S'il vous plaisait un peu prendre la peine
 De courtiser la muse et boire à la fontaine
 Qui baigne d'Hélicon les vergers et le mont,
 Tout seul vous porteriez les lauriers sur le front.
 De là viendrait ma gloire :
 Être vaincu d'un roi, c'est gagner la victoire.

INVITATION AU REPOS DE LA VIE CHAMPÊTRE,

stances de RACAN ¹. — 1627.

Tircis, il faut songer à faire la retraite :
 La course de nos jours est plus qu'à demi faite ;
 L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
 Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
 Errer au gré des vents notre nef vagabonde ;
 Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable :
 Quand on bâtit sur elle on bâtit sur le sable ;
 Plus on est élevé, plus on court de dangers.

¹ Né en 1589, mort en 1670.

Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête ,
Et la rage des vents brise plutôt le faite
Des maisons de nos rois que les toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs ;
Et qui , loin retiré de la foule importune ,
Vivant dans sa maison , content de sa fortune ,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs !

Il laboure le champ que labourait son père ;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés.
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages ,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire :
Son fertile domaine est son petit empire ;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau ;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces ;
Et , sans porter envie à la pompe des princes ,
Il est content chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toute part combler d'heur sa famille ,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille ,
Le vendangeur plier sous le faix des paniers ;
Et semble qu'à l'envi les fertiles montagnes ,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillottés ;

Il tient par les moissons registre des années ,
Et voit de temps en temps leurs courses enchainées
*Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés*¹.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues ,
 A la merci des vents et des ondes chenues ²,
 Ce que nature avare a caché de trésors ;
 Il ne recherche point, pour honorer sa vie ,
 De plus illustre mort ni plus digne d'envie
 Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques ,
 Ces tours , ces chapiteaux , ces superbes portiques
 Où la magnificence étale ses attraits ;
 Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles ;
 Il voit de la verdure et des fleurs naturelles ,
 Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.

Agréables déserts, séjour de l'innocence ,
 Où, loin des vanités et la magnificence ,
 Commence mon repos et finit mon tourment ;
 Vallons, fleuves, rochers , aimable solitude ,
 Si vous fûtes témoins de mon inquiétude ,
 Soyez-le désormais de mon contentement !

REQUÊTE ADRESSÉE AU CARDINAL DE RICHELIEU PAR
 MAYNARD ³. — Avant 1642.

Armand, l'âge affaiblit mes yeux,
 Et toute ma chaleur me quitte ;
 Je verrai bientôt mes aïeux
 Sur le rivage du Cocyte.

¹ Phrase obscure. — ² Blanches d'écume. Vieux mot. — ³ Né en 1582, mort en 1646.

C'est où je serai des suivants
 De ce bon monarque de France ¹
 Qui fut le père des savants
 Dans un siècle plein d'ignorance.
 Dès que j'approcherai de lui,
 Il voudra que je lui raconte
 Tout ce que tu fais aujourd'hui
 Pour combler l'Espagne de honte.
 Je contenterai son désir
 Par le beau récit de ta vie,
 Et charmerai le déplaisir
 Qui lui fait maudire Pavie.
 Mais s'il demande à quel emploi
 Tu m'as occupé dans ce monde
 Et quel bien j'ai reçu de toi,
 Que veux-tu que je lui réponde ?

Rien, répondit brusquement le cardinal quand on lui eut achevé la lecture de ces vers, qui pourtant méritaient un plus gracieux accueil. — C'est ce que Maynard a fait de mieux. — Mais Richelieu, si favorable aux hommes de lettres, n'aimait pas les voir tendre la main. Il voulait surprendre par ses bienfaits ceux qu'il croyait dignes d'être encouragés. Pourquoi Maynard n'avait-il pas été distingué de la foule des versificateurs d'alors ? L'histoire n'en dit rien ; mais son immoralité aurait été plus que suffisante pour l'exclure des encouragements donnés aux beaux-arts par un cardinal ministre. Ce malheureux écrivain, qui laissa en mourant des poésies si infâmes qu'on n'a pas osé les imprimer, avait pourtant écrit sur la porte de son cabinet de travail cette sentence, que tout le monde connaît, mais dont tout le monde ne sait pas l'hypocrisie :

Las d'espérer et de me plaindre
 Des Muses, des grands et du sort,
 C'est ici que j'attends la mort
 Sans la désirer ni la craindre.

¹ François I^{er}, vaincu à Pavie en 1525 et mené prisonnier à Madrid.

AU GRAND CONDÉ.

Un héros brave la mort sur un champ de bataille et la craint dans son lit. — Début d'une épître adressée par VOITURE ¹ à monseigneur le Prince sur son retour d'Allemagne, l'an 1645.

Soyez, seigneur, bien revenu
De tous vos combats d'Allemagne
Et du mal qui vous a tenu
Sur la fin de cette campagne,
Et qui fit penser à l'Espagne
Qu'enfin le Ciel, pour son secours,
Était près de borner vos jours
Et cette valeur accomplie
Dont elle redoute le cours.
Mais dites-nous, je vous supplie,
La mort, qui dans le champ de Mars,
Parmi les cris et les alarmes,
Les feux, les glaives et les dards,
La fureur et le bruit des armes,
Vous parut avoir quelques charmes
Et vous sembla belle autrefois
A cheval et sous le harnois,
N'a-t-elle pas une autre mine
Lorsqu'à pas lents elle chemine
Vers un malade qui languit ?
Et semble-t-elle pas bien laide
Quand elle vient, tremblante et froide ²,
Prendre un homme dedans son lit ?
Lorsque l'on se voit assaillir
Par un secret venin qui tue,
Et que l'on se sent défaillir
Les forces, l'esprit et la vue ;
Quand on voit que les médecins

¹ Né en 1608, mort en 1698. — ² On prononçait *frède*.

Se trompent dans tous leurs desseins,
 Et qu'avec un visage blême
 On voit quelqu'un qui dit tout bas :
 Mourra-t-il ? ne mourra-t-il pas ?
 Ira-t-il jusqu'au quatorzième ?
 Monseigneur, en ce triste état
 Convenez que le cœur vous bat,
 Comme il fait à tant que nous sommes ;
 Et que vous autres demi-dieux,
 Quand la mort ferme aussi vos yeux,
 Avez peur comme d'autres hommes.
 Tout cet appareil de mourants,
 Un confesseur qui vous exhorte,
 Un ami qui se déconforte,
 Des valets tristes et pleurants
 Nous font voir la mort plus horrible.
 Je crois qu'elle était moins terrible
 Et marchait avec moins d'effroi
 Quand vous la vîtes aux montagnes
 De Fribourg et dans les campagnes
 Ou de Nordlingue ou de Rocroi.

Le reste de cette épître, qui a plus de trois cents vers, n'est qu'une fastidieuse amplification de la même idée, que Voiture retourne dans tous les sens et noie dans un verbiage aussi prosaïque qu'incorrect.

PLACET PRÉSENTÉ PAR VOITURE AU CARDINAL MAZARIN EN FAVEUR
 D'UN COCHER QUI AVAIT VERSÉ SON ÉMINENCE. — De 1643 à 1648.

Plaise, seigneur, plaise à votre éminence
 Faire la paix de l'affligé cocher
 Qui, par malheur ou bien par imprudence,
 Dessous les flots vous a fait trébucher.
 On ne lui doit ce crime reprocher :

Le trop hardi meneur ne savait pas
 De Phaéton l'histoire et piteux cas ;
 Il ne lisait Métamorphose aucune,
 Et ne croyait qu'on dût craindre aucun pas
 En conduisant César et sa fortune.

Un placet de dix vers et le début d'une épître, voilà à peu près tout ce qu'on trouve aujourd'hui de lisible dans les poésies de Voiture. Ne regrettons pas que ce brillant compositeur de lettres en prose soit si négligé et si ennuyeux dans ses vers : il est heureux que sa muse, quelquefois fort immorale, soit sans attraits.

UNE CHEVILLE DE MAÎTRE ADAM ¹. — 1644.

Adam Billaut publia, en 1644, un volume de poésies qu'il intitula : *les Chevilles de maître Adam, menuisier de Nevers*. En dédiant au marquis de Sévirac ses inspirations, qu'il appela aussi quelquefois ses *caprices*, le faiseur de buffets lui disait :

La même main qui te les offre
 Te peut encore offrir un coffre ;
 Car quand je rabote ou j'écris
 Ma raison met à même prix
 Et même boutique enveloppe
 Mon Apollon et ma varlope.

Il lui arrivait quelquefois, comme il le dit dans une autre pièce, de façonner des cercueils pour ceux auxquels il avait donné l'immortalité en les chantant². Tous les beaux esprits du temps le complimentèrent en lui adressant des stances, des madrigaux, des sixains, des épigrammes, des élégies, des sonnets et des odes, en français, en espagnol, en italien, en latin et même en grec. Le grand Corneille le félicita de ce que les dieux, en lui donnant à la fois une lyre et un rabot, l'avaient préservé du péril de mourir de faim dans un pays où l'Orphée le plus vanté est réduit aux abois quand il n'a que le métier

¹ Mort en 1662. — ² *Caprice de maître Adam contre les muses, sur ce qu'il avait fait des vers pour un grand seigneur auquel il fit ensuite un cercueil.*

des vers pour gagner de quoi vivre. Un pâtissier, nommé Ragueneau, qui versifiait aussi depuis dix ans, envoya à son confrère un sonnet où il confessait son infériorité :

Je veux que mon rouleau le cède à ta varlope.

.
Tu souffriras pourtant que je me flatte un peu.
Avecque plus de bruit tu travailles, sans doute ;
Mais pour moi je travaille avecque plus de feu.

Un autre ouvrier, le forgeron Deréault, se plaignant dans un madrigal de ne pas savoir aussi bien manier la plume que le marteau, termina ainsi les vers qu'il adressait au poète menuisier :

S'ils ont pour toi quelque chose de rude,
Tu peux y passer le rabot.

Tous les éloges donnés à maître Adam roulèrent sur le contraste des deux métiers qu'il exerçait avec la même adresse ; et c'est, en effet, à sa varlope que ce poète, extraordinaire, mais médiocre, dut sa célébrité. Ses vers manquent souvent de précision, d'harmonie et d'élégance. Ils sont remplis de tournures prosaïques ou incorrectes, d'expressions triviales et de jeux d'esprit sans grâce. On y trouve cependant çà et là de l'originalité, de la verve et du naturel. Le menuisier de Nevers est loin du boulanger de Nîmes. En citant une de ses meilleures pièces, nous ne prétendons enrichir notre recueil que d'une curiosité littéraire. Le nom de maître Adam est historique.

Sollicité par une personne de condition d'aller à la cour pour y faire fortune, le poète lui répondit :

Pourvu qu'en rabotant ma diligence apporte
De quoi faire rouler la course d'un vivant,
Je serai plus content à vivre de la sorte
Que si j'avais gagné tous les biens du Levant.
S'élève qui voudra sur l'inconstante roue
Dont la déesse aveugle, en nous trompant, se joue ;
Je ne m'intrigue point dans son funeste accueil.
Elle couvre de miel une pilule amère,
Et, sous l'ombre d'un port nous cachant un écueil,
Elle devient marâtre aussitôt qu'elle est mère.

Je ne recherche point cet illustre avantage
 De ceux qui tous les jours sont dans des différends,
 A disputer l'honneur d'un fameux parentage,
 Comme si les humains n'étaient pas tous parents.
 Qu'on sache que je suis d'une tige champêtre;
 Que mes prédécesseurs menaient les moutons paître;
 Que la rusticité fit naître mes aïeux;
 Mais que j'ai le bonheur, en ce siècle où nous sommes,
 Que, bien que je sois bas au langage des hommes,
 Je parle quand je veux le langage des dieux.

.

Va; ne me parle plus des pompes de la terre :
 Le brillant des grandeurs est un éclat de verre,
 Un ardent qui nous trompe aussitôt qu'on y court.
 Ce n'est pas qu'en passant je ne te remercie;
 Mais pourtant tu sauras que le bruit de ma scie
 Me plaît mieux mille fois que le bruit de la cour.

L'auteur des *Chevilles* composa en outre deux autres recueils de vers intitulés : *le Vilebrequin* et *le Rabot de maître Adam*. Le second de ces ouvrages est demeuré manuscrit.

PLACET AU ROI PRÉSENTÉ PAR SANGUIN ¹. — Vers 1660.

Il ne m'appartient pas d'entrer dans vos affaires :
 Ce serait un peu trop de curiosité.
 Cependant, l'autre jour, rêvant à mes misères,
 Je calculais le bien de Votre Majesté.
 Tout bien compté, — j'en ai la mémoire récente,
 Et le calcul en est facile et court, —
 Il vous doit revenir cent millions de rente,
 Ce qui fait à peu près cent mille écus par jour.

¹ Claude Sanguin, né à Péronne, mourut en 1695. Il fit imprimer à Paris, en 1660, des *Heures* en vers français qui sont fort médiocres.

Cent mille écus par jour en font quatre par heure.

Pour réparer les maux pressants

Que le tonnerre a faits à ma maison des champs,

Ne pourrais-je obtenir, Sire, avant que je meure,

Un quart d'heure de votre temps?

Cette requête fit sourire Louis XIV, et le poète obtint les mille écus qu'il avait si ingénieusement demandés.

AUX NYMPHES DE VAUX,

élégie pour Fouquet, par LA FONTAINE. — 1661.

Le château de Vaux et ses jardins, situés près de Melun, l'emportaient sur ceux de Versailles, où Louis XIV et Lenôtre n'avaient pas encore déployé toutes les magnificences de l'art et de la royauté. Fouquet, surintendant des finances, y avait étalé tant de luxe et de vaniteuse ostentation dans une fête donnée à la cour, au mois d'août de l'année 1661, que le monarque en fut offensé et résolut d'abattre un sujet rival de son maître. D'ailleurs la fortune colossale du surintendant était inexplicable; l'argent du trésor avait dû la grossir : c'était l'opinion de Colbert, secrètement chargé de surveiller l'administration des finances. Fouquet fut donc arrêté le 5 septembre suivant et livré aux mains de la justice, qui instruisit son procès. Pellisson, son secrétaire, écrivit d'éloquents mémoires pour le disculper du double crime de péculat et d'ambition poussée jusqu'à des projets de révolte; et La Fontaine, son ami, essaya d'attendrir le monarque; car son élégie, la plus belle de notre langue, n'est pas autre chose qu'un habile et touchant plaidoyer à l'adresse du roi, juge en dernier ressort d'un sujet plus imprudent que coupable. Mettre les nymphes de Vaux aux pieds de Louis XIV, que l'orgueil de leurs jardins avait blessé, était une idée heureuse. Si l'éloquence et la poésie ne purent tirer le malheureux ministre des prisons où il mourut, peut-être le sauvèrent-elles de l'échafaud, dont ses amis l'avaient cru un moment menacé¹.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,

Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes;

¹ Voyez les *Notes historiques*, n° 4 et n° 16, de notre édition des *Chefs-d'œuvre d'éloquence française*. (Paris, Lanier, 1854.)

Et que l'Anqueuil enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera point vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;
Chacun attend de vous ce devoir généreux :
Les Destins sont contents ; Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits ;
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité !
Dans les palais des rois cette plainte est commune ;
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût point fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,

Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
 Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
 Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
 Saluer à longs flots le soleil de la cour ;
 Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense
 Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
 Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens ;
 Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
 Vous dont il a rendu la demeure si belle,
 Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
 Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
 Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage :
 Il aime ses sujets, il est juste, il est sage ;
 Du titre de clément rendez-le ambitieux ;
 C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
 Du magnanime Henri qu'il contemple la vie ;
 Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie.
 Inspirez à Louis cette même douceur :
 La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
 Oronte est à présent un objet de clémence :
 S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
 Il est assez puni par son sort rigoureux ;
 Et c'est être innocent que d'être malheureux.

AU ROI.

Sur les avantages de la paix, première épître de BOILEAU ¹. — 1669.

La paix avait été conclue en 1668. Colbert voulait la maintenir ; Louis XIV songeait à la rompre, et Boileau, pour seconder la sage politique du ministre, adressa au belliqueux monarque cette poétique

¹ Né en 1636, mort en 1711.

remontrance, qui figure en tête de ses douze épîtres. Quelque délicate qu'elle fût, la présenter et la faire agréer n'était pas chose aisée : la sœur du maréchal de Vivonne et de la marquise de Montespan, M^{me} de Thiange, s'en chargea.

Grand roi, c'est vainement qu'abjurant la satire
 Pour toi seul désormais j'avais fait vœu d'écrire.
 Dès que je prends la plume, Apollon éperdu
 Semble me dire : Arrête, insensé, que fais-tu ¹ ?
 Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages ?
 Cette mer où tu cours est célèbre en naufrages.

Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, à ton char
 Je ne pusse attacher Alexandre et César ² ;
 Qu'aisément je ne pusse, en quelque ode insipide,
 T'exalter aux dépens et de Mars et d'Alcide,
 Te livrer le Bosphore, et, d'un vers incivil,
 Proposer au sultan de te céder le Nil.
 Mais pour te bien louer une raison sévère
 Me dit qu'il faut sortir de la route vulgaire ;
 Qu'après avoir joué tant d'auteurs différents
 Phébus même aurait peur s'il entraît sur les rangs ;
 Que par des vers tout neufs, avoués du Parnasse,
 Il faut de mes dégoûts justifier l'audace ;
 Et, si ma muse enfin n'est égale à mon roi,
 Que je prête aux Cotins ³ des armes contre moi.
 Est-ce là cet auteur, l'effroi de la pucelle ⁴,

¹ Quum canerem reges et prælia, Cynthia aurem
 Vellit et admonuit.

(Virgile, *Egl.* vi, v. 3 et 4.)

² Allusion à deux vers de Corneille, qui, dans le prologue d'*Andromède*, avait fait dire à Melpomène en parlant de Louis XIV, alors enfant :

Je lui montre Pompée, Alexandre et César,
 Mais comme des héros attachés à son char.

³ Prédicateur, que nous verrons fort maltraité dans les satires de Boileau.
 — ⁴ De la *Pucelle d'Orléans*, poème épique de Chapelain.

Qui devait des bons vers nous tracer le modèle ;
 Ce censeur, diront-ils, qui nous réformait tous ?
 Quoi ! ce critique affreux n'en sait pas plus que nous ?
 N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
 Comme lui, dans nos vers, pris Memphis et Byzance,
 Sur les bords de l'Euphrate abattu le turban
 Et coupé, pour rimer, les cèdres du Liban ¹ ?
 De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées
 Se revêtir encor de nos phrases usées ?

Que répondrais-je alors ? Honteux et rebuté,
 J'aurais beau me complaire en ma propre beauté
 Et, de mes tristes vers admirateur unique,
 Plaindre en les relisant l'ignorance publique :
 Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un auteur,
 Il est fâcheux, grand roi, de se voir sans lecteur
 Et d'aller du récit de ta gloire immortelle
 Habiller chez Francœur ² le sucre et la cannelle.

¹ Malherbe, dit Ménage, affectait les rimes neuves, c'est-à-dire les rimes de mots extraordinaires, comme *turban*, *Liban*, *Memphis*, *Escorial* et autres semblables. Ce poète avait dit, par exemple, dans son ode à Marie de Médicis, femme de Henri IV, en lui prophétisant un fils qui serait conquérant du monde :

Oh ! combien lors aura de veuves
 La gent qui porte le turban !
 Que de sang rougira les fleuves
 Qui lavent les pieds du Liban !
 Que le Bosphore en ses deux rives
 Aura de sultanes captives !
 Et que de mères à Memphis,
 En pleurant, diront la vaillance
 De son courage et de sa lance
 Aux funérailles de leurs fils.

Un essaim de versificateurs s'abattirent sur ces rimes, qui les avaient charmés par leur nouveauté, et s'évertuèrent à en enrichir leurs pages : c'est de ces plats imitateurs de Malherbe que Boileau se moque ici. Déjà le poète Théophile avait dit d'eux :

Ils travaillent un mois à chercher comme à *fil*s
 Pourra s'apparier la rime de *Memphis*.

² Célèbre épicier d'alors.

Ainsi, craignant toujours un funeste accident,
J'imite de Conrart ¹ le silence prudent :
Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carrière
Et regarde le champ, assis sur la barrière.
Malgré moi toutefois un mouvement secret
Vient flatter mon esprit, qui se tait à regret.
Quoi, dis-je tout chagrin, dans ma verve infertile,
Des vertus de mon roi spectateur inutile,
Faudra-t-il sur sa gloire attendre à m'exercer
Que ma tremblante voix commence à se glacer?
Dans un si beau projet, si ma muse rebelle
N'ose le suivre aux champs de Lille et de Bruxelles,
Sans le chercher aux bords de l'Escaut et du Rhin,
La paix l'offre à mes yeux plus calme et plus serein.
Oui, grand roi, laissons là les sièges, les batailles;
Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles,
Et, souvent sur tes pas marchant sans ton aveu,
S'aille couvrir de sang, de poussière et de feu.
A quoi bon, d'une muse au carnage animée,
Échauffer ta valeur déjà trop allumée?
Jouissons à loisir du fruit de tes bienfaits,
Et ne nous laissons point des douceurs de la paix.

Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage?
Disait au roi Pyrrhus ² un sage confident,
Conseiller très-sensé d'un roi très-imprudent.
Je vais, lui dit ce prince, à Rome, où l'on m'appelle.
— Quoi faire? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous;
Mais, Rome prise enfin, seigneur, où courons-nous?

¹ Fameux académicien, qui n'a jamais rien écrit. Ce fut dans sa maison que se forma l'Académie française, dont il fut le premier secrétaire. Il ne savait, dit-on, ni latin ni grec; mais son goût littéraire était exquis, et les gens de lettres le consultaient fréquemment. — ² Roi d'Épire.

— Du reste des Latins la conquête est facile.
— Sans doute on les peut vaincre : est-ce tout ? — La Sicile
De là nous tend les bras, et bientôt sans effort
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
— Bornez-vous là vos pas ? — Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage est conquise.
Les chemins sont ouverts ; qui peut nous arrêter ?
— Je vous entends, seigneur, nous allons tout dompter ;
Nous allons traverser les sables de Libye,
Asservir en passant l'Égypte, l'Arabie,
Courir delà le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanais
Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.
Mais, de retour enfin, que prétendez-vous faire ?
— Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.
— Hé ! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?

Le conseil était sage et facile à goûter :
Pyrrhus vivait heureux s'il eût pu l'écouter ;
Mais à l'ambition d'opposer la prudence,
C'est aux prélats de cour prêcher la résidence.

Ce n'est pas que mon cœur, du travail ennemi,
Approuve un fainéant sur le trône endormi.
Mais, quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être héros sans ravager la terre :
Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérants
L'erreur, parmi les rois, donne les premiers rangs ;
Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
Chaque siècle est fécond en heureux téméraires ;
Chaque climat produit des favoris de Mars :
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars ;
On a vu mille fois des fanges méotides

Sortir des conquérants, goths, vandales, gépides ¹.
 Mais un roi vraiment roi, qui, sage en ses projets,
 Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,
 Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
 Il faut pour le trouver courir toute l'histoire.
 La terre compte peu de ces rois bienfaisants :
 Le Ciel à les former se prépare longtemps.
 Tel fut cet empereur ² sous qui Rome adorée
 Vit renaître les jours de Saturne et de Rhée;
 Qui rendit de son joug l'univers amoureux ;
 Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux ;
 Qui soupirait le soir si sa main fortunée
 N'avait par ses bienfaits signalé la journée.
 Le cours ne fut pas long d'un empire si doux ³.

Mais où cherché-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous ?
 Grand roi, sans recourir aux histoires antiques,
 Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines belgiques,
 Quand l'ennemi vaincu, désertant ses remparts,
 Au-devant de ton joug courait de toutes parts,
 Toi-même te borner au fort de ta victoire
 Et chercher dans la paix ⁴ une plus juste gloire ?
 Ce sont là les exploits que tu dois avouer,
 Et c'est par là, grand roi, que je te veux louer.
 Assez d'autres sans moi, d'un style moins timide,
 Suivront aux champs de Mars ton courage rapide,
 Iront de ta valeur effrayer l'univers

¹ Les Goths et les Gépides étaient sortis, en effet, des *palus* ou marais *méotides*, qu'on nomme actuellement la mer d'Azof. Mais les Vandales étaient venus du côté de la mer Baltique, vers l'embouchure de l'Oder. — ² Titus, surnommé l'amour et les délices du genre humain. Songeant un soir qu'il avait passé sa journée sans faire de bien à personne, il dit à ceux qui l'entouraient : *Amici, diem perdidit*. Louis XIV fut si charmé de ces six vers qu'il se les fit relire jusqu'à trois fois. — ³ Le règne de Titus ne dura que deux ans deux mois et vingt jours. — ⁴ La paix conclue en 1668, à Aix-la-Chapelle, après la campagne de Flandre.

Et camper devant Dôle au milieu des hivers ¹.
 Pour moi, loin des combats, sur un ton moins terrible
 Je dirai les exploits de ton règne paisible;
 Je peindrai les plaisirs en foule renaissants ²,
 Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissants ³.
 On verra par quels soins ta sage prévoyance
 Au fort de la famine entretint l'abondance ⁴;
 On verra les abus par ta main réformés,
 La licence et l'orgueil en tous lieux réprimés ⁵,
 Du débris des traitants ton épargne grossie ⁶,
 Des subsides affreux la rigueur adoucie ⁷,
 Le soldat dans la paix sage et laborieux ⁸,
 Nos artisans grossiers rendus industriels
 Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
 Que payait à leur art le luxe de nos villes ⁹.
 Tantôt je tracerai tes pompeux bâtiments,
 Du loisir d'un héros nobles amusements.
 J'entends déjà frémir les deux mers étonnées
 De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées ¹⁰.
 Déjà de tous côtés la chicane aux abois
 S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois ¹¹.
 Oh! que ta main par là va sauver de pupilles!
 Que de savants plaideurs désormais inutiles!
 Qui ne sent point l'effet de tes soins généreux?

¹ En 1668. Le roi partit de Saint-Germain-en-Laye le 2 février, et revint le 28 après avoir soumis toute la Franche-Comté. — ² Allusion aux fêtes données à Versailles, en 1664, sous le nom de *plaisirs de l'île enchantée*. —

³ Une chambre de justice avait été établie, en 1661, pour reconnaître et punir les malversations des traitants dans le recouvrement des deniers publics. —

⁴ En 1662, le royaume et Paris surtout étant menacés de la famine, Louis XIV fit venir de Prusse et de Pologne une grande quantité de blé, fit construire des fours au Louvre, et le pain fut vendu au peuple à prix modique. —

⁵ Par plusieurs édits contre le luxe et les duels. — ⁶ La chambre de justice, chargée de surveiller l'administration des traitants, les obligea à faire des restitutions au trésor public. — ⁷ Les tailles furent diminuées de quatre mil-

lions. — ⁸ Les soldats furent employés aux travaux publics. — ⁹ Allusion à l'établissement de plusieurs manufactures et particulièrement de celle des Gobelins. — ¹⁰ Par le canal du Languedoc. — ¹¹ Des ordonnances de 1667 pour réformer la justice et abrégier les procédures.

L'univers sous ton règne a-t-il des malheureux ?
 Est-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourse
 Ni dans ces lieux brûlés où le jour prend sa source
 Dont la triste indigence ose encore approcher
 Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher ¹ ?
 C'est par toi qu'on va voir les muses enrichies,
 De leur longue disette à jamais affranchies.
 Grand roi, poursuis toujours, assure leur repos.
 Sans elles un héros n'est pas longtemps héros :
 Bientôt, quoi qu'il ait fait, la mort d'une ombre noire
 Enveloppe avec lui son nom et son histoire.
 En vain, pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
 Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil ;
 En vain, malgré les vents, aux bords de l'Hespérie
 Énée enfin porta ses dieux et sa patrie :
 Sans le secours des vers leurs noms tant publiés
 Seraient depuis mille ans avec eux oubliés.
 Non, à quelque hauts faits que ton destin t'appelle,
 Sans le secours soigneux d'une muse fidèle,
 Pour t'immortaliser tu fais de vains efforts.
 Apollon te la doit : ouvre-lui tes trésors.
 En poètes fameux rends nos climats fertiles.
 Un Auguste aisément peut faire des Virgiles ².
 Que d'illustres témoins de ta vaste bonté
 Vont pour toi déposer à la postérité !

Pour moi qui, sur ton nom déjà brûlant d'écrire,
 Sens au bout de ma plume expirer la satire,
 Je n'ose de mes vers vanter ici le prix.
 Toutefois, si quelqu'un de mes faibles écrits
 Des ans injurieux peut éviter l'outrage,

¹ En 1663 Louis XIV donna des pensions aux gens de lettres dans toute l'Europe.

²

Sint Mæcenates ; non deerunt, Flacce, Marones.

(Martial, *Epigr.* viii, 56.)

Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage.
 Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
 Seront à peine crus sur la foi des auteurs,
 Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
 On dira quelque jour pour les rendre croyables :
 Boileau, qui, dans ses vers plein de sincérité,
 Jadis à tout son siècle a dit la vérité,
 Qui mit à tout blâmer son étude et sa gloire,
 A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.

Cette épître était terminée d'une façon moins heureuse dans une première rédaction présentée à Louis XIV en 1669. Après ce vers :

Que de savants plaideurs devenus inutiles!

le poète, interrompant tout à coup l'éloge du monarque et changeant de ton, s'écriait :

Muse, abaisse ta voix : je veux les consoler ;
 Et d'un conte, en passant, il faut les régaler.
 Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
 Deux voyageurs à jenn rencontrèrent une huitre.

La fable de l'huitre et des plaideurs, que nous allons retrouver dans l'épître suivante, était donc racontée dans celle-ci ; et l'auteur, sa parenthèse achevée, revenait ainsi à l'éloge du roi :

Mais quoi ! j'entends déjà quelque austère critique
 Qui trouve en cet endroit la fable un peu comique.
 Que vent-il ? C'est ainsi qu'Horace dans ses vers
 Souvent délasse Auguste en cent styles divers,
 Et, selon qu'au hasard son caprice l'entraîne,
 Tantôt perce les cieux, tantôt rase la plaine.
 Revenons toutefois ; mais par où revenir ?
 Grand roi, je m'aperçois qu'il est temps de finir.
 C'est assez ; il suffit que ma plume fidèle
 T'ait fait voir en ces vers quelque essai de mon zèle.
 En vain je prétendrais contenter un lecteur
 Qui redoute surtout le nom d'admirateur
 Et souvent, pour raison, oppose à la science
 L'invincible dégoût d'une injuste ignorance ;

Prêt à juger de tout comme un jeune marquis
 Qui, plein d'un grand savoir chez les dames acquis,
 Dédaignant le public, que lui seul il attaque,
 Va pleurer au Tartufe et rire à l'Andromaque.

Plusieurs critiques blâmèrent cette conclusion, et le poète la défendit de son mieux jusqu'au jour où le grand Condé se déclara contre lui. « Je m'étais persuadé, dit Boileau, que la fable de l'huître, que j'avais mise à la fin de cette épître au roi, pourrait y délasser agréablement l'esprit des lecteurs, qu'un sublime trop sérieux peut enfin fatiguer, joint que la correction que j'y avais mise semblait me mettre à couvert d'une faute dont je faisais voir que je m'apercevais le premier; mais j'avoue qu'il y a eu des personnes de bon sens qui ne l'ont pas approuvée. J'ai néanmoins balancé longtemps si je l'ôterais, parce qu'il y en avait plusieurs qui la louaient avec autant d'excès que les autres la blâmaient; mais enfin je me suis rendu à l'autorité d'un prince non moins considérable par les lumières de son esprit que par le nombre de ses victoires. Comme il m'a déclaré franchement que cette fable, quoique très-bien contée, ne lui semblait pas digne du reste de l'ouvrage, je n'ai point résisté; j'ai mis une autre fin à ma pièce, et je n'ai pas cru, pour une vingtaine de vers, devoir me brouiller avec le premier capitaine de notre siècle. »

Le poète se remit donc à l'ouvrage et fit les quarante vers qui terminent aujourd'hui son épître. Il avait achevé ce second travail quand Louis XIV, qui n'en savait rien, voulut voir le poète qu'il ne connaissait que par ses vers, et ordonna à Colbert de le faire venir à la cour. Boileau parut donc devant le roi, et ce fut le maréchal de Vivonne qui le présenta. Sa Majesté, après l'avoir entendu débiter plusieurs passages de ses poésies inédites, et entre autres de son *Lutrin*, auquel il travaillait alors, lui demanda quel était l'endroit de ses poèmes qu'il trouvait le plus beau. Il pria modestement le monarque de le dispenser de prononcer lui-même sur son propre mérite, ajoutant qu'il n'estimait pas assez ses œuvres pour les mettre ainsi dans la balance. N'importe, reprit le roi, je veux savoir là-dessus votre propre sentiment. Despréaux obéit en disant que les vers dont il était le plus satisfait se trouvaient à la fin d'une épître qu'il avait déjà pris la liberté d'adresser à Sa Majesté, et il récita aussitôt les quarante nouveaux vers qui la terminent. « Voilà qui est très-beau, dit Louis XIV, ému et flatté par un compliment aussi poétique : cela est admirable. Je vous louerais davantage si vous ne m'aviez pas tant loué. Le public donnera à vos ouvrages les éloges qu'ils méritent; mais ce n'est pas assez pour moi de vous louer, je vous donne une pension de deux

mille livres ; j'ordonnerai à Colbert de vous la payer d'avance, et je vous accorde le privilège pour l'impression de tous vos ouvrages. » On ajoute que le maréchal, frappé lui aussi de la beauté des vers qu'il venait d'entendre pour la première fois, prit brusquement l'auteur à la gorge en lui criant : Vous ne m'aviez pas dit cela !

A M. L'ABBÉ DES ROCHES.

Sur les plaideurs, seconde épître de BOILEAU. — 1669 et 1673.

Boileau ne voulut pas perdre sa fable de l'huître et des plaideurs, qu'il avait retranchée de l'épître précédente, ainsi que nous venons de le voir ; et ce fut pour la conserver qu'il composa cette nouvelle épître, où il décrit en quelques vers la sottise des gens qui ont la ruineuse manie des procès.

A quoi bon réveiller mes muses endormies
 Pour tracer aux auteurs des règles ennemies?
 Penses-tu qu'aucun d'eux veuille subir mes lois
 Ni suivre une raison qui parle par ma voix ?
 O le plaisant docteur qui, sur les pas d'Horace,
 Vient prêcher, diront-ils, la réforme au Parnasse !
 Nos écrits sont mauvais ; les siens valent-ils mieux
 J'entends déjà d'ici Linière furieux
 Qui m'appelle au combat sans prendre un plus long terme.
 De l'encre, du papier ! dit-il ; qu'on nous enferme !
 Voyons qui de nous deux, plus aisé dans ses vers,
 Aura plus tôt rempli la page et le revers ².
 Moi donc qui suis peu fait à ce genre d'escrime,
 Je le laisse tout seul verser rime sur rime,

¹ Ces six premiers vers font voir que l'auteur travaillait alors à son *Art poétique*. — ² Imitation d'Horace :

Crispinus minimo me provocat : Accipe, si vis,
 Accipe jam tabulas ; detur nobis locus, hora,
 Custodes ; videamus uter plus scribere possit.

(*Sat.*, l. 1, *sat.* IV, v. 14)

Et, souvent de dépit contre moi s'exerçant,
Punir de mes défauts le papier innocent.
Mais toi qui ne crains point qu'un rimeur te noircisse,
Que fais-tu cependant seul en ton bénéfice?
Attends-tu qu'un fermier, payant quoiqu'un peu tard,
De ton bien pour le moins daigne te faire part?
Vas-tu, grand défenseur des droits de ton église,
De tes moines mutins réprimer l'entreprise?
Crois-moi, dût Anzanet ¹ t'assurer du succès,
Abbé, n'entreprends point même un juste procès.
N'imite point ces fous dont la sottie avarice
Va de ses revenus engraisser la justice;
Qui, toujours assignant et toujours assignés,
Souvent demeurent gueux de vingt procès gagnés.
Soutenons bien nos droits; sot est celui qui donne.
C'est ainsi devers Caen que tout Normand raisonne.
Ce sont là les leçons dont un père manceau
Instruit son fils novice au sortir du berceau.
Mais pour toi qui, nourri bien en deçà de l'Oise,
As sucé la vertu picarde et champenoise,
Non, non, tu n'iras point, ardent bénéficiaire,
Faire enrouer pour toi Corbin ni Le Mazier ².
Toutefois, si jamais quelque ardeur bilieuse
Allumait dans ton cœur l'humeur litigieuse,
Consulte-moi d'abord; et, pour la réprimer,
Retiens bien la leçon que je te vais rimer.

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huître.
Tous deux la contestaient, lorsque dans leur chemin
La Justice passa, la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.

¹ Célèbre avocat. — ² Deux autres avocats, dont le second était renommé par son bruyant bavardage et par sa facilité à soutenir également le juste et l'injuste.

Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
 La Justice, pesant ce droit litigieux,
 Demande l'huître, l'ouvre et l'avale à leurs yeux,
 Et par ce bel arrêt terminant la bataille,
 Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
 Des sottises d'autrui nous vivons au palais.
 Messieurs, l'huître étoit bonne. Adieu. Vivez en paix.

On peut comparer cette fable avec celle de La Fontaine, qui l'emporte par sa mise en scène et la vivacité de sa peinture ¹. Despréaux prétendait que son rival avait manqué de justesse en mettant *Perrin Dandin* à la place de la *Justice*, parce que, disait-il, ce ne sont pas les juges seuls, mais tous les officiers de justice qui ruinent les plaideurs. Cette critique n'était-elle pas une chicane ?

A M. ARNAULD, DOCTEUR EN SORBONNE.

Sur la mauvaise honte, troisième épître de BOILEAU. — 1673.

Le docteur dont le nom figure en tête de cette épître est cet Antoine Arnauld, sectaire ardent, écrivain habile et fécond, que les jansénistes, pour lesquels il se battit pendant près de soixante ans, n'appelaient que le grand Arnauld. Boileau, qui, comme on le sait, s'était laissé prendre aux pièges tendus par les théologiens de Port-Royal, admirait assez leur chef pour lui dédier publiquement un de ses poèmes. Cependant il faut dire à la décharge de ce poète qu'à l'époque où il lui adressa ces vers Arnauld, réconcilié pour un moment avec l'Eglise, avait tourné ses armes contre les calvinistes et pressait par ses arguments le ministre de Charenton Jean Claude, que Bossuet aussi avait vainement essayé de ramener à la foi catholique.

Où, sans peine au travers des sophismes de Claude,
 Arnauld, des novateurs tu découvres la fraude,
 Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
 Mais que sert que ta main leur dessille les yeux
 Si toujours dans leur âme une pudeur rebelle,
 Près d'embrasser l'Eglise, au prêche les rappelle ?

¹ *Secondi recueil*, p. 61.

Ce que Boileau disait de la fausse honte qui retenait les calvinistes convaincus par les arguments d'Arnauld et de Bossuet aurait pu s'appliquer au respect humain qui enchaina les jansénistes eux-mêmes. Cette secte était à la mode, et il eût été de mauvais ton de ne pas figurer dans ses rangs. La plupart des beaux esprits d'alors lui payèrent quelque tribut.

Des superbes mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnauld, c'est la honte du bien...
Par elle la vertu devient lâche et timide.
Vois-tu ce libertin en public intrépide,
Qui prêche contre un Dieu que dans son âme il croit ?
Il irait embrasser la vérité qu'il voit ;
Mais de ses faux amis il craint la raillerie
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie.

C'est là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugements d'autrui nous tremblons follement ;
Et, chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices.
Misérables jouets de notre vanité,
Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.
A quoi bon, quand la fièvre en nos artères brûle,
Faire de notre mal un secret ridicule ?
Le feu sort de vos yeux pétillants et troublés ;
Votre poulx inégal marche à pas redoublés ;
Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige ?
Qu'avez-vous ?—Je n'ai rien.—Mais...—Je n'ai rien, vous dis-je,
Répondra ce malade à se taire obstiné.
Mais cependant voilà tout son corps gangrené ;
Et la fièvre, demain se rendant la plus forte,
Un bénitier aux pieds va l'étendre à la porte...
Hâtons-nous ; le temps fuit et nous traîne avec soi :
Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Le reste de cette épître, qui est composée de quatre-vingt-dix-huit vers, n'est guère qu'un lieu commun sur l'âge d'or et sur les maux

qui ont inondé la terre à la suite du péché d'Adam, coupable par respect humain.

Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs
Que la mauvaise honte exerça dans les cœurs...
Triste et funeste effet du premier de nos crimes!
Moi-même, Arnould, ici, qui te prêche en ces rimes,
Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
En vain j'arme contre elle une faible vertu.
Ainsi toujours douteux, chancelant et volage,
A peine du limon où le vice m'engage
J'arrache un pied timide et sors en m'agitant
Que l'autre m'y reporte et s'embourbe à l'instant.
Car si, comme aujourd'hui, quelque rayon de zèle
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain, aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geste, d'un regard je me sens alarmer;
Et même sur ces vers que je te viens d'écrire
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

Ce dernier trait ne manque ni d'esprit ni de gaieté ; mais la moitié de cette épître est terne et languissante : nous l'avons abrégée sans regrets

AU ROI.

Sur le passage du Rhin, quatrième épître de BOILEAU. — 1672.

Louis XIV, ayant déclaré la guerre à la Hollande le 7 avril 1672, passa la Meuse dès le mois de mai à la tête de trois corps d'armée que le grand Condé, Turenne et Luxembourg commandaient sous ses ordres. Le Rhin, découvert par la prise d'Orsoy, de Wesel, de Rheinberg et de trois autres places conquises en six jours, fut intrépidement traversé à la nage, en face de l'ennemi, le 12 juin ; et plus de quarante villes furent obligées de se rendre. Amsterdam, où les Etats s'étaient réfugiés avec leurs trésors et leurs archives, allait tomber sous les coups du vainqueur, quand les Hollandais, ne voyant plus d'autre moyen de sauver ce dernier rempart de leur indépendance, percèrent les digues qui retenaient les eaux de la mer, et il fallut renoncer à la conquête d'une place devenue inabordable et d'un pays inondé. De tous les exploits de cette rapide et glorieuse campagne, le passage du Rhin était le plus susceptible des ornements de la poé-

sie ; et c'est celui que Boileau a choisi pour le sujet de cette pièce à la fois héroïque et plaisante. Elle fut composée pendant le mois de juillet, six semaines seulement après le fait d'armes qu'elle célèbre, et imprimée dès le mois d'août suivant. Elle est, par sa date, la seconde des douze épîtres de Boileau et la quatrième selon l'ordre adopté dans les éditions que le poète a données lui-même de ses œuvres ; nous avons cru devoir respecter cet arrangement malgré la légère perturbation qu'il apporte dans la succession chronologique des poésies de nos recueils.

En vain pour te louer ma muse toujours prête
 Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête :
 Ce pays, où cent murs n'ont pu te résister,
 Grand roi, n'est pas en vers si facile à dompter.
 Des villes que tu prends les noms durs et barbares
 N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres ;
 Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Yssel ¹
 Pour trouver un beau mot courir jusqu'au Tessel ².
 Oui, partout de son nom chaque place munie
 Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
 Et qui peut sans frémir aborder Woerden ³ ?
 Quel vers ne tomberait au seul nom de Heusden ⁴ ?
 Quelle muse à rimer en tous lieux disposée
 Oserait approcher des bords du Zuyderzée ?
 Comment en vers heureux assiéger Doësbourg,
 Zutphen, Wageninghen, Harderwic, Knotzembourg ⁵ ?
 Il n'est fort, entre ceux que tu prends par centaines,
 Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines :
 Et partout, sur le Whal ainsi que sur le Leck ⁶,
 Le vers est en déroute et le poète à sec.

Encor si tes exploits, moins grands et moins rapides,

¹ Rivière de Hollande, qui se jette dans le Zuyderzée, golfe de la mer du Nord. — ² Aujourd'hui Texel, île de la Hollande, dans l'océan germanique. — ³ Ville forte de Hollande, sur le Rhin, qui la traverse. — ⁴ Autre ville forte près de la Meuse. — ⁵ Autres villes des Pays-Bas, prises par Louis XIV et ses généraux. — ⁶ Deux branches du Rhin qui se mêlent avec la Meuse.

Laissaient prendre courage à nos muses timides,
 Peut-être avec le temps, à force d'y rêver,
 Par quelque coup de l'art nous pourrions nous sauver.
 Mais dès qu'on veut tenter cette vaste carrière
 Pégase s'effarouche et recule en arrière;
 Mon Apollon s'étonne; et Nimègue¹ est à toi
 Que ma muse est encore au camp devant Orsoi².

Aujourd'hui toutefois mon zèle m'encourage :
 Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage.
 Un trop juste devoir veut que nous l'essayions.
 Muses, pour le tracer, cherchez tous vos crayons ;
 Car, puisqu'en cet exploit tout paraît incroyable,
 Que la vérité pure y ressemble à la fable,
 De tous vos ornements vous pouvez l'égayer.
 Venez donc, et surtout gardez bien d'ennuyer :
 Vous savez des grands vers les disgrâces tragiques ;
 Et souvent on ennue en termes magnifiques.

Au pied du mont Adule³, entre mille roseaux,
 Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
 Appuyé d'une main sur son urne penchante,
 Dormait au bruit flatteur de son onde naissante,
 Lorsqu'un cri, tout à coup suivi de mille cris,
 Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
 Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives
 Il voit fuir à grands pas ses naïades craintives,
 Qui, toutes accourant vers leur humide roi,
 Par un récit affreux redoublent son effroi.

¹ Ville capitale du duché de Gueldre, prise par Turenne le 9 juillet 1672, après six jours de siège. — ² Place forte dans le duché de Clèves, qui avait été assiégée dès le 1^{er} juin et prise en deux jours. Le roi tint longtemps son camp devant cette ville après qu'il s'en fut rendu maître ; les gazettes et les lettres particulières dataient toujours *du camp devant Orsoy*. Boileau fait allusion à ce campement prolongé. — ³ Le mont Saint-Gothard, où le Rhin prend sa source ; les anciens géographes l'appelaient *Adula*.

Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
 A de ses bords fameux flétri l'antique gloire¹ ;
 Que Rheinberg et Wesel, terrassés en deux jours²,
 D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
 Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
 De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
 Il marche vers Tholus³, et tes flots en courroux
 Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.
 Il a de Jupiter la taille et le visage ;
 Et, depuis ce Romain⁴ dont l'insolent passage
 Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
 Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles ;
 Le feu sort à travers ses humides prunelles.
 C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois⁵
 Ait appris à couler sous de nouvelles lois ;
 Et de mille remparts mon onde environnée
 De ces fleuves sans nom suivra la destinée !
 Ah ! périssent mes eaux ! ou par d'illustres coups
 Montrons qui doit céder des mortels ou de nous.
 A ces mots, essayant sa barbe limoneuse,
 Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
 Son front cicatrisé rend son air furieux,
 Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.

¹ Molière blâma ce vers parce qu'il semblait dire que la présence de Louis XIV avait déshonoré les rives du Rhin. Boileau lui représenta que les naïades devaient parler ainsi d'un héros qui venait soumettre leur empire à son joug. Molière persista dans son avis. — ² La première de ces villes fut prise le 4 juin 1672, la seconde le 6 du même mois. — ³ Qu'est-ce que ce *Tholus* ? Est-ce une montagne, une place forte, une province ? « *Tolhuis* en hollandais, comme *zollhaus* en allemand, signifie un bureau de péage, une espèce de douane. La première fois que nos soldats rencontrèrent ce mot, ils le prirent pour le nom du pays. » *Études classiques dans la société chrétienne*, par le R. P. Ch. Daniel, p. 315, note (Paris, Lanier, 1853). Voyez dans le même ouvrage et dans le même chapitre une critique de ce *passage du Rhin*, dont le merveilleux mythologique est d'un assez pauvre effet. — ⁴ Jules-César. —

⁵ En 1667 Louis XIV avait conquis la Flandre espagnole.

En ce moment il part, et, couvert d'une nue,
 Du fameux fort de Skink prend la route connue.
 Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
 Ses pâles défenseurs par la frayeur épars;
 Il voit cent bataillons qui, loin de se défendre,
 Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
 Confus, il les aborde; et renforçant sa voix :
 Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois¹,
 Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
 Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie² ?
 Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
 Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux :
 Du moins, en vous montrant sur la rive opposée,
 N'oseriez-vous saisir une victoire aisée ?
 Allez, vils combattants, inutiles soldats;
 Laissez là ces mousquets, trop pesants pour vos bras;
 Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
 Allez couper vos jones et presser vos laitages³;
 Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
 Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.

Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
 Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme ;
 Et, leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
 La honte fait en eux l'effet de la valeur.
 Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
 Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.

¹ En 1668 les Hollandais avaient fait frapper une médaille sur laquelle ils prenaient en latin les titres d'*arbitres des rois, de réformateurs de la religion, de protecteurs des lois*, etc. — ² On lisait sur les drapeaux hollandais : *Pro honore et patria*. — ³ Cette phrase, si poétique d'ailleurs, n'est pas tout à fait régulière ; car *la faux à la main* sert à couper des jones, mais non pas à *presser des laitages*. Boileau avait trop de logique et savait trop bien sa langue pour ne point y prendre garde ; et il chercha, en effet, longtemps le moyen de remédier à ce défaut ; mais ce fut en vain. Il disait, en parlant de ces deux vers : Non-seulement je n'ai pu venir à bout de le dire mieux, mais je n'ai pu le dire autrement.

Par son ordre Grammont le premier dans les flots
 S'avance soutenu des regards du héros ¹ :
 Son coursier, écumant sous son maître intrépide,
 Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
 Revel le suit de près ² : sous ce chef redouté
 Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
 Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
 Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière ³,
 Vivonne, Nantouillet et Coislin et Salart :
 Chacun d'eux au péril veut la première part.
 Vendôme ⁴, que soutient l'orgueil de sa naissance,
 Au même instant dans l'onde impatient s'élance ;
 La Salle ⁵, Béringhen ⁶, Nogent, d'Ambre, Cavois
 Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.
 Louis, les animant du feu de son courage,
 Se plaint de sa grandeur, qui l'attache au rivage.
 Par ses soins cependant trente légers vaisseaux
 D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux ⁷ :
 Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
 Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace ;
 Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant
 Et plent de toutes parts sur l'escadron flottant.
 Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,

¹ Le comte de Guiche, fils aîné du maréchal de Grammont, fut le premier qui tenta le passage. Louis XIV lui avait commandé de chercher un gué pour aller aux ennemis qui paraissaient de l'autre côté du fleuve. Il vint rapporter au roi qu'il en avait découvert un en face de *Tollhuis*, c'est-à-dire d'un bureau de péage. Il s'était trompé ; et l'armée fut obligée de traverser une partie du Rhin à la nage. — ² Le comte de Revel, colonel des cuirassiers, reçut trois coups d'épée, au sortir de l'eau, en chargeant l'ennemi. — ³ Le duc de Lesdiguières, comte de Saux, quoique blessé en traversant le fleuve, en sortit le premier et porta les premiers coups à l'ennemi ; il montait un cheval blanc, qui fut tué sous lui. — ⁴ Le chevalier de Vendôme n'avait alors que dix-sept ans : il prit aux Hollandais un drapeau et un étendard, qu'il présenta au roi. — ⁵ Le marquis de La Salle fut blessé en cinq endroits, sur le fleuve même, par les cuirassiers français, qui, dans la chaleur du passage, le prirent pour un Hollandais, bien qu'il fût habillé à la française et qu'il eût l'écharpe blanche. — ⁶ Le marquis de Béringhen, premier écuyer du roi, ne pouvant faire avancer son cheval, effrayé par l'eau, se jeta dans le bateau qui portait le prince de Condé. — ⁷ Ces bateaux étaient en cuivre.

Et des coups redoublés tout le rivage fume ¹.
 Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
 Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
 De tant de coups affreux la tempête orageuse ²
 Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse ;
 Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
 Le destin à ses yeux n'oserait balancer.
 Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone ;
 Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne,
 Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
 Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés ³ ;
 Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
 Force les escadrons et gagne les batailles ;
 Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,
 Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
 L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine ;
 Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
 Et, seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
 Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Du fleuve ainsi dompté la déroute éclatante
 A Wurts jusqu'en son camp va porter l'épouvante ⁴ ;
 Wurts, l'espoir du pays et l'appui de ses murs ;
 Wurts... Ah ! quel nom, grand roi, quel Hector que ce Wurts !
 Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
 Que j'allais à tes yeux étaler de merveilles !
 Bientôt on eût vu Skink ⁵, dans mes vers emporté,
 De ses fameux remparts démentir la fierté ;
 Bientôt... Mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.

¹ Boileau aimait à rappeler à ses amis qu'il avait été le premier non pas à parler en vers français de l'artillerie, puisque d'autres poètes en avaient parlé avant lui, mais à décrire poétiquement ses effets. — ² Redondance. —

³ Le vainqueur de Rocroi, ne pouvant passer la rivière à cheval à cause de la goutte qui le tourmentait, monta sur un bateau avec son fils, duc d'Enghien.

— ⁴ Wurts, maréchal de camp hollandais, commandait l'armée destinée à s'opposer au passage du Rhin. — ⁵ Fort que les habitants du pays regardaient comme imprenable et qui, assiégé par nos troupes le 18 juin, fut pris le 21.

Finissons, il est temps : aussi bien si la rime
Allait mal à propos m'engager dans Arnheim ¹,
Je ne sais pour sortir de porte qu'Hildesheim ².

Oh ! que le Ciel, soigneux de notre poésie,
Grand roi, ne nous fit-il plus voisins de l'Asie !
Bientôt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurais fourni des rimes à milliers.
Il n'est plaine en ces lieux si sèche et si stérile
Qui ne soit en beaux mots partout riche et fertile.
Là plus d'un bourg fameux par son antique nom
Vient offrir à l'oreille un agréable son.
Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre ;
D'y trouver d'Ilion la poétique cendre ;
De juger si les Grecs, qui brisèrent ses tours,
Firent plus en dix ans que Louis en dix jours !
Mais pourquoi sans raison désespérer ma veine ?
Est-il dans l'univers de plage si lointaine
Où ta valeur, grand roi, ne te puisse porter
Et ne m'offre bientôt des exploits à chanter ?
Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles :
Puisqu'ainsi dans deux mois tu prends quarante villes,
Assuré des beaux vers dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

A M. DE GUILLERAGUES.

Le bonheur véritable est dans la connaissance de nous-mêmes et dans la modération
de nos désirs. Cinquième épître de BOILEAU. — 1674.

Perse avait dit, pour consoler le poète de l'injustice du public qui
ne daigne pas le lire : Ne cherche pas ton mérite et ta consolation
dans les suffrages des autres, mais contente-toi de ta propre estime.

¹ Ville considérable du duché de Gueldre. — ² Petite ville de l'électorat de
Trèves.

*Ne te quæsieris extra*¹. Boileau, inspiré sans doute par cette sentence toute stoïcienne, mais la prenant dans un autre sens, dit à un courtisan qui peut tout espérer de la fortune : Ne cherchons la félicité ni dans l'ambition des honneurs ni dans l'acquisition des richesses ; car ce n'est pas dans les biens placés hors de nous, c'est en nous-mêmes que nous pouvons la trouver. Apprenons donc à nous connaître et à modérer nos désirs. C'est ce que j'ai fait, et je m'en trouve bien. Destiné au greffe par mes parents, greffiers de père en fils, je me suis senti fait pour la poésie ; j'ai suivi ma vocation, préférant mes goûts à la fortune ; et la fortune, dont j'aurais pu me passer sans être malheureux, est venue me trouver grâce aux libéralités d'un roi protecteur des lettres. Cette épître est donc, comme on le voit, une thèse philosophique et morale, terminée par un remerciement à l'adresse de Louis XIV, que Boileau, plus que tout autre poète, eut l'art de louer noblement et à propos.

Cette thèse de Boileau est sans doute fort incomplète. Si ce poète avait voulu faire un traité en règle sur le repos du cœur et la satisfaction de l'âme, il aurait dû parler de la paix d'une bonne conscience et des jouissances de la vertu. Mais il s'est livré à un de ces caprices d'esprit qui, pour être poétiques, n'ont pas besoin de tout dire ; il suffit que, procédant par jets et par boutades, leur verve fasse oublier l'ampleur qui manque à la pensée. Ne cherchons donc pas le mérite de cette épître dans la logique de son ensemble, mais dans la beauté de ses détails. Or elle a des tirades pleines de chaleur, de brillantes saillies, des images heureuses et des vers frappés à la façon des grands maîtres.

Le courtisan auquel cette épître fut adressée, après avoir été premier président de la cour des aides à Bordeaux, puis secrétaire des commandements du prince de Condé, alors gouverneur du Languedoc, était devenu secrétaire de la chambre et du cabinet du roi. Personne à la cour n'était plus poli, plus spirituel et plus agréable. Il était célèbre par l'à-propos et la vivacité de ses reparties. Nommé, en 1679, ambassadeur à Constantinople, il alla prendre congé du roi et lui demander ses dernières instructions. « Si vous voulez, lui dit Louis XIV, vous acquitter à mon gré de votre ambassade, faites tout le contraire de ce qu'a fait votre prédécesseur. » « Sire, lui répondit-il, je ferai en sorte que Votre Majesté ne donne pas les mêmes instructions à mon successeur. » C'est lui qui a dit de Pellisson qu'il abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids.

¹ *Satire I*, v. 7.

Esprit né pour la cour et maître en l'art de plaire,
 Guilleragues, qui sais et parler et te taire ¹,
 Apprends-moi si je dois ou me taire ou parler.
 Faut-il dans la satire encor me signaler
 Et, dans ce champ fécond en plaisantes malices,
 Faire encore aux auteurs redouter mes caprices?
 Jadis, non sans tumulte, on me vit éclater,
 Quand mon esprit, plus jeune et prompt à s'irriter,
 Aspirait moins au nom de discret et de sage,
 Que mes cheveux plus noirs ombrageaient mon visage.
 Maintenant que le temps a mûri mes désirs,
 Que mon âge, amoureux de plus sages plaisirs,
 Bientôt s'en va frapper à son neuvième lustre ²,
 J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.
 Que d'une égale ardeur mille auteurs animés
 Aiguisent contre moi leurs traits envenimés;
 Que tout, jusqu'à Pinchêne ³, et m'insulte et m'accable;
 Aujourd'hui vieux lion je suis doux et traitable;
 Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés.
 Ainsi que mes beaux jours mes chagrins sont passés :
 Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
 Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière.

Ainsi donc, philosophe à la raison soumis,
 Mes défauts désormais sont mes seuls ennemis :
 C'est l'erreur que je fuis; c'est la vertu que j'aime.
 Je songe à me connaître et me cherche en moi-même ⁴.
 C'est là l'unique étude où je veux m'attacher.
 Que, l'astrolabe ⁵ en main, un autre aille chercher

1

Dicenda tacendaque calles.

(Perse, *Sat.* iv, v. 3.)

² A la quarante et unième année. Boileau avait alors trente-huit ans. Le lustre est un espace de cinq ans. — ³ Mauvais poète, neveu de Voiture. —

⁴ Ce vers, qui énonce le sujet de cette épître, est, ainsi que nous l'avons dit, une imitation et non pas la traduction de ces mots de Perse : *Ne te quæsiveris extra*. — ⁵ Instrument astronomique qui sert à prendre la hauteur des astres.

Si le soleil est fixe ou tourne sur son axe ;
 Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe ¹ ;
 Que Rohaut vainement sèche pour concevoir
 Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir ;
 Ou que Bernier compose et le sec et l'humide
 Des corps ronds et crochus errants parmi le vide ².
 Pour moi, sur cette mer qu'ici-bas nous courons,
 Je songe à me pourvoir d'esquif et d'avirons,
 A régler mes désirs, à prévenir l'orage
 Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous ;
 Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
 Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne
 Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
 En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
 Le chagrin monte en croupe et galope avec lui ³.
 Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
 Cherche parmi l'horreur, le tumulte et la guerre ?
 Possédé d'un ennui qu'il ne saurait dompter,
 Il craint d'être à soi-même et songe à s'éviter.
 C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore,
 Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.

De nos propres malheurs auteurs infortunés,
 Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés.

¹ Ce mot, qui est féminin, est employé par les astronomes pour désigner la différence entre le *lieu véritable* d'un astre et son *lieu apparent*, c'est-à-dire entre le lieu du firmament auquel l'astre répondrait s'il était vu du centre de la terre et le lieu auquel cet astre répond étant vu de la surface de la terre. — ² Rohaut, disciple ardent de Descartes, disait avec ce philosophe que, tout étant corps, même ce qu'on appelle l'espace, il n'y a point de vide dans la nature. Bernier prétendait, au contraire, avec Gassendi, que le monde est composé d'atomes indivisibles qui errent dans un espace vide, infini, et que ces atomes ne peuvent se mouvoir sans laisser nécessairement entre eux de petits espaces vides. — ³ Horace avait dit :

Post equitem sedet atra cura.

. . . Comes atra premit, sequiturque fugacem.

(*Od.* III, 1, v. 40; *Sat.* II, 7, v. 113, *alias* v. 90.)

A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde ?
 Le bonheur, tant cherché sur la terre et sur l'onde,
 Est ici comme aux lieux où mûrit le coco
 Et se trouve à Paris de même qu'à Cusco ¹ ;
 On ne le tire point des veines du Potosé ².
 Qui vit content de rien possède toute chose.
 Mais, sans cesse ignorants de nos propres besoins,
 Nous demandons au Ciel ce qu'il nous faut le moins.

Oh ! que si cet hiver un rhume salulaire,
 Guérissant de tous maux mon avare beau-père,
 Pouvait, bien confessé, l'étendre en un cercueil
 Et remplir sa maison d'un agréable deuil ³ !
 Que mon âme, en ce jour de joie et d'opulence,
 D'un superbe convoi plaindrait peu la dépense !
 Disait, le mois passé, doux, honnête et soumis,
 L'héritier affamé de ce riche commis
 Qui, pour lui préparer cette douce journée,
 Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
 La mort vient de saisir le vieillard catarrheux :
 Voilà son gendre riche ; en est-il plus heureux ?
 Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
 Déjà nouveau seigneur il vante sa noblesse.
 Quoique fils de meunier, encor blanc du moulin,
 Il est prêt à fournir ses titres en vélin.
 En mille vains projets à toute heure il s'égare :
 Le voilà fou, superbe, impertinent, bizarre,
 Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuyeux.
 Il vivrait plus content si, comme ses aïeux,
 Dans un habit conforme à sa vraie origine,
 Sur le mulet encore il chargeait la farine.

¹ Capitale du Pérou au temps des Incas. — ² « Potosi, montagne où sont les mines d'argent les plus riches de l'Amérique. » (*Note de l'auteur.*)

³

Ebullit patroi præclarum funus ! Oh ! si

(*Perse, Sat. II, v. 9 et 10.*)

Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant,
 Que le faste éblouit d'un bonheur apparent.
 L'argent, l'argent, dit-on ; sans lui tout est stérile ;
 La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile ¹.
 L'argent en honnête homme érige un scélérat ;
 L'argent seul au Palais peut faire un magistrat.
 Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infâme ² ?
 Dit ce fourbe sans foi, sans honneur et sans âme ;
 Dans mon coffre, tout plein de rares qualités,
 J'ai cent mille vertus en louis bien comptés.
 Est-il quelque talent que l'argent ne me donne ?
 C'est ainsi qu'en son cœur ce financier raisonne.
 Mais pour moi, que l'éclat ne saurait décevoir,
 Qui mets au rang des biens l'esprit et le savoir,
 J'estime autant Patru ³, même dans l'indigence,
 Qu'un commis engraisé des malheurs de la France.
 Non que je sois du goût de ce sage insensé
 Qui, d'un argent commode esclave embarrassé,
 Jeta tout dans la mer pour crier : Je suis libre ⁴ !
 De la droite raison je sens mieux l'équilibre :
 Mais je tiens qu'ici-bas, sans faire tant d'apprêts,
 La vertu se contente et vit à peu de frais.
 Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues ?

 Ce que j'avance ici, crois-moi, cher Guilleragues,
 Ton ami dès l'enfance ainsi l'a pratiqué.

¹ O cives, cives, quærenda pecunia primum est,
 Virtus post nummos.
 (Horace, *Ep.* I, 1, v. 53 et 54.)

² Quid enim salvis infamia nummis ?
 (Juvénal, *Sat.* I, v. 48.)

³ « Fameux avocat et le meilleur grammairien de son siècle. » (*Note de Boileau.*) Patru fut surnommé le Quintilien français. Les plus célèbres écrivains du dix-septième siècle le consultèrent ; il était de l'Académie française ; il a laissé des plaidoyers ; et, malgré son éloquence, il vécut pauvre. — ⁴ « Aristippe fit cette action, et Diogène conseilla à Cratès, philosophe cynique, de faire la même chose. » (*Note de Boileau.*)

Mon père, soixante ans au travail appliqué,
 En mourant me laissa pour rouler et pour vivre
 Un revenu léger ¹ et son exemple à suivre.
 Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier,
 Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier,
 Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
 J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.
 La famille en pâlit, et vit en frémissant
 Dans la poudre du greffe un poète naissant ;
 On vit avec horreur une muse effrénée
 Dormir chez un greffier la grasse matinée ².
 Dès lors à la richesse il fallut renoncer.
 Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer,
 Et surtout redoutant la basse servitude,
 La libre vérité fut toute mon étude.
 Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
 Qui l'eût cru que pour moi le sort dût se fléchir ?
 Mais du plus grand des rois la bonté sans limite,
 Toujours prête à courir au-devant du mérite,
 Crut voir dans ma franchise un mérite inconnu
 Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.
 La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
 Ni les cris douloureux de mes vains adversaires ³
 Ne purent dans leur course arrêter ses bienfaits.
 C'en est trop ; mon bonheur a passé mes souhaits.
 Qu'à son gré désormais la fortune me joue ;
 On me verra dormir au branle de sa roue.

¹ « Environ douze mille écus de patrimoine, dont notre auteur mit environ le tiers à fonds perdu sur l'hôtel de ville de Lyon, qui lui fit une rente de quinze cents livres pendant sa vie. » (*Note de Brossette.*) Son bien s'augmenta dans la suite par des héritages et par les pensions que le roi lui donna. — ² « Boileau était grand dormeur, particulièrement dans sa jeunesse. Il se levait ordinairement fort tard, et dormait encore l'après-dinée. » (*Note de Brossette.*) — ³ Louis XIV ayant donné une pension de deux mille livres à l'auteur, un seigneur de la cour, qui n'aimait pas Despréaux, s'avisa de dire que bientôt le roi donnerait des pensions aux voleurs de grands chemins. Le roi sut ce mot et en fut fort irrité. Celui qui l'avait dit fut obligé de le désavouer.

Si quelque soin encore agite mon repos,
 C'est l'ardeur de louer un si fameux héros.
 Ce soin ambitieux, me tirant par l'oreille,
 La nuit, lorsque je dors, en sursaut me réveille ;
 Me dit que ces bienfaits dont j'ose me vanter
 Par des vers immortels ont dû se mériter.
 C'est là le seul chagrin qui trouble encor mon âme.
 Mais si, dans le beau feu du zèle qui m'enflamme,
 Par un ouvrage enfin des critiques vainqueur,
 Je puis sur ce sujet satisfaire mon cœur,
 Guilleragues, plains-toi de mon humeur légère
 Si jamais, entraîné d'une ardeur étrangère
 Ou d'un vil intérêt reconnaissant la loi,
 Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

A M. DE LAMOIGNON, AVOCAT GÉNÉRAL.

Sur les plaisirs de la campagne et les ennuis de la ville, sixième épître
 de BOILEAU. — 1677.

Boileau était allé, en 1677, passer une partie de l'été à Hauteville, petite seigneurie située à treize lieues de Paris, vis-à-vis de la Roche-Guyon, du côté de Mantes, et appartenant à M. Dongois, son neveu. Chrétien-François de Lamoignon, fils du célèbre Guillaume de Lamoignon, premier président du Parlement de Paris, lui écrivit une lettre dans laquelle il lui reprochait son long séjour à la campagne et l'exhortait à revenir à la ville. Le poète lui répondit par cette épître, qui est pleine de ses souvenirs d'Horace. Car Horace avait chanté le repos des champs dans plusieurs de ses pièces et entre autres dans sa satire intitulée : *Otii laudes et vitæ rusticæ*.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
 Et contre eux la campagne est mon unique asile.
 Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
 C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
 Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
 D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.

La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre :
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre ;
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.

C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici, dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries ¹ ;
Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construis ²,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui ;
Quelquefois, aux appâts d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
Ou d'un plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
Une table au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique :
Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain ³,

¹ Il lisait alors les *Essais* de Montaigne, qui appelle lui-même ses écrits *des rêveries d'homme qui n'a goûté des sciences que la croûte première*. (Liv. I, ch. xxv.) — ² Il faudrait : *je construis*. La beauté du vers suivant a fait pardonner cette licence, que le seul embarras de la rime n'aurait pas excusée. — ³ René Brulart, comte du Broussain ou plutôt du Broussin, était l'un des gastronomes les plus renommés d'alors.

Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain;
 La maison le fournit, la fermière l'ordonne ¹,
 Et mieux que Bergerat ² l'appétit l'assaisonne.
 O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
 Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
 Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
 Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde ³ !

Mais à peine, du sein de vos vallons chéris
 Arraché malgré moi, je rentre dans Paris
 Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage.
 Un cousin, abusant d'un fâcheux parentage,
 Veut qu'encor tout poudreux et sans me débotter
 Chez vingt juges pour lui j'aie solliciter :
 Il faut voir de ce pas les plus considérables ;
 L'un demeure au Marais, et l'autre aux Incurables ⁴.
 Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi :
 Hier, dit-on, de vous on parla chez le roi
 Et d'attentat horrible on traita la satire.
 — Et le roi, que dit-il ? — Le roi se prit à rire.
 Contre vos derniers vers on est fort en courroux :
 Pradon a mis au jour un livre contre vous ;

¹ Ce vers est une traduction laconique, mais un peu décolorée de ce char-
 mant distique de Martial :

Pinguis inæquales onerat cui villica mensas
 Et sua non emptus præparat ova cinis.
 (*Epig.* 1, 56.)

² Fameux traiteur. — ³ Ces quatre vers rappellent les vers suivants d'Ho-
 race :

O rus, quando ego te aspiciam ? quandoque licebit
 Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
 Ducere sollicitæ jucunda obliviam vitæ ?
 Illic vivere vellem
 Oblitusque meorum, obliviscendus et illis.

(*Sat.*, II, VI, v. 60-62 ; *Ep.*, I, XI, v. 9.)

⁴ Me Romæne poemata censes
 Scribere posse inter tot curas totque labores ?
 Hic sponsum vocat, hic auditum scripta, relictis
 Omnibus officiis : cubat hic in colle Quirini,
 Illic extremo in Aventino ; visendus uterque.

(Horace, *Ep.*, II, II, v. 65-69.)

Et chez le chapelier du coin de notre place
 Autour d'un caudebec¹ j'en ai lu la préface.
 L'autre jour sur un mot la cour vous condamna ;
 Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina ;
 Un écrit scandaleux sous votre nom se donne ;
 D'un pasquin² qu'on a fait au Louvre on vous soupconne.
 — Moi ? — Vous : on nous l'a dit dans le Palais-Royal³.

Douze ans sont écoulés depuis le jour fatal
 Qu'un libraire, imprimant les essais de ma plume,
 Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume.
 Toujours, depuis ce temps, en proie aux sots discours,
 Contre eux la vérité m'est un faible secours.
 Vient-il de la province une satire fade,
 D'un plaisant du pays insipide boutade,
 Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi ;
 Et le sot campagnard le croit de bonne foi.
 J'ai beau prendre à témoin et la cour et la ville :
 Non ; à d'autres, dit-il ; on connaît votre style.
 Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté ?
 — Ils ne sont point de moi, monsieur, en vérité :
 Peut-on m'attribuer ces sottises étranges ?
 — Ah ! monsieur, vos mépris vous servent de louanges.

Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,
 Juge si, toujours triste, interrompu, troublé,
 Lamoignon, j'ai le temps de courtiser les Muses.
 Le monde cependant se rit de mes excuses,
 Croit que, pour m'inspirer sur chaque événement,

¹ « Sorte de chapeaux de laine qui se font à Caudebec, en Normandie. » (*Note de Boileau*). — ² Raillerie satirique ainsi nommée à cause d'une vieille statue mutilée, appelée *Pasquino*, qui est à Rome et à laquelle on a coutume d'attacher des épigrammes mordantes et des bouffonneries moqueuses. Ce mot ne s'emploie plus que pour désigner le railleur lui-même. — ³ La plupart des novellistes s'assemblaient alors dans le jardin de ce palais ; et l'on appelait ordinairement les nouvelles fausses ou suspectes des nouvelles du Palais-Royal.

Apollon doit venir au premier mandement.
 Un bruit court que le roi va tout réduire en poudre
 Et dans Valenciennes est entré comme un foudre ¹;
 Que Cambrai, des Français l'épouvantable écueil,
 A vu tomber enfin ses murs et son orgueil ²;
 Que, devant Saint-Omer, Nassau, par sa défaite,
 De Philippe vainqueur ³ rend la gloire complète.
 Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler !
 Dit d'abord un ami qui veut me cajoler
 Et, dans ce temps guerrier et fécond en Achilles,
 Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
 Mais moi dont le génie est mort en ce moment,
 Je ne sais que répondre à ce vain compliment;
 Et, justement confus de mon peu d'abondance,
 Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
 Vit content de soi-même en un coin retiré;
 Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
 N'a jamais enivré d'une vaine fumée;
 Qui de sa liberté forme tout son plaisir
 Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir !
 Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
 Et du peuple inconstant il brave les caprices.
 Mais nous autres faiseurs de livres et d'écrits,

¹ Cette ville, au bout de quelques jours de siège, avait été emportée d'assaut en moins d'une demi-heure, au mois de mars de cette même année 1677.

— ² Sous les règnes précédents Cambrai avait été attaqué inutilement par les Français ; mais, après vingt jours de siège, le roi s'en rendit maître le 17 avril 1677. — ³ Guillaume de Nassau, prince d'Orange, désespérant de sauver Cambrai assiégé par Louis XIV en personne, abandonna subitement la défense de cette ville pour secourir Saint-Omer attaqué par le frère du roi, Philippe de France, duc d'Orléans, et vint se placer, avec trente mille hommes, sur les hauteurs de Cassel. Au bruit de sa marche, le duc, obligé de laisser une partie de ses troupes devant la place, ne craignit pas d'aller offrir le combat au prince hollandais malgré la supériorité de ses forces et les avantages du poste qu'il avait choisi. Il remporta une victoire complète le 11 avril 1677, et neuf jours après Saint-Omer capitula.

Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,
Nous ne saurions briser nos fers et nos entraves,
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves.
Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir
Sans un fâcheux éclat nous ne saurions déchoir.
Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croît qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles.
Au comble parvenus, il veut que nous croissions :
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
Cependant tout décroît ; et moi-même à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le visage,
Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix
J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois ¹ :
Ma muse, qui se plaît dans leurs routes perdues,
Ne saurait plus marcher sur le pavé des rues.
Ce n'est que dans ces bois, propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.

Ne demande donc plus par quelle humeur sauvage
Tout l'été, loin de toi, demeurant au village,
J'y passe obstinément les ardeurs du Lion ²
Et montre pour Paris si peu de passion.
C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant et la haute éloquence
Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.
Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie,
Que l'oppresser ne montre un front audacieux ;
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
Mais pour moi, de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
Il me faut du repos, des prés et des forêts.

¹ Il était dans sa quarante et unième année. — ² Du mois de juillet, pendant lequel le soleil est dans le signe du Lion.

Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,
 Attendre que septembre ait ramené l'automne
 Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.
 Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits
 Le vendangeur ravi de ployer sous le faix,
 Aussitôt ton ami, redoutant moins la ville,
 T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville ¹.
 Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,
 Tu me verras souvent, à te suivre empressé,
 Pour monter à cheval rappelant mon audace,
 Apprenti cavalier galoper sur ta trace.
 Tantôt sur l'herbe assis, au pied de ces coteaux
 Où Polycrène ² épand ses libérales eaux,
 Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
 Discourir des vertus dont tu fais ton étude;
 Chercher quels sont les biens véritables ou faux;
 Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts;
 Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
 Ou la vaste science ou la vertu solide ³.
 C'est ainsi que chez toi tu sauras m'attacher.
 Heureux si les fâcheux, prompts à nous y chercher,
 N'y viennent point semer l'ennuyeuse tristesse!
 Car, dans ce grand concours d'hommes de toute espèce
 Que sans cesse à Bâville attire le devoir,
 Au lieu de quatre amis qu'on attendait le soir,
 Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,

¹ Maison de campagne de M. de Lamoignon, à neuf lieues de Paris, du côté d'Étampes. — ² Fontaine à une demi-lieue de Bâville, ainsi nommée, à cause de l'abondance de ses eaux, par le premier président de Lamoignon, père de l'avocat général auquel cette épître est adressée. Les Pères Rapin et Commire ont chanté cette source dans leurs poésies latines. — ³ Vers inspirés par Horace.

. Quod magis ad nos
 Pertinet et nescire malum est agitamus : utrumne
 Divitiis homines an sint virtute beati;
 Quidve ad amicitias, usus rectumne, trahat nos;
 Et quæ sit natura boni summunque quid ejus.

(Sat., II, VI, v. 72-76.)

Qui du parc à l'instant assiègent les allées.
 Alors sauve qui peut; et quatre fois heureux
 Qui sait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux !

A M. RACINE.

Sur le cas que doit faire un poète des critiques et des oppositions de l'envie,
 septième épître de BOILEAU. — 1677.

Jean Racine, alors âgé de trente-sept ans et déjà célèbre par ses tragédies d'*Andromaque*, de *Britannicus*, de *Bajazet*, de *Mithridate* et d'*Iphigénie*, venait d'être mortifié aux premières représentations de sa *Phèdre*. Cette pièce, qui apparut sur la scène le 1^{er} janvier 1677, était presque tombée devant la *Phèdre* d'un mauvais poète, de Pradon, jouée en même temps et applaudie à outrance par une cabale qui en voulait à l'émule de Corneille. Le triomphe de ce plat adversaire ne dura pas trois semaines; mais le grand poète avait été fort sensible à l'humiliation de sa muse. Ce fut pour le consoler et en même temps pour le venger des injustices de ses ennemis que Boileau lui envoya cette épître et la fit imprimer¹. Il y montre à son ami qu'il ne faut pas se laisser abattre par les clameurs et les persécutions de l'envie, premièrement, parce qu'elles sont inévitables et que tout homme de génie doit s'attendre au sort de Molière, attaqué de son vivant, admiré après sa mort; secondement, parce qu'elles sont utiles au génie, qu'elles forcent à s'élever sans cesse; troisièmement enfin, parce qu'elles sont impuissantes. Le jugement de la postérité en fera justice; et, dès maintenant, le suffrage des admirateurs de Racine, parmi lesquels on compte tout ce que Paris et la France ont de plus éclairé, le dédommagent abondamment du dédain et des injures de quelques sots. Ainsi, pour relever le courage de Racine, Boileau ne se contente pas de lui rappeler ses anciens succès; il généralise sa thèse en faisant voir quel a toujours été et quel a dû toujours être le sort des grands talents et quelle utilité l'homme de génie peut retirer de ses ennemis mêmes. Son épître, suivant la remarque de Dussault, aurait pu n'être qu'un fade panégyrique de l'auteur de *Phèdre*; mais, telle qu'il l'a conçue et exécutée, cette consolation adressée à un ami devient une leçon pour tous les âges².

¹ Elle fut composée cinq ou six mois avant la précédente. — ² *Annales littéraires*, t. II, p. 252 (Paris, 1818).

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
 Émouvoir, étonner, ravir un spectateur !
 Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
 N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée
 Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
 En a fait, sous son nom, verser la Champmeslé ¹.
 Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,
 Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
 Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
 Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
 En cent lieux contre lui les cabales s'amassent ;
 Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent ;
 Et son trop de lumière, importunant les yeux,
 De ses propres amis lui fait des envieux.
 La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
 Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,
 Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits
 Et donner à ses vers leur légitime prix ².

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
 Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière ³,

¹ Célèbre actrice. Racine, qui récitait admirablement bien, avait pris soin de la former. Pendant sa dernière maladie elle renonça au théâtre en présence du curé de Saint-Sulpice, et avant sa mort elle renouvela cette abjuration entre les mains du curé d'Anteuil. — ² Horace avait déjà exprimé cette pensée :

Urit enim fulgore suo qui prægravat artes
 Infra se positas; extinctus amabitur idem.

(*Ep.*, II, I, v. 13 et 14.)

³ Molière étant mort presque subitement, après avoir joué *le Malade imaginaire*, les comédiens se disposaient à lui faire un convoi magnifique ; mais, comme il était soumis à l'excommunication dont l'autorité ecclésiastique avait frappé en France ceux de sa profession, l'archevêque de Paris, M^{gr} de Harlay, ne voulut pas permettre qu'on l'inhumât en terre sainte. La femme du poète alla se jeter aux pieds de Louis XIV, pour se plaindre de l'injure que l'on faisait, disait-elle, à la mémoire de son mari. Le roi, après avoir répondu que cette affaire dépendait de l'archevêque et que c'était à lui qu'il fallait s'adresser, fit prier le prélat d'éviter l'éclat et le scandale. L'archevêque révoqua donc sa défense, mais à la condition que l'enterrement serait fait sans pompe et sans bruit ; ce qui fut exécuté.

Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
 Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
 L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
 En habits de marquis, en robes de comtesses,
 Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau
 Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
 Le commandeur voulait la scène plus exacte,
 Le vicomte indigné sortait au second acte ¹.
 L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
 Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu ²;
 L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
 Voulait venger la cour immolée au parterre.
 Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains
 La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
 On reconnut le prix de sa muse éclipcée.
 L'aimable Comédie, avec lui terrassée,
 En vain d'un coup si rude espéra revenir
 Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
 Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
 Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
 Suis les pas de Sophocle et, seul de tant d'esprits,
 De Corneille vieilli sais consoler Paris ³,
 Cesse de t'étonner si l'envie animée,
 Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
 La calomnie en main, quelquefois te poursuit ⁴.

¹ Allusion à *l'École des femmes*, l'une des premières comédies de Molière, qui fut très-suivie et encore plus critiquée. Le commandeur de Souvré se prononça fortement contre elle; et le vicomte de Broussin, assistant un jour à une représentation de cette pièce, sortit au second acte pour faire sa cour au commandeur, et dit, en s'en allant, qu'il ne concevait pas comment on pouvait avoir la patience d'écouter jusqu'au bout une comédie où l'on violait ainsi toutes les règles. — ² Ce n'est pas Molière, mais quelques-unes de ses scènes qu'on aurait voulu jeter au feu. Il y a, en effet, dans ses comédies des obscénités dont la suppression eût été un service rendu à la morale publique. — ³ Le grand Corneille avait alors soixante-onze ans; il vécut jusqu'en 1684. — ⁴ Madame Desboulrières, l'âme de la cabale dont Racine fut un moment la victime, avait fait contre la tragédie de *Phèdre* et contre son auteur un sonnet fort insolent qu'elle s'était bien gardée de signer. On l'attribua au duc de Nevers, qui fut

En cela, comme en tout, le Ciel, qui nous conduit,
 Racine, fait briller sa profonde sagesse.
 Le mérite en repos s'endort dans la paresse ;
 Mais par les envieux un génie excité
 Au comble de son art est mille fois monté :
 Plus on veut l'affaiblir, plus il croit et s'élançe.
 Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance ¹,
 Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
 Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus ².

Moi-même dont la gloire ici moins répandue
 Des pâles envieux ne blesse point la vue,
 Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis
 De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
 Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
 Qu'an faible et vain talent dont la France me loue.
 Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
 Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
 Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
 Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
 Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
 Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
 Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
 C'est en me guérissant que je sais leur répondre ;

maltraité dans une réponse anonyme et sanglante, faite sur les mêmes rimes par trois amis du grand tragique. Racine et Boileau furent accusés de cet outrage; et le duc irrité leur adressa un troisième sonnet terminé par des menaces, qui allaient probablement avoir leur effet, quand le grand Condé prit les deux poètes sous sa sauvegarde. C'est à cette calomnie que Boileau paraît faire allusion dans ce vers.

¹ L'Académie française, par l'ordre du cardinal de Richelieu, critiqua le *Cid* de Corneille ; et Chapelain rédigea la censure officielle de cette tragédie, qui a de grandes beautés, mais qui n'est pas un chef-d'œuvre. *Cinna* parut deux ans après, et fut supérieur au *Cid*. — ² Ces deux vers désignent *Andromaque* et *Britannicus*. La première de ces tragédies trouva des censeurs : on y condamnait surtout le caractère de Pyrrhus, qu'on trouvait trop emporté et trop farouche et que le grand Condé appelait un malhonnête homme. Racine, dans son *Britannicus*, qu'il composa deux ans après, voulut donner à Burrhus le caractère d'un homme vertueux.

Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger ¹.

Imite mon exemple, et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens,
Ris du bruit passager de leur cris impuissants.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
Le parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir
Et soulever pour toi l'équitable avenir ².....

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'aggravissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire ³,

¹ Boileau aimait à répéter cette maxime de Plutarque : « Il faut avoir des amis et des ennemis ; des amis, pour nous apprendre notre devoir ; des ennemis, pour nous obliger à le faire. » — ² Nous avons cru devoir faire passer du texte de Boileau dans nos notes les six vers suivants, où ce poète, trompé par son amitié pour Racine et par sa théologie janséniste, trouve une leçon de morale dans une pièce qui n'est au fond que la justification d'une grande criminelle :

Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles ?

La douleur d'une âme tourmentée par ses remords ne peut être vertueuse que dans le cas où elle amène le repentir et le changement. Persévérer, comme Phèdre, dans ses projets criminels, malgré les déchirements de sa conscience, c'est devenir plus coupable encore. Voilà ce qu'on pensa à Louis-le-Grand ; mais à Port-Royal on fut d'un tout autre avis. Racine et le grand Arnauld étaient brouillés ; *Phèdre* les réconcilia. Boileau en fit hommage au docteur janséniste, qui, l'ayant lue, en fut émerveillé. « Il n'y a, dit-il, rien à reprendre au caractère de Phèdre, puisqu'il nous donne cette grande leçon que, lorsqu'en punition des fautes précédentes Dieu nous abandonne à nous-mêmes et à la perversité de notre cœur, il n'est point d'excès où nous ne puissions nous porter, même en les détestant. » C'est qu'en effet toute la théologie du jansénisme aboutissait à cette doctrine brutale et désespérante, qui met le pécheur dans la nécessité de pécher et lui laisse pourtant la responsabilité de ses actes. — ³ Ce mauvais poète a traduit l'*Énéide*, et a fait le premier opéra qui ait paru en France. Boileau l'avait déjà maltraité, en passant,

Que l'auteur du Jonas s'empresse pour les lire ¹,
 Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot ²
 Ou le sec traducteur du français d'Amyot ³,
 Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
 Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées;
 Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois,
 Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois ⁴,
 Qu'Enghien en soit touché, que Colbert et Vivonne ⁵,
 Que La Rochefoucauld, Marsillac et Pomponne ⁶
 Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer
 A leurs traits délicats se laissent pénétrer!
 Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
 Que Montausier voulût leur donner son suffrage ⁷!
 C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
 Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
 Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
 Que, non loin de la place où Brioché préside ⁸,
 Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
 Il s'en aille admirer le savoir de Pradon ⁹.

dans sa septième satire. Toute la fin de cette épître est calquée sur les quinze derniers vers de la dixième satire d'Horace, liv. 1^{er}, v. 78-91.

Men' moveat cimex Pantilius? etc.

¹ Jacques de Coras, qui publia, en 1663, le mauvais poëme intitulé : *Jonas ou Ninive pénitente*. — ² Linière, qui avait la physionomie d'un idiot. Il ne réussissait qu'à faire des chansons impies. Boileau lui reprocha un jour de n'avoir de l'esprit que contre Dieu. On l'appelait l'Athée de Senlis. — ³ Jacques Amyot, écrivain célèbre, qui a traduit en français toutes les œuvres de Plutarque. L'abbé Tallemant entreprit d'en faire une nouvelle traduction, dans laquelle, dit Brossette, il ne fit que regratter celle d'Amyot et la mettre en meilleur langage, sans consulter l'original grec. — ⁴ Le grand Condé a passé les dernières années de sa vie dans sa belle maison de Chantilly. Voyez l'oraison funèbre de ce prince par Bossuet. — ⁵ Le grand Colbert, ministre des finances; le maréchal duc de Vivonne. Voyez, ci-dessus, *Épître 1*, p. 188. — ⁶ Le duc de La Rochefoucauld, auteur du livre des *Maximes morales*. Marsillac, fils du duc de La Rochefoucauld. Le marquis de Pomponne, ministre d'Etat. — ⁷ Le duc de Montausier était misanthrope et en voulait à Boileau à cause de ses satires. Ce vers, obligeant et flatteur, produisit sur lui l'effet que le poëte s'en était promis; ils devinrent amis pour toujours. — ⁸ Fameux joueur de marionnettes. — ⁹ Pradon passait pour être aussi ignorant que mauvais poëte. On prétend qu'un jour, au sortir d'une de ses tragédies, il répondit au prince

On a prétendu que cette épître ne fit pas sur l'esprit de Racine l'impression que son ami avait espérée. L'auteur de *Phèdre* renonça, en effet, pour toujours au théâtre profane, et ne chaussa plus le cothurne que pour faire parler, douze ans plus tard, la muse sacrée des Prophètes dans son *Esther* et son *Athalie*. Ce long silence et cette retraite ont été généralement attribués au découragement et au dépit. Le grand poète, dit-on, ne put se réconcilier avec un siècle assez injuste pour lui préférer un Pradon, et se retira, comme Achille, sous sa tente. Cette explication de sa conduite est une invention d'hommes frivoles et incapables de comprendre qu'on peut renoncer à la gloire autrement que par découragement ou par vengeance. Non, l'échec subi par Racine aux six premières représentations de sa *Phèdre*, échec réparé au bout d'un mois par son triomphe sur Pradon, qui tomba de son haut pour ne jamais se relever, ne fut pas la cause des douze années de silence du grand homme ; mais il peut être vrai de dire qu'il en fut l'occasion ; car cette humiliation, toute passagère qu'elle fut, dut suggérer de salutaires pensées à une âme pleine de christianisme et de philosophie.

« Racine cette année-là même, dit le plus célèbre de ses commentateurs, reconnut enfin la vanité de ses travaux et considéra avec les yeux d'un chrétien ses occupations profanes. Les principes religieux dont il avait été nourri et que la fougue de la jeunesse, jointe à l'enthousiasme poétique, n'avait pu étouffer se ranimèrent dans son âme avec une nouvelle force. La raison et l'expérience le dégoutèrent de cette fumée des applaudissements dont il s'était jusqu'alors enivré : il sentit qu'il y avait dans le monde un état plus noble et plus honnête que celui d'exciter dans les cœurs des passions souvent funestes ¹. »

Non-seulement l'auteur de *Phèdre* ne voulut plus travailler pour le théâtre, mais il se fit scrupule d'y mettre le pied, et il chercha à détourner ses enfants des amusements frivoles et dangereux de la scène. Il écrivit un jour à son fils aîné ² : « Il me paraît, par votre lettre, que vous portez un peu d'envie à mademoiselle de La C... de ce qu'elle a lu plus de comédies et de romans que vous. Je vous dirai, avec la sincérité avec laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de toutes ces niaiseries, qui ne doivent servir tout au plus qu'à délasser quelquefois l'esprit, mais qui ne de-

de Conti l'aîné, qui lui faisait remarquer qu'il avait transporté une ville d'Asie en Europe : « Je prie Votre Altesse de m'excuser, car je ne sais pas trop bien la chronologie. »

¹ Geoffroy, *Vie de Jean Racine*, p. 35, t. 1^{er} de ses *Commentaires* sur les œuvres de ce poète (Paris, 1808). — ² *Ibid.*, p. 42.

vraient point vous tenir autant à cœur qu'elles font. Vous êtes engagé dans des études très-sérieuses, qui doivent attirer votre principale attention; et pendant que vous y êtes engagé et que nous payons des maîtres pour vous instruire, vous devez éviter tout ce qui peut dissiper votre esprit et vous détourner de votre étude. Non-seulement votre conscience et la religion vous y obligent, mais vous-même devez avoir assez de considération et d'égard pour moi pour vous conformer un peu à mes sentiments pendant que vous êtes dans un âge où vous devez vous laisser conduire.

« Je ne dis pas que vous ne lisiez quelquefois des choses qui puissent vous divertir l'esprit; et vous voyez que je vous ai mis moi-même entre les mains assez de livres français capables de vous amuser; mais je serais inconsolable si ces sortes de livres vous inspiraient du dégoût pour des lectures plus utiles et surtout pour des livres de piété et de morale, dont vous ne parlez jamais et pour lesquels il semble que vous n'ayez plus aucun goût, quoique vous soyez témoin du véritable plaisir que j'y prends préférablement à toute autre chose. Croyez-moi, quand vous saurez parler de comédies et de romans, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera point par cet endroit-là que vous serez le plus estimé. »

AU ROI.

Sur l'embarras dans lequel sa gloire et ses bienfaits ont mis un poète né pour la satire, huitième épître de Boileau. — 1676.

Cette épître, que Boileau appelait son remerciement, fut composée et présentée à Louis XIV en 1675; mais elle ne put être livrée au public que l'année suivante : la raison de ce retard tient à l'histoire des triomphes du grand monarque. Nos armées, commandées par Turenne, étaient victorieuses en Alsace; et les Impériaux, battus coup sur coup à Mulhausen et à Turckheim, avaient été obligés, le 6 janvier, de repasser le Rhin quand ce magnifique vers, inspiré par la fortune de nos drapeaux, avait été lu à la cour :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

Mais la campagne de 1675, si heureusement commencée, finit par des désastres. Turenne fut tué par un boulet le 27 juillet; nos troupes, privées d'un tel chef, reculèrent à leur tour; le maréchal de

Créqui, après une bataille perdue, fut fait prisonnier à Trèves, où il s'était réfugié. Avec de pareilles catastrophes, la publication du beau vers devenait impossible. Le pauvre poète fit tout ce qu'il put pour modifier le premier hémistiché, mais il n'en vint pas à bout ; car voici ce qu'il trouva de mieux :

Grand roi, *sois moins louable*, ou je cesse d'écrire.

Despréaux avait trop de goût pour se contenter d'une telle platitude ; il attendit donc que le succès d'une nouvelle campagne rendit à son vers sa première opportunité. En effet, dès le printemps de l'année suivante, Louis XIV, marchant lui-même à la tête de nos armées, s'empara de plusieurs places dans les Flandres ; et le compliment, réparé par la victoire, put paraître en public sans courir le danger, comme à la fin de 1675, de passer pour une raillerie.

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.
 Tu sais bien que mon style est né pour la satire ;
 Mais mon esprit, contraint de la désavouer,
 Sous ton règne étonnant ne veut plus que louer.
 Tantôt, dans les ardeurs de ce zèle incommode,
 Je songe à mesurer les syllabes d'une ode ;
 Tantôt, d'une Énéide auteur ambitieux,
 Je m'en forme déjà le plan audacieux.
 Ainsi, toujours flatté d'une douce manie,
 Je sens de jour en jour dépérir mon génie ;
 Et mes vers, en ce style ennuyeux, sans appas,
 Déshonorent ma plume et ne t'honorent pas.

Encor si ta valeur, à tout vaincre obstinée,
 Nous laissait, pour le moins, respirer une année,
 Peut-être mon esprit, prompt à ressusciter,
 Du temps qu'il a perdu saurait se racquitter¹.
 Sur ses nombreux défauts, merveilleux à décrire,
 Le siècle m'offre encor plus d'un bon mot à dire.
 Mais à peine Dinan et Limbourg sont forcés

¹ Ce mot n'est guère poétique : on l'a reproché à Boileau.

Qu'il faut chanter Bouchain et Condé terrassés ¹.
 Ton courage, affamé de péril et de gloire,
 Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire.
 Souvent ce qu'un seul jour te voit exécuter
 Nous laisse pour un an d'actions à conter.

Que si quelquefois, las de forcer des murailles,
 Le soin de tes sujets te rappelle à Versailles,
 Tu viens m'embarrasser de mille autres vertus :
 Te voyant de plus près, je t'admire encor plus.
 Dans les nobles douceurs d'un séjour plein de charmes
 Tu n'es pas moins héros qu'au milieu des alarmes :
 De ton trône agrandi portant seul tout le faix,
 Tu cultives les arts; tu répands les bienfaits;
 Tu sais récompenser jusqu'aux muses critiques.
 Ah! crois-moi, c'en est trop. Nous autres satiriques,
 Propres à relever les sottises du temps,
 Nous sommes un peu nés pour être mécontents :
 Notre muse, souvent paresseuse et stérile,
 A besoin pour marcher de colère et de bile.
 Notre style languit dans un remerciement :
 Mais, grand roi, nous savons nous plaindre élégamment.

Oh! que si je vivais sous les règnes sinistres
 De ces rois nés valets de leurs propres ministres ²
 Et qui, jamais en main ne prenant le timon,
 Aux exploits de leur temps ne prêtaient que leur nom,

¹ Condé se rendit dès les premiers jours de la campagne, au mois d'avril 1676, et Bouchain fut emporté au mois de mai. Ces deux vers étaient ainsi tournés en 1675 :

Mais à peine Salins et Dôle sont forcés
 Qu'il faut chanter Dinan et Limbourg terrassés.

Salins et Dôle avaient été conquis en 1694; Dinan et Limbourg furent pris l'année suivante, au commencement de la campagne terminée par la mort de Turenne. — ² Les derniers rois de la première race laissaient toute l'administration des affaires aux maires du palais.

Que, sans les fatiguer d'une louange vaine,
 Aisément les bons mots couleraient de ma veine !
 Mais toujours sous ton règne il faut se récrier ;
 Toujours, les yeux au ciel, il faut remercier.
 Sans cesse à t'admirer ma critique forcée
 N'a plus en écrivant de maligne pensée ;
 Et mes chagrins, sans fiel et presque évanouis,
 Font grâce à tout le siècle en faveur de Louis.
 En tous lieux cependant la Pharsale approuvée ¹,
 Sans crainte de mes vers, va la tête levée ;
 La licence partout règne dans les écrits :
 Déjà le mauvais sens, reprenant ses esprits,
 Songe à nous redonner des poèmes épiques ²,
 S'empare des discours mêmes académiques ³.
 Perrin a de ses vers obtenu le pardon,
 Et la scène française est en proie à Pradon ⁴.
 Et moi, sur ce sujet loin d'exercer ma plume,
 J'amasse de tes faits le pénible volume ⁵ ;
 Et ma muse, occupée à cet unique emploi,
 Ne regarde, n'entend, ne connaît plus que toi.

Tu le sais bien pourtant, cette ardeur empressée
 N'est point en moi l'effet d'une âme intéressée.
 Avant que tes bienfaits courussent me chercher
 Mon zèle impatient ne se pouvait cacher.

¹ *La Pharsale* de Brébeuf, traduction libre de celle de Lucain. — ² « *Childebrand* et *Charlemagne*, poèmes qui n'ont point réussi. » (*Note* de Boileau.) La première de ces épopées, intitulée aussi *Les Sarrasins chassés de France*, est l'œuvre de Jacques Carel ; elle parut en 1666. La seconde avait été publiée par Louis Le Laboureur deux ans plus tôt. Boileau aurait pu en citer beaucoup d'autres, dont il se moque ailleurs ; par exemple, *la Pucelle* de Chapelain, le *Moïse sauvé* de Saint-Amant, l'*Alaric* de Scudéri, le *Clovis* de Desmarets, etc. — ³ On écrivait aujourd'hui même *académique* ; mais au dix-septième siècle même, adjectif, pouvait finir par un *s*, au gré des versificateurs. — ⁴ Sur Perrin et Pradon, voyez l'*Épître* précédente, p. 218, *note* 3, et 219, *note* 9. — ⁵ Ce vers et les deux suivants pourraient faire croire que Boileau écrivait déjà l'histoire de Louis XIV ; mais il ne fut nommé historiographe du roi, avec Jean Racine, qu'en 1677.

Je n'admiraïs que toi. Le plaisir de le dire
 Vint m'apprendre à louer au sein de la satire;
 Et depuis que tes dons sont venus m'accabler,
 Loin de sentir mes vers avec eux redoubler,
 Quelquefois, le dirai-je? un remords légitime,
 Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
 Il me semble, grand roi, dans mes nouveaux écrits
 Que mon encens payé n'est plus du même prix.
 J'ai peur que l'univers, qui sait ma récompense,
 N'impute mes transports à ma reconnaissance,
 Et que par tes présents mon vers décrédité
 N'ait moins de poids pour toi dans la postérité.

Toutefois je sais vaincre un remords qui te blesse.
 Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largesse
 A peindre tes exploits ne doit point s'engager,
 Qui d'un si juste soin se pourra donc charger?
 Ah! plutôt de nos sons redoublons l'harmonie :
 Le zèle à mon esprit tiendra lieu de génie.
 Horace, tant de fois dans mes vers imité,
 De vapeurs¹, en son temps, comme moi tourmenté,
 Pour amortir le feu de sa rate indocile
 Dans l'encre quelquefois sut égayer sa bile;
 Mais de la même main qui peignit Tullius²,
 Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius³
 Il sut fléchir Glycère, il sut vanter Auguste
 Et marquer sur sa lyre une cadence juste.
 Suivons les pas fameux d'un si noble écrivain.
 A ces mots, quelquefois prenant la lyre en main,

¹ « Ce mot, dit Brossette, se doit prendre au sens figuré et signifie l'humeur chagrine et satirique. Dans le temps auquel notre auteur composa cette épître on ne connaissait de vapeurs qu'aux femmes; et les hommes ne s'étaient pas encore avisés d'être attaqués de cette indisposition. » — ² Sénateur romain. César l'exclut du sénat; mais il y rentra après la mort de cet empereur. Voyez Horace, liv. 1er, *satire* 6, v. 24. — ³ Fameux musicien, le plus estimé de son temps et fort chéri d'Auguste. Voyez le commencement de la *satire* III du premier livre des *Satires* d'Horace.

Au récit que pour toi je suis près d'entreprendre,
 Je crois voir les rochers accourir pour m'entendre ;
 Et déjà mon vers coule à flots précipités,
 Quand j'entends le lecteur qui me crie : Arrêtez !
 Horace eut cent talents ; mais la nature avare
 Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre :
 Vous passez en audace et Perse et Juvénal ;
 Mais sur le ton flatteur Pinchène est votre égal ¹.
 A ce discours, grand roi, que pourrais-je répondre ?
 Je me sens sur ce point trop facile à confondre ;
 Et, sans trop relever des reproches si vrais,
 Je m'arrête à l'instant, j'admire, et je me tais.

A M. LE MARQUIS DE SEIGNELAY, SECRÉTAIRE D'ÉTAT ².

Sur la nécessité du vrai en tout, neuvième épître de BOILEAU. — 1673.

Cette épître, composée au commencement de 1673, est donc antérieure par sa date aux deux précédentes. L'auteur y démontre la nécessité du vrai en tout, dans les vers comme dans les mœurs : en poésie, qu'il s'agisse d'éloge ou de satire, *rien n'est beau que le vrai* ; dans le commerce de la vie *rien n'est beau que par la vérité* ; *le faux est toujours fade* ; *c'est le vice qui de nos mœurs a banni la franchise*. Dans l'âge d'or et d'innocence toute parole était vraie, tout visage était sans fard.

Cette thèse, nettement posée dans sa première partie, n'est pas aussi claire dans la seconde. Quelques critiques, Marmontel entre autres, ont pris dans un mauvais sens ce que le poète y dit de la nécessité du vrai dans les mœurs. Boileau, en effet, condamnant, à bon droit, la fausseté et l'hypocrisie, dit qu'il faut paraître ce que l'on est, chagriner

¹ Étienne Martin, seigneur de Pinchène, neveu de Voiture. Il avait fait imprimer un gros recueil de mauvaises poésies, contenant *les éloges du roi, des princes et princesses de son sang et de toute sa cour*. — ² Ce marquis de Seignelay, mort à trente-neuf ans, en 1690, était le fils aîné du grand Colbert, ministre de Louis XIV pendant vingt-deux ans et qui vécut jusqu'en 1683. Ministre et secrétaire d'Etat, il acheva d'élever la marine et le commerce au plus haut degré de splendeur, et fut, comme son père, le protecteur des arts et des sciences.

si l'on est d'humeur chagrine, plutôt que d'affecter une gaieté qu'on n'a pas. Ses censeurs en ont conclu qu'il voulait qu'on suivit sa nature bonne ou mauvaise sans songer à se corriger de ses défauts. Mais il est évident à qui lit cette épître avec attention et sans malveillance que l'auteur est loin d'avoir énoncé cette doctrine immorale et absurde. Il veut qu'on montre franchement son caractère lorsqu'il n'a rien de vicieux ; sa mélancolie, par exemple, quand elle n'est pas excessive et désagréable, plutôt que de prendre un air gauche en se faisant joyeux sans gaieté. Avouons, cependant, que le passage de Boileau sur la fausseté morale aurait eu besoin d'une distinction plus nette entre les vices qu'il faut corriger, pour devenir aimable, et le caractère qui, pour plaire, doit garder son originalité. Le poète a visé à la concision pour être énergique, et l'expression de sa pensée n'a pas été assez complète.

Dangereux ennemi de tout mauvais flatteur,
 Seignelay, c'est en vain qu'un ridicule auteur,
 Prêt à porter ton nom de l'*Ébre jusqu'au Gange*¹,
 Croit te prendre aux filets d'une sotte louange :
 Aussitôt ton esprit, prompt à se révolter,
 S'échappe, et rompt le piège où l'on veut l'arrêter.
 Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles
 Que tout flatteur endort au son de ses paroles;
 Qui, dans un vain sonnet placés au rang des dieux,
 Se plaisent à fouler l'Olympe radieux,
 Et, fiers du haut étage où La Serre les loge²,
 Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.
 Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.
 Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits
 Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte³ :
 Tu souffres la louange adroite et délicate,

¹ Boileau fit imprimer cet hémistiche en caractères différents, parce que les poètes d'alors l'employaient jusqu'à la satiété. — ² Fade panégyriste, renommé pour son galimatias. — ³ Image empruntée à Horace.

. Nisi dextro tempore Flacci
 Verba per attentam non ibunt Cæsaris aurem :
 Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus.

(Sat. II, 1, v. 17-20.)

Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
 Mais un auteur, novice à répandre l'encens
 Souvent à son héros, dans un bizarre ouvrage,
 Donne de l'encensoir au travers du visage;
 Va louer Monterey d'Oudenarde forcé ¹,
 Ou vante aux électeurs Turenne repoussé ².
 Tout éloge imposteur blesse une âme sincère.
 Si pour faire sa cour à ton illustre père,
 Seignelay, quelque auteur, d'un faux zèle emporté,
 Au lieu de peindre en lui la noble activité,
 La solide vertu, la vaste intelligence,
 Le zèle pour son roi, l'ardeur, la vigilance,
 La constante équité, l'amour pour les beaux arts ³,
 Lui donnait les vertus d'Alexandre ou de Mars,
 Et, pouvant justement l'égaliser à Mécène,
 Le comparait au fils de Pélée et d'Alcmène ⁴,
 Ses yeux, d'un tel discours faiblement éblouis,
 Bientôt dans ce tableau reconnaîtraient Louis ⁵,
 Et, glaçant d'un regard la muse et le poète,
 Imposeraient silence à sa verve indiscrete.

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,

¹ Le comte de Monterey, général espagnol et gouverneur des Pays-Bas, après la bataille de Senef, en 1674, alla mettre le siège devant Oudenarde; mais fut obligé de le lever précipitamment à l'approche du prince de Condé. — ² Turenne, quand il fut tué, en 1675, venait de battre par deux fois l'armée des électeurs. Voyez l'*Épître* VIII, p. 221. — ³ Le grand Colbert, qui vivait encore, encouragea singulièrement les beaux-arts. L'Académie des inscriptions et belles-lettres prit naissance dans sa maison même, en 1663 celle des sciences fut établie par ses soins trois ans après, et celle d'architecture en 1671. Nommé surintendant des bâtiments en 1664, il fit élever la façade du Louvre, l'Observatoire et plusieurs autres édifices remarquables. — ⁴ Achille et Hercule. — ⁵ Cette pensée vient d'Horace :

Si quis bella tibi terra pugnata marique
 Dicat, et his verbis vacuas permulceat aures;
 Tene magis salvum populus velit an populum tu
 Servet in ambiguo, qui consulit et tibi et urbi,
 Jupiter; Augusti laudes agnoscere possis.

(*Ep.* I, XVI, v. 25-29.)

Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
 Que me sert en effet qu'un admirateur fade
 Vante mon embonpoint si je me sens malade,
 Si dans cet instant même un feu séditieux
 Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux ¹?
 Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.
 Il doit régner partout, et même dans la fable :
 De toute fiction l'adroite fausseté
 Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
 Sont recherchés du peuple et reçus chez les princes?
 Ce n'est pas que leurs sons, agréables, nombreux,
 Soient toujours à l'oreille également heureux,
 Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure
 Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure;
 Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
 Partout se montre aux yeux et va saisir le cœur;
 Que le bien et le mal y sont prisés au juste;
 Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste,
 Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
 Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.
 Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose;
 Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
 C'est par là quelquefois que ma rime surprend;
 C'est là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand ²,
 Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,
 Montre, Miroirs d'amours, Amitiés, Amourettes ³,

¹ C'est encore une imitation d'Horace, dans la même épître.

Sed vereor.
 Neu, si te populus sanum recteque valentem
 Dictitet, occultam febrem sub tempus edendi
 Dissimules, donec manibus tremor incidat unctis. (Vers 21-23.)

² Poèmes de Coras et de Carel. Voyez les *Épîtres* VII et VIII, p. 219 et 224, notes. — ³ Titres d'ouvrages. Le second indique un conte de Perrault, en prose mêlée de vers.

Dont le titre souvent est l'unique soutien,
Et qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien.

Mais peut-être, enivré des vapeurs de ma muse,
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.
Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit :
Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par là le plus sincère assez souvent déplaît.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite,
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte ?
Il n'est pas sans esprit ; mais, né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant ;
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire ¹.
La simplicité plaît sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant.
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent ;
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun, pris dans son air, est agréable en soi :
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Ce marquis était né doux, commode, agréable ² :

Ce portrait a été fait sur un homme fort obscur dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous. — ² « M. L. C. D. F. avait autrefois, dit Brossette dans ses notes, une ignorance fort aimable, et disait agréablement des incongruités ; mais il perdit la moitié de son mérite dès qu'il voulut être savant et se piquer d'avoir de l'esprit. » On a cru voir dans ces initiales M. le comte de Fiesque ; mais ce portrait, ainsi que le précédent, ressemble à trop de gens pour qu'on ait besoin de savoir le nom du ridicule personnage dont le poète a voulu se moquer.

On vantait en tous lieux son ignorance aimable.
 Mais, depuis quelques mois devenu grand docteur,
 Il a pris un faux air, une sotte hauteur;
 Il ne veut plus parler que de rime et de prose;
 Des auteurs décriés il prend en main la cause;
 Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers
 Et va voir l'opéra seulement pour les vers.
 Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
 Et d'un original on fait une copie.
 L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
 Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité :
 C'est par elle qu'on plaît et qu'on peut longtemps plaire.
 L'esprit lasso aisément si le cœur n'est sincère.
 En vain par sa grimace un bouffon odieux
 A table nous fait rire et divertit nos yeux;
 Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.
 Prenez-le tête à tête, ôtez-lui son théâtre,
 Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux;
 Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.
 J'aime un esprit aisé, qui se montre, qui s'ouvre
 Et qui plaît d'autant plus que plus il se découvre.
 Mais la seule vertu peut souffrir la clarté :
 Le vice toujours sombre aime l'obscurité.
 Pour paraître au grand jour il faut qu'il se déguise :
 C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.

Jadis l'homme vivait au travail occupé
 Et, ne trompant jamais, n'était jamais trompé :
 On ne connaissait point la ruse et l'imposture;
 Le Normand même alors ignorait le parjure ¹;
 Aucun rhéteur encore, arrangeant le discours,
 N'avait d'un art menteur enseigné les détours.
 Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,

¹ « Je date de loin, disait Boileau, à propos de ce vers : c'était deux cents ans avant le déluge. »

L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
 La mollesse amena la fausse vanité.
 Chacun chercha pour plaire un visage emprunté.
 Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
 Affecta d'étaler une pompe insolente ;
 L'or éclata partout sur les riches habits ;
 On polit l'émeraude, on tailla le rubis ;
 Et la laine et la soie en cent façons nouvelles
 Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles ¹.
 La trop courte beauté monta sur des patins ;
 La coquette tendit ses lacs tous les matins ;
 Et, mettant la céruse et le plâtre en usage,
 Composa de sa main les fleurs de son visage.
 L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi ;
 Le courtisan n'eut plus de sentiments à soi.
 Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie ;
 On vit partout régner la basse flatterie.
 Le Parnasse surtout, fécond en imposteurs,
 Diffama le papier par ses propos menteurs.
 De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
 Stances, odes, sonnets, épîtres liminaires,
 Où toujours le héros passe pour sans pareil
 Et, fût-il louche ou borgne, est réputé soleil ².

Ne crois pas toutefois, sur ce discours bizarre,
 Que, d'un frivole encens malignement avare,
 J'en veuille sans raison frustrer tout l'univers.
 La louange agréable est l'âme des beaux vers ;

¹ Nec varios discet mentiri lana colores.

(Virg., *Egl.* IV, v. 42.)

² Le marquis de Sablé, Abel-Servien, surintendant des finances, n'avait qu'un œil ; et on ne laissait pas de le traiter de soleil dans les épîtres dédicatoires et les autres éloges qu'on lui adressait. C'est de ce seigneur que Ménage avait dit, en 1656, dans une églogue intitulée *Christine* et dédiée à la reine de Suède :

Le grand, l'illustre Abel, cet esprit sans pareil,
 Plus clair, plus pénétrant que les traits du soleil.

Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit vraie
 Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraie.
 Alors, comme j'ai dit, tu la sais écouter,
 Et sans crainte à tes yeux on pourrait t'exalter.
 Mais, sans t'aller chercher des vertus dans les nues,
 Il faudrait peindre en toi des vérités connues,
 Décrire ton esprit ami de la raison,
 Ton ardeur pour ton roi, puisée en ta maison,
 A servir ses desseins ta vigilance heureuse,
 Ta probité sincère, utile, officieuse.
 Tel qui hait à se voir peint en de faux portraits
 Sans chagrin voit tracer ses véritables traits.
 Condé même, Condé, ce héros formidable
 Et non moins qu'aux Flamands aux flatteurs redoutable,
 Ne s'offenserait pas si quelque adroit pinceau
 Traçait de ses exploits le fidèle tableau,
 Et, dans Senef en feu contemplant sa peinture ¹,
 Ne désavouerait pas Malherbe ni Voiture.
 Mais malheur au poëte insipide, odieux
 Qui viendrait le glacer d'un éloge ennuyeux !
 Il aurait beau crier : *Premier prince du monde !*
Courage sans pareil, lumière sans seconde !
 Ses vers, jetés d'abord sans tourner le feuillet,
 Iraient dans l'antichambre amuser Pacolet ².

¹ Le combat de Senef avait été livré par le grand Condé aux Allemands, aux Espagnols et aux Hollandais, commandés par le prince d'Orange, le 11 août 1674. Voy. ci-dessus, p. 228, *note* 1. — ² Le poëme de Charlemagne, publié par Le Laboureur et dédié au prince de Condé, en 1664, commençait ainsi :

Premier prince du sang du plus grand roi du monde,
 Courage sans pareil, lumière sans seconde
 Et dont l'esprit, égal en diverse saison,
 Sait triompher de tout et cède à la raison.

Quand le prince eut seulement jeté les yeux sur ce début, il donna l'épopée à son valet de pied Pacolet, auquel il ne manquait jamais de livrer les mauvais ouvrages qu'on lui présentait. Voyez ci-dessus, p. 224, *note* 2.

A MES VERS.

Dixième épître de BOILEAU. — 1695.

Boileau, désigné avec Racine, en 1677, pour écrire l'histoire du roi, et fort occupé par ce travail, semblait avoir renoncé à la poésie. Cependant, après seize années de silence, il prit la lyre et composa une ode assez pauvre sur la prise de Namur, en 1693; et l'année suivante il publia sa satire dixième, contre les femmes, qui devait être et fut, en effet, fort critiquée. Les dames de Paris, trois ou quatre exceptées, étaient, à son dire, ou sans honneur, ou coquettes, ou avarés, ou querelleuses, extravagantes, insupportables, etc. Ce fut pour répondre à ses censeurs que le poète publia cette épître, écrite au commencement de l'année 1695. Elle a deux parties : dans la première l'auteur venge la poésie de sa muse par un tour heureux, c'est-à-dire en faisant lui-même à ses vers les reproches que ses ennemis lui avaient adressés. Il a cinquante-huit ans : à cet âge sa verve a dû vieillir ; et, tout en l'avouant, il prouve le contraire par la vivacité de ses images. La seconde partie est une apologie de son caractère et de sa conduite. Il y recommande à ses vers, lancés malgré lui dans le public, de le peindre tel qu'il est, et non pas tel que la malveillance l'a représenté. Cette pièce est entièrement calquée sur la vingtième épître du second livre d'Horace.

J'ai beau vous arrêter, ma remontrance est vaine :
 Allez, partez, mes vers, dernier fruit de ma veine.
 C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour :
 La prison vous déplaît, vous cherchez le grand jour ;
 Et déjà chez Barbin ¹, ambitieux libelles,
 Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles ².
 Vains et faibles enfants dans ma vieillesse nés,
 Vous croyez, sur les pas de vos heureux aînés,

¹ Libraire de Paris — ² C'est ainsi qu'Horace commence l'épître adressée à son livre trop pressé d'aller chez les Barbins de ce temps-là :

Veriumnum Janumque, liber, spectare videris :
 Scilicet ut prostes Solorum punice mundus.
 Odisti claves et grata sigilla pudico :
 Paucis ostendi gemis, et communia laudas,
 Non ita nutritus. Fuge quo discedere gestis.

(Lib. 1, *Ep.* xx, v. 1-5.)

Voir bientôt vos bons mots, passant du peuple aux princes,
 Charmer également la ville et les provinces,
 Et, par le prompt effet d'un sel réjouissant,
 Devenir quelquefois proverbes en naissant ¹.
 Mais perdez cette erreur dont l'appât vous amorce.
 Le temps n'est plus, mes vers, où ma muse en sa force,
 Du Parnasse français formant les nourrissons,
 De si riches couleurs habillait ses leçons ²;
 Quand mon esprit, poussé d'un courroux légitime,
 Vint devant la raison plaider contre la rime ³,
 A tout le genre humain sut faire le procès ⁴
 Et s'attaqua soi-même avec tant de succès ⁵.
 Alors il n'était point de lecteur si sauvage
 Qui ne se déridât en lisant mon ouvrage
 Et qui, pour s'égayer, souvent dans ses discours
 D'un mot pris en mes vers n'empruntât le secours.
 Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
 Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue ⁶,
 A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesants,
 Onze lustres complets, surchargés de trois ans ⁷,
 Cessez de présumer dans vos folles pensées,
 Mes vers, de voir en foule à vos rimes glacées
 Courir, l'argent en main, les lecteurs empressés.

¹ Quelques vers de Boileau ont eu, en effet, cette fortune; les suivants, par exemple :

J'appelle un chat un chat et Rolet un fripon. (*Sat.* i.)

La raison dit Virgile, et la rime Quinaut. (*Sat.* ii.)

Des sottises d'autrui nous vivons au Palais. (*Ep.* ii.)

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire. (*Art poét.*, ch. i.)

Un fat quelquefois ouvre un avis important. (*Art poét.*, ch. iv.)

² Dans son *Art poétique*, publié en 1674. — ³ Dans sa deuxième satire, qui roule sur la difficulté d'accorder la rime et la raison et qui fut publiée en 1664. — ⁴ Dans sa huitième satire, qu'il appelait la satire de l'homme et qu'il composa en 1667. — ⁵ Dans sa neuvième satire, écrite aussi en 1667 et dans laquelle il tourne plusieurs écrivains en ridicule sous prétexte de censurer ses propres défauts. — ⁶ « L'auteur avait pris la perruque. » (*Note de Boileau.*) — ⁷ Cinquante-huit ans. Boileau était tout joyeux d'avoir pu indiquer si poétiquement son âge et sa perruque.

Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passés
 Dans peu vous allez voir vos froides rêveries
 Exciter du public les justes moqueries,
 Et leur auteur, jadis à Régnier ¹ préféré,
 A Pinchène, à Linière, à Perrin comparé ².
 Vous aurez beau crier : *O vieillesse ennemie !*
N'a-t-il donc tant vécu que pour cette infamie ³ ?
 Vous n'entendrez partout qu'injurieux brocards
 Et sur vous et sur lui fondre de toutes parts.

Que veut-il ? dira-t-on ; quelle fougue indiscrète
 Ramène sur les rangs encor ce vain athlète ?
 Quels pitoyables vers ! quel style languissant !
 Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
 De peur que tout à coup, efflanqué, sans haleine,
 Il ne laisse en tombant son maître sur l'arène ⁴.
 Ainsi s'expliqueront nos censeurs sourcilleux ;
 Et bientôt vous verrez mille auteurs pointilleux,
 Pièce à pièce épluchant vos sons et vos paroles,
 Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles,
 Traiter tout noble mot de terme hasardeux
 Et dans tous vos discours, comme monstres hideux,
 Huer la métaphore et la métonymie,
 Grands mots que Pradon croit des termes de chimie ⁵ ;

¹ Poète satirique, mort en 1615. — ² Voyez les *Épîtres* VII et VIII, p. 218, note 3, p. 219, note 2, p. 226, note 1. — ³ Don Diègue, souffleté, s'écrie dans *le Cid*, tragédie de Corneille, acte 1^{er}, scène v :

O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !
 N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?

Cette allusion rappelle la parodie de Furetière, intitulée : *Chapelain décoiffé*, qui date de 1664.

. O perruque ma mie,
 N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?

⁴ C'est une imitation de ces deux vers d'Horace :

Solve senescentem mature sanus equum, ne
 Peccet ad extremum ridendus et ilia ducat.

(*Ep.* I, I, v. 8 et 9.)

⁵ Voyez, sur Pradon, l'*Épître* VII, p. 219, note 9.

Vous soutenir qu'un lit ne peut être effronté¹,
 Que nommer la luxure est une impureté.
 En vain contre ce flot d'aversion publique
 Vous tiendrez quelque temps ferme sur la boutique ;
 Vous irez à la fin, honteusement exclus,
 Trouver au magasin Pyrame et Régulus²
 Ou couvrir chez Thierry, d'une feuille encor neuve,
 Les Méditations de Buzée et d'Hayneuve³ ;
 Puis, en tristes lambeaux semés dans les marchés,
 Souffrir tous les affronts au Jonas⁴ reprochés.

Mais quoi ! de ces discours bravant la vaine attaque,
 Déjà, comme les vers de Cinna, d'Andromaque,
 Vous croyez à grands pas chez la postérité
 Courir, marqués au coin de l'immortalité !
 Eh bien ! contentez donc l'orgueil qui vous enivre ;
 Montrez-vous, j'y consens ; mais du moins, dans mon livre,
 Commencez par vous joindre à mes premiers écrits.
 C'est là qu'à la faveur de vos frères chéris⁵.

¹ Boileau parle, dans sa dixième satire, des femmes paresseuses et indolentes, qui,

. Sans mal toujours malades,
 Se font des mois entiers, sur un lit effronté,
 Traiter d'une visible et parfaite santé.

On avait beaucoup critiqué cette figure, qui attribue au lit l'effronterie de la malade. — ² Tragédies de Pradon. — ³ « Notre auteur, dit Brossette, étant un jour dans la boutique de Thierry, son libraire, s'aperçut qu'on avait employé les tragédies de Pradon à envelopper les *Méditations* du P. Julien Hayneuve, jésuite. Le P. Buzée, autre jésuite, a fait aussi des *Méditations* autrefois estimées. » — ⁴ Mauvais poème. Voyez l'*Épître à Racine*, p. 219, note 1. Horace fait la même menace à son livre, qui, après avoir plu un moment par sa nouveauté, deviendra la pâture des mites ou servira d'enveloppes aux ballots envoyés en Afrique ou en Espagne.

Carus eris Romæ donec te deserat ætas.
 Contrectatus ubi manibus sordescere vulgi
 Cœperis, aut tinea pasces taciturnus inertes,
 Aut fugies Ulicam, aut vinctus mitteris Ilerdam.
 (Ep. I, xx, v. 10-13.)

⁵ C'est ainsi qu'Ovide, dans la première de ses *Tristes*, dit à son livre partant pour Rome que revenu dans sa bibliothèque il y verra ses frères.

Adspicies illic positos ex ordine fratres,
 Quos studium cunctos evigilavit idem. (V. 167 et 168.)

Peut-être enfin soufferts comme enfants de ma plume,
Vous pourrez vous sauver, épars dans le volume.
Que si mêmes ¹ un jour le lecteur gracieux,
Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux,
Pour m'en récompenser, mes vers, avec usure,
De votre auteur alors faites-lui la peinture ;
Et surtout prenez soin d'effacer bien les traits
Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.
Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité ;
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices,
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs ;
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,
Assez faible de corps, assez doux de visage,
Ni petit ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.

Que si quelqu'un, mes vers, alors vous importune
Pour savoir mes parents, ma vie et ma fortune,
Contez-lui qu'allié d'assez hauts magistrats,
Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats,
Dès le berceau perdant une fort jeune mère ²,
Réduit seize ans après à pleurer mon vieux père ³,
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur et de Perse et d'Horace,
Assez près de Rénier m'asseoir sur le Parnasse ;
Que, par un coup du sort au grand jour amené,

¹ Pour *même*. Voyez l'*Épître* VIII, p. 224, note 3. — ² Il n'avait que onze mois quand il la perdit. — ³ Mort en 1657, âgé de soixante-treize ans.

Et des bords du Permesse à la cour entraîné,
 Je sus, prenant l'essor par des routes nouvelles,
 Elever assez haut mes poétiques ailes;
 Que ce roi dont le nom fait trembler tant de rois
 Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits ¹;
 Que plus d'un grand m'ainia jusques à la tendresse ²;
 Que ma vue à Colbert inspirait l'allégresse;
 Qu'aujourd'hui même encor, de deux sens affaibli ³,
 Retiré de la cour ⁴, et non mis en oubli,
 Plus d'un héros épris des fruits de mon étude
 Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.

Mais des heureux regards de mon astre étonnant
 Marquez bien cet effet encor plus surprenant,
 Qui dans mon souvenir aura toujours sa place :
 Que de tant d'écrivains de l'école d'Ignace ⁵
 Étant, comme je suis, ami si déclaré,
 Ce docteur toutefois si craint, si révééré,
 Qui contre eux de sa plume épuisa l'énergie,
 Arnauld, le grand Arnauld, fit mon apologie ⁶.
 Sur mon tombeau futur, mes vers, pour l'énoncer,
 Courez en lettres d'or de ce pas vous placer :
 Allez, jusqu'où l'aurore en naissant voit l'Hydaspe ⁷,
 Chercher pour l'y graver le plus précieux jaspe;
 Surtout à mes rivaux sachez bien l'étaler.

Mais je vous retiens trop. C'est assez vous parler.
 Déjà, plein du beau feu qui pour vous le transporte,

¹ Avec Racine, qui fut aussi nommé historiographe du roi en 1677. —

² Il fut aimé par la duchesse d'Orléans, dont Bossuet a fait l'oraison funèbre; par le grand Condé et le duc d'Enghien, son fils; par le prince de Conti, par les deux Lamoignon, etc. — ³ De la vue et de l'ouïe. — ⁴ Il n'y allait plus depuis 1690, afin de vivre plus tranquille et plus libre. — ⁵ Entre autres des Pères Bourdaloue, Rapin et Boulhours. — ⁶ Dans une longue lettre adressée à Charles Perrault le 5 mai 1694. Voyez, sur ce trop célèbre janséniste, l'*Épître* III, p. 191, et l'*Épître* VII, p. 218, note 2. — ⁷ Fleuve des Indes.

Barbin impatient chez moi frappe à la porte :
 Il vient pour vous chercher. C'est lui : j'entends sa voix.
 Adieu, mes vers, adieu pour la dernière fois.

A MON JARDINIER.

Sur le travail du poète, onzième épître de BOILEAU. — 1695.

« Notre poète, dit Brossette dans ses *Éclaircissements historiques* sur les œuvres de Boileau, travaillant, en 1693, à son Ode sur la prise de Namur, se promenait dans les allées de son jardin d'Auteuil. Là il tâchait d'exciter son feu en s'abandonnant à l'enthousiasme. Un jour il s'aperçut que son jardinier l'écoutait et l'observait au travers des feuillages. Le jardinier surpris ne savait pas à quoi attribuer les transports de son maître, et peu s'en fallut qu'il ne le soupçonnât d'avoir perdu l'esprit. Les postures que le jardinier faisait de son côté et qui marquaient son étonnement parurent fort plaisantes au maître ; de sorte qu'ils se donnèrent quelque temps la comédie l'un à l'autre sans s'en apercevoir. Cela fit naître à Despréaux l'envie de composer cette épître, dans laquelle il s'entretient avec son jardinier, et, par des discours proportionnés aux connaissances d'un villageois, il lui explique les difficultés de la poésie et la peine qu'il a surtout d'exprimer noblement et avec élégance les choses les plus communes et les plus sèches. De là il prend occasion de lui démontrer que le travail est nécessaire à l'homme pour être heureux. Cette pièce fut composée en 1695. Horace a aussi adressé une épître à son fermier : c'est la quatorzième du premier livre. Mais ces deux poètes ont suivi des routes différentes. »

Laborieux valet du plus commode maître
 Qui pour te rendre heureux ici-bas pouvait naître,
 Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil ¹,
 Qui diriges chez moi l'if et le chèvrefeuil ²,

¹ Antoine Riquié cultivait déjà ce jardin lorsque Despréaux l'acheta en 1685. — ² *Chèvrefeuil* est mis pour *chèvrefeuille*, sans doute à cause de la rime. Voltaire, qui avait connu Antoine, relève ainsi cette licence poétique dans son *Épître à Boileau* :

Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil,
 Qui chez toi, pour rimer, planta le chèvrefeuil.

Et sur mes espaliers, industrieux génie,
Sais si bien exercer l'art de La Quintinie ¹.
Oh ! que de mon esprit triste et mal ordonné,
Ainsi que de ce champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines
Et des défauts sans nombre arracher les racines ² !

Mais parle ; raisonnons. Quand, du matin au soir
Chez moi poussant la bêche ou portant l'arrosoir,
Tu fais d'un sable aride une terre fertile
Et rends tout mon jardin à tes lois si docile,
Que dis-tu de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles dans l'air par élans envolées
Effrayer les oiseaux perchés dans mes allées ?
Ne soupçonnes-tu point qu'agité du démon,
Ainsi que ce cousin des quatre fils Aimon ³
Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire,
Je rumine en marchant quelque endroit du grimoire ?
Mais non ; tu te souviens qu'au village on t'a dit
Que ton maître est nommé pour coucher par écrit ⁴
Les faits d'un roi plus grand en sagesse, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze pairs de France.
Tu crois qu'il y travaille et qu'au long de ce mur
Peut-être en ce moment il prend Mons et Namur.

Que penserais-tu donc si l'on t'allait apprendre
Que ce grand chroniqueur des gestes d'Alexandre,

¹ Célèbre directeur des jardins du roi. — ² Horace avait dit au cultivateur de sa campagne :

Certemus spinas animone ego fortius an tu
Evellas agro ; et melior sit Horatius, an res.

(*Ep.* I, XIV, v. 4 et 5.)

³ Maugis, célèbre enchanteur qui joue un grand rôle dans le roman des *Quatre fils Aymon*, versifié au moyen âge, mis ensuite en prose, et populaire encore aujourd'hui. — ⁴ Voyez ci-dessus, p. 239, note 1.

Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
S'agite, se démène et s'use le cerveau
Pour te faire à toi-même en rimes insensées
Un bizarre portrait de ses folles pensées?
Mon maître, dirais-tu, passe pour un docteur
Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur;
Sous ces arbres pourtant de si vaines sornettes
Il n'irait point troubler la paix de ces fauvettes
S'il lui fallait toujours comme moi s'exercer,
Labourer, couper, tondre, aplanir, palisser,
Et dans l'eau de ces puits, sans relâche tirée,
De ce sable étancher la soif démesurée.

Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans ce jardin c'est toi.
Oh! que tu changerais d'avis et de langage
Si deux jours seulement, libre du jardinage,
Tout à coup devenu poète et bel esprit,
Tu t'allais engager à polir un écrit
Qui dit, sans s'avilir, les plus petites choses,
Fit des plus secs chardons des œillets et des roses
Et sût même aux discours de la rusticité
Donner de l'élégance et de la dignité;
Un ouvrage, en un mot, qui, juste en tous ses termes,
Sût plaire à d'Aguesseau, sût satisfaire Termes¹;
Sût, dis-je, contenter, en paraissant au jour,
Ce qu'ont d'esprits plus fins et la ville et la cour!
Bientôt de ce travail revenu sec et pâle
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,
Tu dirais, reprenant ta pelle et ton râteau :
J'aime mieux mettre encor cent arpents au niveau
Que d'aller follement, égaré dans les nues,
Me lasser à chercher des visions cornues,

¹ Le marquis de Termes. D'Aguesseau, alors avocat général au parlement de Paris, devint procureur général et chancelier de France.

Et, pour lier des mots si mal s'entr'accordants,
Prendre, dans ce jardin, la lune avec les dents.

Approche donc et viens; qu'un paresseux t'apprenne,
Antoine, ce que c'est que fatigue et que peine.
L'homme ici-bas, toujours inquiet et gêné,
Est, dans le repos même, au travail condamné.
La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux poètes
Les neuf trompeuses Sœurs dans leurs douces retraites
Promettent du repos sous leurs ombrages frais;
Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès,
La cadence aussitôt, la rime, la césure,
La riche expression, la nombreuse mesure,
Sorcières dont l'amour sait d'abord les charmer,
De fatigues sans fin viennent les consumer.
Sans cesse poursuivant ces fugitives fées ¹
On voit sous les lauriers haleter les Orphées.
Leur esprit toutefois se plaît dans son tourment,
Et se fait de sa peine un noble amusement.
Mais je ne trouve point de fatigue si rude
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui, jamais ne sortant de sa stupidité,
Soutient dans les langueurs de son oisiveté,
D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offusqué de ses pensers épais,
Loin du trouble et du bruit il croit trouver la paix :
Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Tous les honteux plaisirs, enfants de la mollesse,
Usurpant sur son âme un absolu pouvoir,

¹ « Les Muses. » (Note de Boileau.) Si l'auteur n'avait pas déclaré lui-même que par ces *fugitives fées* il avait voulu indiquer les neuf Muses, ses lecteurs auraient dû croire qu'il s'agissait de la *mesure*, de la *riche expression*, de la *césure*, de la *rime* et de la *cadence*, *sorcières* que les poètes se fatiguent à poursuivre : c'est le sens tout naturel de la phrase, dont la construction laisse par conséquent quelque chose à désirer.

De monstrueux désirs le viennent émouvoir,
 Irritent de ses sens la fureur endormie
 Et le font le jouet de leur triste infamie.
 Puis sur leurs pas soudain arrivent les remords;
 Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps,
 La pierre, la colique et les gouttes cruelles,
 Guénaud, Rainssant, Brayer, presque aussi tristes qu'elles ¹,
 Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler,
 De travaux douloureux le viennent accabler,
 Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes,
 Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes ²,
 Et le mettent au point d'envier ton emploi.
 Reconnaiss donc, Antoine, et conclus avec moi
 Que la pauvreté mâle, active et vigilante
 Est, parmi les travaux, moins lasse et plus contente
 Que la richesse oisive au sein des voluptés.

Je te vais sur cela prouver deux vérités,
 L'une que le travail, aux hommes nécessaire,
 Fait leur félicité plutôt que leur misère,
 Et l'autre qu'il n'est point de coupable en repos.
 C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
 Suis-moi donc. Mais je vois, sur ce début de prône,
 Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune
 Et que, les yeux fermés, tu baisses le menton.
 Ma foi le plus sûr est de finir ce sermon.
 Aussi bien j'aperçois ces melons qui t'attendent
 Et ces fleurs qui là-bas entre elles se demandent

¹ Ces trois fameux médecins de Paris étaient morts plusieurs années avant la composition de cette épître. — ² « L'auteur ayant récité sa pièce à M. d'Aguesseau, avocat général, qui était allé le voir à Auteuil, ce magistrat condamna ce vers : il trouvait la métaphore qu'il contient trop hardie et trop violente. Despréaux lui répondit que, si ce vers n'était pas bon, il fallait brûler toute la pièce. » (Note de Brossette.) Ces métaphores sont, en effet, tout à la fois énergiques, naturelles et fort intelligibles, surtout pour Antoine, qui sait ce que c'est que suer à scier des rocs et à fendre des chênes.

S'il est fête au village et pour quel saint nouveau
On les laisse aujourd'hui si longtemps manquer d'eau.

Nous ne donnons pas la douzième et dernière épître de Boileau : c'est une thèse théologique, ou plutôt janséniste, sur l'amour de Dieu. Pour la rendre orthodoxe il faudrait y combler d'immenses lacunes. Le disciple d'Arnauld n'y tient compte que de la charité parfaite, et il y suppose dans son adversaire des principes que jamais école catholique n'a soutenus. C'est sur cette base fausse, en droit comme en fait, que s'appuie la prosopopée qui termine son argumentation, et que nous ne citerons pas non plus, bien qu'on l'ait vantée, parce qu'elle repose, comme tout le reste, sur la double erreur que nous venons d'indiquer. *Rien n'est beau que le vrai* : Boileau lui-même l'a dit. Ajoutons enfin que toute cette épître, roulant sur des disputes heureusement terminées par la condamnation des doctrines du jansénisme, n'a plus aujourd'hui d'intérêt que pour l'histoire des hérésies.

ADIEUX AUX MUSES.

fragment de la première épître de J. B. ROUSSEAU¹. — Vers 1700.

Muses, gardez vos faveurs pour quelque autre ;
Ne perdons plus ni mon temps ni le vôtre
Dans ces débats où nous nous égayons.
Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons ;
Reprenez tout, j'abandonne sans peine
Votre Hélicon, vos bois, votre Hippocrène,
Vos vains lauriers d'épine enveloppés
Et que la foudre a si souvent frappés.
Car aussi bien quel est le grand salaire
D'un écrivain au-dessus du vulgaire ?
Quel fruit revient aux plus rares esprits
De tant de soins à polir leurs écrits,
A rejeter les beautés hors de place,

¹ Né en 1670, mort en 1741. La date de la composition de cette épître est déterminée par un vers où Rousseau dit qu'il *a compté six lustres à peine*.

Mettre d'accord la force avec la grâce,
 Trouver aux mots leur véritable tour,
 D'un double sens démêler le faux jour,
 Fuir les longueurs, éviter les redites,
 Bannir enfin tous ces mots parasites
 Qui, malgré vous dans le style glissés,
 Rentrent toujours, quoique toujours chassés ?
 Quel est le prix d'une étude si dure ?
 Le plus souvent une injuste censure,
 Ou tout au plus quelque léger regard
 D'un courtisan qui vous loue au hasard
 Et qui peut-être avec plus d'énergie
 S'en va prôner quelque fade élogie.
 Et quel honneur peut espérer de moins
 Un écrivain libre de tous ces soins,
 Que rien n'arrête et qui, sûr de se plaire,
 Fait sans travail tous les vers qu'il veut faire ?
 Il est bien vrai qu'à l'oubli condamnés
 Ses vers souvent sont des enfants morts-nés.
 Mais chacun l'aime, et nul ne s'en défie ;
 A ses talents aucun ne porte envie ;
 Il a sa place entre les beaux esprits,
 Fait des sonnets, des bouquets pour Iris. . . .
 Que si jamais, pour faire une œuvre en forme,
 Sur l'Hélicon Phébus permet qu'il dorme,
 Voilà d'abord tous ses chers confidents,
 De son mérite admirateurs ardents,
 Qui par cantons répandus dans la ville,
 Pour l'élever dégraderont Virgile ;
 Car il n'est point d'auteur si désolé
 Qui dans Paris n'ait un parti zélé ;
 Tout se débite : *un sot*, dit la satire,
*Trouve toujours un plus sot qui l'admire*¹.

¹ Boileau, *Art poétique*, ch. I.

LES DARDS DE L'ABEILLE ET DU POËTE,

autre fragment de la même épître.

Tout vrai poëte est semblable à l'abeille :
 C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille
 Et qu'elle amasse au milieu des chaleurs
 Ce miel si doux tiré du suc des fleurs ;
 Mais la nature, au moment qu'on l'offense,
 Lui fit présent d'un dard pour sa défense,
 D'un aiguillon qui, prompt à la venger,
 Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

LA CLÉMENTE DES DIEUX,

placet composé par VOLTAIRE ¹ et présenté par un soldat invalide à Monseigneur,
 fils unique de Louis XIV. — 1706 ou 1707.

Noble sang du plus grand des rois,
 Son amour et notre espérance,
 Vous qui, sans régner sur la France,
 Réglez sur le cœur des François,
 Pourrez-vous souffrir que ma veine,
 Par un effort ambitieux,
 Ose vous donner une étrenne,
 Vous qui n'en recevez que de la main des dieux ?
 La nature en vous faisant naître
 Vous étrenna de ses plus doux attraits,
 Et fit voir dans vos premiers traits
 Que le fils de Louis était digne de l'être.
 Tous les dieux à l'envi vous firent leurs présents :
 Mars vous donna la force et le courage ;
 Minerve, dès vos jeunes ans,

¹ Né en 1694, mort en 1778.

Ajouta la sagesse au feu bouillant de l'âge ;
 L'immortel Apollon vous donna la beauté ;
 Mais un Dieu plus puissant, que j'implore en mes peines,
 Voulut aussi me donner mes étrennes
 En vous donnant la libéralité.

Le petit Arouet, qui fut depuis M. de Voltaire, n'avait que douze ans environ lorsqu'il composa cette pièce. La fit-il sans le secours de quelque Quintilien, du P. Porée, par exemple ? Ne l'a-t-il pas retouchée plus tard, comme *la Henriade*, qu'il imprima à vingt-neuf ans, qu'il remania à trente-cinq, qu'il corrigea toute sa vie, et que ses admirateurs lui ont pourtant fait écrire à vingt et un ans ? Mais nous ne contesterons pas la précocité d'un homme qui a grandi certainement plus vite que Molière, La Fontaine, Corneille et Racine. Un talent facile et léger pousse rapidement, mais n'atteint jamais à la hauteur et à la perfection où parviennent les génies graves et laborieux. Tels furent, en effet, la nature et le sort de la muse qui débuta par cette petite merveille : à quatre-vingts ans elle faisait encore des vers aisés et jolis, mais elle ne fit jamais rien de grand et de parfait. Comparez cette épître aux descriptions lyriques de Port-Royal par Racine, et vous verrez que l'auteur d'*Athalie* versifiait moins bien à dix-huit ans que l'auteur de *Zaïre* à douze ; mais il ne cessa pas de travailler et de croître ; et ses derniers travaux furent des chefs-d'œuvre. Il y a peut-être plus d'incorrections dans la meilleure tragédie de Voltaire que dans toutes celles de Racine.

SUR LE FAUX ENTHOUSIASME,

début d'une épître de J. B. Rousseau, adressée au baron de Breteuil.

— De 1720 à 1724.

Daignez de grâce, à votre heure commode,
 Vous qui vivez aux sources de la mode,
 Me dire un mot du style et des écrits
 Qui sont en vogue aujourd'hui dans Paris ;
 Car vous savez qu'un air de mode impose
 A nos Français plus que toute autre chose,
 Et que par là le plus mince oripeau

Se vend parfois mieux que l'or le plus beau.
 J'ai vu le temps, mais, Dieu merci, tout passe.
 Que Calliope au sommet du Parnasse,
 Chaperonnée en burlesque docteur,
 Ne savait plus qu'étourdir l'auditeur
 D'un vain ramas de sentences usées,
 Qui, de l'Olympe excitant les nausées,
 Faisaient souvent, en dépit de ses sœurs,
 Transir de froid jusqu'aux applaudisseurs.
 Nous avons vu, presque durant deux lustres,
 Le Pinde en proie à de petits illustres
 Qui, traduisant Sénèque en madrigaux
 Et rebattant des sons toujours égaux,
 Fous de sang-froid, s'écriaient : Je m'égare ;
 Pardon, Messieurs, j'imité trop Pindare !
 Et suppliaient le lecteur morfondu
 De faire grâce à leur feu prétendu.
 Comme eux alors, apprenti philosophe,
 Sur le papier nivelant chaque strophe,
 J'aurais bien pu du bonnet doctoral

¹ Ce vers, devenu proverbial, est une allusion à la fameuse ode d'Hondar de La Motte intitulée *l'Enthousiasme* et publiée en 1714 : il la résume tout entière. Ce poète, sentencieux et froid, commence par déclarer à sa muse qu'il veut s'échauffer, et la conjure de *remplir son âme de ses plus sublimes faveurs*.

Affranchi des timides règles,
 Fais-moi prendre l'essor des aigles :
 Que tous les yeux en soient surpris !

La raison me servait de phare ;
 Mais puisqu'on veut que je m'égare,
 Viens m'en apprendre le secret.

Il s'égare donc, et sa muse le rappelle bientôt à l'ordre en lui déclarant qu'il fera mieux de parler raison que de délirer avec Pindare et Orphée, chantres sans philosophie, qui n'auraient pas crié si haut s'ils avaient eu quelque chose à dire.

Mais pourquoi du hardi Pindare
 S'imposer l'exemple bizarre
 Sans la même nécessité,
 Et se faire dans l'abondance
 Une règle de la licence
 Permise à la stérilité ?

Embéguiner mon Apollon moral
 Et rassembler sous quelques jolis titres
 Mes froids dizains rédigés en chapitres;
 Puis, grain à grain tous mes vers enfilés,
 Bien arrondis et bien intitulés,
 Faire servir votre nom d'épisode,
 Et vous offrir, sous le pompeux nom d'ode,
 A la faveur d'un éloge écourté,
 De mes sermons l'ennuyeuse beauté ¹.
 Mais mon génie a toujours, je l'avoue,
 Fui ce faux air dont le bourgeois s'engoue;
 Et ne sais point, prêcheur fastidieux,
 D'un sot lecteur éblouissant les yeux,
 Analyser une vérité fade,
 Qui fait vomir ceux qu'elle persuade
 Et qui, traînant toujours le même accord,
 Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.

« Si Rousseau écrivait toujours ainsi, dit La Harpe après avoir cité cette page, ses épîtres, sans valoir celles de Despréaux, pourraient être mises au rang des bons ouvrages. » Elles firent beaucoup de bruit quand elles parurent, parce qu'elles étaient satiriques et remplies de personnalités. Aujourd'hui on ne les lit plus, tant elles sont faiblement pensées et languissamment écrites. On y trouve bien çà et là quelques belles pages; mais l'ensemble n'en est pas supportable.

LA CHARTREUSE,

épître de GRESSET, professeur au Collège Louis-le-Grand ². — 17 novembre 1734.

Pourquoi de ma sage indolence
 Interrompez-vous l'heureux cours?

¹ Autre trait satirique dirigé contre La Motte, dont les odes fastidieuses sont de longs traités sur *le devoir*, sur *l'émulation*, sur *la colère*, *l'amour-propre*, etc. — ² Né en 1709, novice en 1725, sorti de la compagnie de Jésus à la fin de 1735, mort en 1777.

Soit raison, soit indifférence,
Dans une douce négligence
Et loin des muses pour toujours,
J'allais racheter en silence
La perte de mes premiers jours;
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allais jouir de ma raison. . . .
Mais votre épître enchanteresse,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permesse
Vient encore enivrer mes sens.
Vainement j'abjurais la rime,
L'haleine légère des vents
Emportait mes faibles serments.
Aminte, votre goût ranime
Mes accords et ma liberté;
Entre Uranie et Terpsichore
Je reviens m'amuser encore
Au Pinde, que j'avais quitté.
Tel, par sa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il semble changer son cours,
Autour de la flamme infidèle
Le papillon revient toujours.

Tel est l'exorde de cette charmante épître, qui est composée de sept cents vers et partagée en trois parties. Dans la première le poète décrit sa cellule ; dans la seconde il développe les raisons qui la lui font aimer, tout étroite, toute pauvre, toute froide qu'elle est ; dans la troisième enfin, aspirant au repos des champs et aux douces jouissances des vacances d'automne, il trace le plan de la délicieuse république qu'il veut former au mois d'octobre, à la campagne, avec ses amis. C'est dans cette pièce qu'il a mis le plus de cette verve aisée, de ce gracieux abandon qui le caractérisent ; et de toutes ses poésies *la Chartreuse* serait la plus parfaite si elle avait autant de sobriété

dans les détails que d'entraînement et de vivacité dans l'ensemble. Mais l'abandon y dégénère çà et là en négligence et la verve en diffusion. Gresset a eu, plus que tout autre, l'art de cadencer les longues périodes ; mais il abuse quelquefois de cette facilité, et ses phrases, trop longtemps soutenues, deviennent quelquefois monotones. Voilà pour le mérite littéraire de cette épître ; quant à son côté moral, il y a de plus graves reproches à faire au jeune religieux qui la composa : elle sent par trop l'homme du monde, et l'on comprend aisément en la lisant, surtout vers la fin, que son auteur, déjà hors de sa vocation, devait bientôt abandonner la cellule dont il avait vanté la paix et la douceur, pour se jeter dans les embarras de la société profane qu'il avait si poétiquement décrite et si légèrement censurée¹.

Des trois parties de cette épître, la première est la plus parfaite ; nous allons la donner presque en entier. Nous analyserons ensuite les deux autres, en n'y prenant que les passages les plus remarquables.

Vous voulez qu'en rimes légères
Je vous offre des traits sincères
Du gîte où je suis transplanté.
Mais comment faire, en vérité ?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables
Égayer le sombre tableau
De mon domicile nouveau ? . . .
Quand, arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs sauvages,
Dieux ! quel contraste douloureux !
Au premier aspect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur secrète,
Mon cœur, subitement flétri,
Dans une surprise muette
Resta longtemps enseveli.

¹ Cependant hâtons-nous de dire, à la décharge de Gresset, qu'il ne sortit pas du cloître sans rendre une seconde fois, et plus religieusement, hommage aux douceurs de la solitude qu'il avait quittée, comme nous le verrons dans ses *Adieux aux Jésuites*, expression d'un regret et d'une reconnaissance qui l'honorent autant que ses anciens confrères.

Quoi qu'il en soit, je vis encore ;
Et, malgré vingt sujets divers
De regrets et de tristes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces vers.
De l'assoupissante élégie
Je méprise trop les fadeurs :
Phébus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs ;
Je cesse d'estimer Ovide
Quand il vient sur de faibles tons
Me chanter, pleureur insipide,
De longues lamentations. . . .
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penser
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer.
Ainsi l'aimable poésie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité
Et nous sauve au moins par la fable
Des ennuis de la vérité.
C'est par cette vertu magique
Du télescope poétique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bizarre destinée
Vient de m'enterrer à Paris.

Sur cette montagne empestée¹
Où la foule toujours crottée

¹ La montagne Sainte-Genève.

De prestolets ¹ provinciaux
 Trotte, sans cause et sans repos,
 Vers ces demeures odieuses
 Où règnent les longs arguments
 Et les harangues ennuyeuses ²,
 Loin du séjour des agréments ³;
 Enfin, pour fixer votre vue,
 Dans cette pédantesque rue ⁴
 Où trente faquins d'imprimeurs,
 Avec un air de conséquence,
 Donnent froidement audience
 A cent faméliques auteurs,
 Il est un édifice immense
 Où dans un loisir studieux
 Les doctes arts forment l'enfance
 Des fils des héros et des dieux ⁵ :
 Là, du toit d'un cinquième étage,
 Qui domine avec avantage
 Tout le climat grammairien ⁶,
 S'élève un antre aérien,
 Un astrologique ermitage,
 Qui paraît mieux, dans le lointain,
 Le nid de quelque oiseau sauvage
 Que la retraite d'un humain.

C'est pourtant de cette guérite,
 C'est de ce céleste tombeau
 Que votre ami, nouveau stylite,
 A la lueur d'un noir flambeau,
 Penché sur un lit sans rideau,

¹ De petits abbés. — ² La Sorbonne. — ³ Vers mal rejeté à la fin de la phrase. Il aurait fallu dire : *vers ces demeures odieuses, où, loin du séjour des agréments, règnent*, etc. — ⁴ La rue Saint-Jacques, autrefois célèbre par ses imprimeurs. — ⁵ Le collège Louis-le-Grand, alors dirigé par les Jésuites, qui l'ont fondé. — ⁶ Tout ce qu'on appelle encore aujourd'hui le Quartier latin.

Dans un déshabillé d'ermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard
Et peut-être sans trop de suite
Ces vers enfilés au hasard;
Et tandis que pour vous je veille
Longtemps avant l'aube vermeille ¹,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas;
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur deux vieux échalas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma chartreuse est décorée
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas
Lorsque, sur ma niche éthérée,
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats,

¹ La règle le faisait lever, l'hiver comme l'été, à quatre heures du matin.

Ou quand leur troupe conjurée
 Y vient préparer ces frimas
 Qui versent sur chaque contrée
 Les catarrhes et le trépas ¹.
 Je n'outre rien : telle est en somme
 La demeure où je vis en paix,
 Concitoyen du peuple gnome,
 Des sylphides et des follets ².
 Telles on nous peint les tanières
 Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
 Les pythonisses, les sorcières,
 Dans le donjon d'un vieux château ;
 Ou tel est le sublime siège
 D'où, flanqué de trente-deux vents,
 L'auteur de l'Almanach de Liège
 Lorgne l'histoire du beau temps
 Et fabrique avec privilège
 Ses astronomiques romans.
 Sur ce portrait abominable

¹ « Que de ressources poétiques, dit La Harpe, pour peindre agréablement une fenêtre près d'une gouttière, un mauvais lit, une table estropiée et deux mauvaises chaises de paille ; mais il fallait s'arrêter à ces vers qui terminent si bien la phrase :

Voilà les meubles délicats
 Dont ma chartreuse est décorée.

On sent tout de suite la longueur à cette espèce d'apposition *et que les frères de Borée* ; et encore plus à celle qui vient après, *ou quand leur troupe conjurée* ; et, de plus, c'est finir par des vers faibles ce qui a commencé par des vers excellents. » La Harpe aurait dû, lui aussi, arrêter sa phrase avant le *de plus*, qui la termine par une critique peu juste ou mal exprimée. Il y avait sans doute à redire à l'enchaînement grammatical des idées ; mais il y a trop de vigueur et d'originalité dans l'image que ces vers expriment pour les appeler des vers faibles et pour regretter que l'auteur ne les ait pas supprimés. — ² « Passons à Gresset, dit encore La Harpe, la très-mauvaise rime de *somme* et *gnome* : il est ridicule de mettre avec les *sylphes*, qui habitent l'air, les *gnomes*, qui habitent sous terre. » Le critique aurait dû se rappeler que, grâce aux escaliers, entre les greniers et les caves la communication est facile. Il faudrait donc aussi blâmer le poète d'avoir appelé son galetas tantôt un donjon, tantôt une tanière, tantôt un nid et tantôt un antre. C'est ne pas comprendre la légèreté du genre.

On penserait qu'en lieu pareil
 Il n'est point d'instants délectable
 Que dans les heures du sommeil.
 Pour moi qui d'un poids équitable
 Ai pesé des faibles mortels
 Et les biens et les maux réels,
 Qui sais qu'un bonheur véritable
 Ne dépendit jamais des lieux,
 Que le palais le plus pompeux
 Souvent renferme un misérable
 Et qu'un désert peut être aimable
 Pour quiconque sait être heureux,
 De ce Caucase inhabitable
 Je me fais l'Olympe des dieux ¹.

C'est par cette transition que le poète arrive à la seconde partie de son épître. Il aime son gîte aérien, désert, pauvre, incommode : premièrement, parce qu'il s'y trouve loin des censeurs imbéciles et des sots ennuyeux ; secondement, parce que ses études et ses lectures l'y font vivre dans la compagnie des poètes et des philosophes ; troisièmement, parce qu'il contemple de là, comme du haut d'un rocher, les naufrages des gens de lettres qui l'invitent à descendre, la vanité et les illusions de leur renommée, les brigues, les bassesses, les servitudes par lesquelles il devrait passer avec eux s'il voulait prétendre à leur fortune ; quatrièmement enfin, parce que sa philosophie l'a rendu indifférent à toutes les demeures comme à tous les pays.

Calme heureux ! loisir solitaire !
 Quand on jouit de ta douceur,
 Quel antre n'a pas de quoi plaire ?
 Quelle caverne est étrangère
 Lorsqu'on y trouve le bonheur ;

¹ Appeler Caucase un galetas de collège au cinquième étage, c'est aussi ridicule, au jugement de La Harpe, que de faire rencontrer sur les toits les gnomes, les sylphes et les follets. Nous répondons encore que c'est se montrer trop difficile dans l'appréciation d'une poésie aussi légère et que, d'ailleurs, la cime habitée par le jeune professeur était assez élevée, assez déserte et assez froide pour légitimer suffisamment cette métaphore.

Lorsqu'on y vit sans spectateur
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur;
Loin de ces troupes doucereuses
Où d'insipides précieuses
Et de petits fats ignorants
Viennent, conduits par la Folie,
S'ennuyer en cérémonie
Et s'endormir en compliments;
Loin de ces plates coteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigoterie en lunettes,
La minauderie en cornettes
Et la réforme en grand chapeau;
Loin de ce médisant infâme
Qui de l'imposture et du blâme
Est l'impur et bruyant écho;
Loin de ces sots atrabilaires
Qui, cousus de petits mystères,
Ne nous parlent qu'*incognito*;
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles
Coiffés de phrases imbéciles
Et de classiques préjugés,
Et qui, de l'enveloppe épaisse
Des pédants de Rome et de Grèce
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime et sur les auteurs
Avec autant de connaissance
Qu'un aveugle en a des couleurs.....
Loin de la gravité chinoise

De ce vieux druide empesé
 Qui, sous un air symétrisé,
 Parle à trois temps, rit à la toise,
 Regarde d'un œil apprêté
 Et m'ennuie avec dignité;
 Loin de ces faussets du Parnasse
 Qui, pour avoir glapi parfois
 Quelque épithalame à la glace
 Dans un petit monde bourgeois,
 Ne causent plus qu'en folles rimes,
 Ne vous parlent que d'Apollon,
 De Pégase et de Cupidon
 Et telles fadeurs synonymes,
 Ignorant que ce vieux jargon,
 Relégué dans l'ombre des classes,
 N'est plus aujourd'hui de saison ¹.

A ces traits je pourrais, Aminte,
 Ajouter encor d'autres mœurs;
 Mais sur cette légère empreinte
 D'un peuple d'ennuyeux causeurs,
 Dont j'ai nuancé les couleurs,
 Jugez si toute solitude
 Qui nous sauve de leurs vains bruits
 N'est point l'asile et le pourpris
 De l'entière béatitude.

¹ Gresset, comme on le voit, en voulait aux censeurs : son cœur se décharge dans ces vers, évidemment à l'adresse des personnes qui avaient blâmé ou la forme littéraire ou la légèreté morale de son *Vert-Vert*, bagatelle poétique charmante, il faut bien l'avouer, mais aussi satire fort inconvenante qui avait paru sans l'aveu des supérieurs du jeune religieux. Il y a certainement beaucoup de verve dans ce style périodique, beaucoup de variété dans cette succession de petits tableaux tous différents et tous heureusement colorisés ; mais il y a trop de profusion dans ce luxe d'expressions, trop de monotonie dans cette multitude de phrases liées entre elles par le retour des mêmes mots. *Loin de* y est répété jusqu'à douze fois ; et la tirade, que nous avons abrégée presque de moitié, se prolonge pendant plus de quatre-vingts vers.

Que dis-je ! est-on seul après tout
Lorsque, touché des plaisirs sages,
On s'entretient dans les ouvrages
Des dieux de la lyre et du goût?

. Par la présence
De ces morts vainqueurs des destins
On se console de l'absence,
De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir ?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un désir.
Pourrais-je, en proie aux soins vulgaires,
Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion !
Irais-je, adulateur sordide,
Encenser un sot dans l'éclat,
Amuser un Crésus stupide
Et monseigneuriser un fat ;
Sur des espérances frivoles
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur et de dignité ;
Et, vil client de la fierté,
A de méprisables idoles
Prostituer la vérité !
Irais-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux

Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux !...
Irais-je pâlir sur la rime
Dans un siècle insensible aux arts,
Et de ce rien qu'on nomme estime
Affronter les nombreux hasards !
Et, d'ailleurs, quand la poésie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendrait le sceptre et la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrais-je au char de l'immortelle
M'enchaîner encor plus longtemps !
Quand j'aurai passé mon printemps
Pourrais-je vivre encor pour elle !
Car enfin au lyrique essor,
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus solides journées
Voudrais-je me livrer encor,
Persuadé que l'harmonie
Ne verse ses heureux présents
Que sur le matin de la vie
Et que, sans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans¹ !...
Irais-je, orateur mercenaire
Du faux et de la vérité,
Chargé d'une haine étrangère,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix et ma tranquillité ;
Et, dans l'antre de la chicane
Aux lois d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'Immortel²,
Par une éloquence anglicane
Saper et le trône et l'autel !...

¹ Il en avait alors vingt-quatre ou vingt-cinq — ² *L'Éternel* aurait beaucoup mieux valu.

Des mortels j'ai vu les chimères ;
Sous leurs fortunes mensongères
J'ai vu régner la folle erreur ;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille petites réelles
Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infidèles
Sous un coloris de candeur ;
Et j'ai dit au fond de mon cœur :
Heureux qui dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré, content de peu
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle déesse
Ou dupe de l'aveugle dieu !

A la sombre misanthropie
Je ne dois point ces sentiments :
D'une fausse philosophie
Je hais les vains raisonnements...
Une indifférence suprême,
Voilà mon principe et ma loi :
Tout lieu, tout destin, tout système
Par là devient égal pour moi.
Où je vois naître la journée,
Là, content, j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin...
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un faible rameau
Qui, par les jeux du vague Éole
Enlevé de quelque arbrisseau,

Quitte sa tige, tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau.
Là, par une invincible pente
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante
Et d'un mouvement étranger.
Souvent il paraît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux ;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux,
Tantôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés,
Tantôt une rive sauvage
Et des déserts abandonnés.
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abîme sans retour ¹.

Mais qu'ai-je fait ? Pardon, Aminté,
Si je viens de moraliser ;
Dans une lettre sans contrainte
Je ne prétendais que causer.
Où sont, hélas ! ces douces heures
Où, dans vos aimables demeures,
Partageant vos discours charnians,
Je partageais vos sentiments ?

¹ Cette image est le commentaire poétique et profane de la règle qui obligeait, en effet, le jeune religieux à accepter tous les emplois et tous les domiciles qui lui seraient assignés par ses supérieurs. Indifférent à tout dans ses vers, il ne le fut pas quand il fallut mettre en pratique cet abandon de soi-même, qu'il avait décrit d'une façon si charmante. Envoyé à La Flèche quelque temps après cette protestation plus philosophique que chrétienne, il ne tint pas à cet exil loin de Paris : il avait quitté son ordre avant la fin de 1735.

Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour !

Voilà l'imagination du poète hors de sa cellule et de Paris, où tout lui déplaît quand il songe au repos des champs et aux beautés de la nature.

Dans ce jardin si magnifique,
Embelli par la main des rois,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétait nos voix ;
Sur ces rives tumultueuses
Où les passions fastueuses
Font régner le luxe et le bruit
Jusque dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asile
Où sous des feuillages secrets
Le Sommeil repose tranquille
Dans les bras de l'aimable Paix ;
A l'aspect de ces eaux captives
Qu'en mille formes fugitives
L'art sait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans les antres verts,
Suit la pente de la nature
Et ne connaît point d'autres fers ;
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits
Où le goût brillant d'Ausonie
Se mêle aux agréments français,
Je regrette les chansonnettes
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les coteaux
Quand vos bergères fortunées,

Sur les soirs des belles journées,
Ramènent gaîment leurs troupes.

Les statuts de la joyeuse république qu'il rêve et qu'il veut réaliser à la campagne avec Aminte et ses autres compagnons de vacances est ce qu'il y a de plus original et de plus heureusement figuré dans cette troisième et dernière partie de sa Chartreuse. C'est par ce tableau que l'épître est terminée.

Là, retranchant de notre vie,
Les façons, la cérémonie
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine comédie
Et, comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite république
Si longtemps projetée en vain.

Une divinité commode,
L'amitié, sans bruit sans éclat
Fondera ce nouvel État;
La franchise en fera le code;
Les jeux en seront le sénat;
Et sur un tribunal de roses,
Siège de notre consulat,
L'enjouement jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude;
La raison, quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment;
La vertu n'y sera point prude;
L'esprit n'y sera point pédant;
Le savoir n'y sera mettable
Que sous les traits de l'agrément :
Pourvu que l'on sache être aimable,
On y saura suffisamment.

On y proscrira l'étalage
Des phrasiers, des rhéteurs bouffis;
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage;
Mais, sous le nom de badinage,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes
Et d'embellir quelques sornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse
Jusque sur Bacchus et les Ris.....

Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant
N'entrera dans la confidence :
Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple il est perdu.
Les états de la république
Chaque autonome s'assembleront;
Et là notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs et nos plaisirs.

ADIEUX AUX JÉSUITES,

épître de GRESSET à M. l'abbé Marquet. — 1735, 4 décembre.

C'en est fait, à mon sort ma raison me ramène.
Mais, ami, t'avouerais-je un tendre sentiment
Que ton cœur généreux reconnaîtra sans peine ?
Oui, même en la brisant, j'ai regretté ma chaîne
Et je ne me suis vu libre qu'en soupirant.
Je dois tous mes regrets aux sages que je quitte ;
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux ;
Et, si dans leurs foyers désormais je n'habite,
Mon cœur me survit auprès d'eux ;
Car ne les crois pas tels que la main de l'Envie
Les peint à des yeux prévenus ;
Si tu ne les connais que sur ce qu'en publie
La ténébreuse Calomnie,
Ils te sont encore inconnus.
Lis, et vois de leurs mœurs des traits plus ingénus.
Qu'il m'est doux de pouvoir leur rendre un témoignage
Dont l'intérêt, la crainte et l'espoir sont exclus !
A leur sort le mien ne tient plus :
L'impartialité va tracer leur image.
Oui, j'ai vu des mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu ;
J'ai vu des esprits vrais, des cœurs incorruptibles,
Voués à la patrie, à leurs rois, à leur Dieu,
A leurs propres maux insensibles,
Prodiges de leurs jours, tendres, parfaits amis,
Et souvent bienfaiteurs paisibles
De leurs plus fougueux ennemis,
Trop estimés enfin pour être moins haïs.
Que d'autres, s'exhalant, dans leur haine insensée,
En reproches injurieux,
Cherchent en les quittant à les rendre odieux ;

Pour moi, fidèle au vrai, fidèle à ma pensée,
C'est ainsi qu'en partant je leur fais mes adieux.

A M. L'ABBÉ DE CHAUVELIN,

par GRESSET¹. — Après 1735.

Mon cher prieur, c'est le mot nécessaire,
 Car en ce jour, content du prieuré,
 Je n'aurai nullement affaire
 Du chanoine ni de l'abbé.
 Cette rime est un peu légère ;
 Mais, enfin, que voulez-vous faire ?
 Après deux mois de diète entière
 Tout Apollon est bien tombé.
 Cette parenthèse conclue,
 Voulez-vous bien, la présente reçue,
 Vous qui pouvez donner la loi,
 Par l'autorité prieurale,
 Dans vos États du Grand-Fresnoy,
 Envoyer le cordon et la lettre fatale
 Pour six perdrix de bon aloi,
 Dont le tombeau sera chez moi ?
 Si quelque lièvre et quelques grives,
 Ennuyés de la vie et d'un triste pays,
 Veulent jusques aux sombres rives
 Accompagner les six perdrix,
 Ordonnez qu'il leur soit permis
 De s'enterrer à leurs obsèques,
 Ainsi que le faisaient jadis
 Les esclaves, les pédisésques

¹ Nous avons vainement cherché cette épître dans toutes les anciennes éditions des *Œuvres* de Gresset. Elle a été imprimée sous son nom dans un *Choix de poésies*, en 2 volumes in-18, publié à Paris par MM. Gaume frères, 1827.

Des reines persanes et grecques
 Dont on allait brûler les corps,
 Et qui, se dévouant aux flammes,
 De compagnie avec leurs dames,
 Faisaient le voyage des morts.
 Cependant de la bienfaisance
 Observez le solide effet :

Votre don durera moins que sa récompense ;
 Vous jouirez encor de la reconnaissance
 Quand j'aurai mangé le bienfait.

Que de mots pour un rien ! style de nos ancêtres.
 Rien de plus dangereux que l'exemple des maîtres.

Un babil séduisant les entraîne à l'écart :

Vingt-quatre chants pour nous apprendre
 Qu'une bicoque fut en cendre ;
 Douze autres chants, d'une autre part,
 Pour conduire un saint gentilhomme
 De la Sicile, dont il part,
 A la grenouillère de Rome !

Les exemples des grands entraînent les petits.

Combien de vers ? Quarante-six ;

Pourquoi ? Pour demander un lièvre et six perdrix.

LE SYSTÈME DE NEWTON,

fragments d'une épître de VOLTAIRE adressée à madame la marquise du Châtelet
 en 1738, et du septième chant de *la Henriade*.

Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix ;
 Vers un centre commun tout gravite à la fois.
 Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
 Était enseveli dans une nuit obscure :
 Le compas de Newton, mesurant l'univers,

Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.
Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, la pourpre, le rubis
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature ;
Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.

Confidents du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui convrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous point jaloux ?

La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire ;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts.
La mer tombe, s'abaisse et roule vers ses bords.

Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre ;
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
Remontez, descendez près de l'astre des jours ;
Lancez vos feux, volez, et, revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

Et toi, sœur du soleil, astre qui dans les cieux
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites :
Marche, éclaire les nuits ; tes bornes sont prescrites.

Terre, change de forme ; et que la pesanteur
En abaissant le pôle élève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'ourse ;

Embrassez dans le cours de vos longs mouvements
Deux cents siècles entiers par delà six mille ans.

Le reste de l'épître est loin d'être à la hauteur de ces vers, qui sont peut-être les plus beaux que Voltaire ait faits. Ils ne sont pourtant pas sans taches : le mot *central* est prosaïque ; l'apostrophe aux esprits célestes, qui est exagérée, sent le rhéteur ; et les substances angéliques ne sont pas *éternelles*.

Au septième chant de *la Henriade* la description du ciel commence par le spectacle des astres ; et les vers qui en expliquent les mouvements d'après le système de Newton sont encore très-heureux, sont même, à notre avis, ce qu'il y a de mieux dans ce poème, bien qu'ils ne soient pas sans défauts. Les voici :

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé ¹.
De lui partent sans fin des torrents de lumière ;
Il donne, en se montrant, la vie à la matière
Et dispense les jours, les saisons et les ans
A des mondes divers autour de lui flottants.
Ces astres, asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course et s'évitent sans cesse ;
Et, servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui ².
Au delà de leurs cours et loin dans cet espace
Où la matière nage et que Dieu seul embrasse
Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin.
Dans cet abîme immense il ³ leur ouvre un chemin.
Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

¹ *Soi sur soi* n'est guère harmonieux, et ce *qui* redoublé rend la phrase un peu lourde. — ² Ce pronom est trop éloigné du substantif qu'il remplace.

— ³ Cet *il* est encore trop loin du soleil

A MON HABIT,

épître de SEDAINÉ ¹. — Vers 1730.

Ah ! mon habit, que je vous remercie !
 Que je valus hier, grâce à votre valeur !
 Je me connais ; et plus je m'apprécie,
 Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
 Par une secrète magie,
 Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
 Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
 Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie
 Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !
 Auprès de la maîtresse et dans un grand fauteuil,
 Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire ;
 J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire.

Cette femme à grands falbalas
 Me consulta sur l'air de son visage,
 Un blondin sur un mot d'usage
 Un robin sur des opéras.
 Ce que je décidai fut le *nec plus ultra*.
 On applaudit à tout : j'avais tant de génie !
 Ah ! mon habit, que je vous remercie !
 C'est vous qui me valez cela.

Ce marquis, autrefois mon ami de collège,
 Me reconnut enfin ; et, du premier coup d'œil,
 Il m'accorda par privilège
 Un tendre embrassement qu'approuvait son orgueil.
 Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
 Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla
 N'eussent obtenu de ma vie,

¹ Né en 1719, mort en 1797. Ce poëte dramatique, qui commença par être tailleur de pierre, ensuite maçon, et qui devint secrétaire de l'Académie d'architecture et même académicien français, n'est plus célèbre que par ce spirituel et satirique badinage.

Votre aspect seul me l'attira.
Ah ! mon habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela :
Mais ma surprise fut extrême :
Je m'aperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opérait.
J'entrais jadis d'un air discret ;
Ensuite, suspendu sur le bord de ma chaise
J'écoutais en silence et ne me permettais
Le moindre *si*, le moindre *mais* ;
Avec moi tout le monde était fort à son aise
Et moi je ne l'étais jamais ;
Un rien aurait pu me confondre ;
Un regard, tout m'était fatal ;
Je ne parlais que pour répondre,
Je parlais bas, je parlais mal ;
Un sot provincial, arrivé par le coche,
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau ;
Je me mouchais presque au bord de ma poche,
J'éternuais dans mon chapeau ;
On pouvait me priver, sans aucune indécence,
De ce salut par l'usage introduit ;
Il n'en coûtait de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort, les airs, la suffisance ;
Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance
Deviennent mes tons favoris.
Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis ?
Dieu ! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe
De ne point habiter ce pays limitrophe
Des conquêtes de notre roi !
Dans la Hollande il est une autre loi :
En vain j'étalerais ce galon qu'on renomme,
En vain j'exalterais sa valeur, son débit.

Ici l'habit fait valoir l'homme;
Là l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous, peuple aimable, où les grâces, l'esprit
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs ou son fruit;
On le juge sur son écorce.

PLACET

présenté par *** au comte d'Argenson, ministre de la guerre. — De 1743 à 1757.

Un jeune élève d'Apollon,
Élève, j'en conviens, de fort peu d'importance,
Mais qui remplit un coin dans le sacré vallon,
Ose à Votre Grandeur, en cette circonstance,
Présenter un placet, qui ne sera pas long.

Mon poltron de laquais, qui craint d'entrer en lice,
Bon sujet, bon valet, mais très-mauvais guerrier,
Se trouve, pour la milice,
Par le dieu Mars compris dans son papier-terrier.
Onque il ne fut, dit-il, avide de laurier;
De plus, il a tout lieu de croire
Que la France n'a pas besoin de son appui,
Et que Louis et la Victoire
Se passeront fort bien de lui.
Il sollicite donc la grâce,
Le dirai-je? d'être exempté
D'aller chez la postérité
Parmi nos héros prendre place;
Car tel est son mépris pour toute vanité
Qu'au renom des Césars il porte peu d'envie
Et qu'à Votre Grandeur il demande la vie
Au lieu de l'immortalité.

LE BESOIN D'UN AMI,

extrait de l'épître à l'amitié, lue par Ducis¹ à l'Académie française le 3 février 1785.

O vous que des plaisirs le dangereux essaim
Étourdit d'un tumulte et d'un éclat frivole,
Vous qui ne soupirez que pour l'or du Pactole
Et vous qui dans les cours volez avec ardeur
Après ce rien brillant qu'on a nommé grandeur,
Conservez, s'il se peut, vos trompeuses ivresses ;
Montez à la faveur, grossissez vos richesses ;
Non, je ne vous vois point d'un regard ennemi ;
Je vous plains seulement : vous n'avez point d'ami.
Dans ces salons pompeux où la richesse assemble
Tous ces mortels brillants, ennuyés d'être ensemble,
Je me sens accabler du poids de leur langueur.
En vain j'y cherche un homme et j'y demande un cœur.
Dans son palais rempli le riche est solitaire ;
Tout du besoin d'aimer conspire à le distraire.
Plus loin voyez ce pauvre. Au mépris condamné,
Traînant sous des lambeaux son sort infortuné,
Sans famille et sans nom, sans épouse et sans frère,
Il lui reste un ami : son chien suit sa misère.
Son chien marche, s'arrête et veille auprès de lui ;
Il l'aimera demain comme il l'aime aujourd'hui ;
Il défend son sommeil, il flatte sa vieillesse :
Amis, ils ont tous deux besoin de leur tendresse.
J'ai vu, faut-il le dire ? un riche *avec de l'or*
Qui voulait à ce pauvre arracher son trésor,
Marchandant cet ami qui caressait son maître².
Cet animal, dit-il, qui t'affame peut-être,
Tu peux en le vendant soulager tes malheurs.
Eh ! qui donc m'aimera ? dit le vieillard en pleurs.

¹ Né en 1733, mort en 1816. — ² Phrase mal construite.

La pièce dont nous citons la meilleure page ne manque ni de sentiment ni de couleur. Mais elle est vague et diffuse. C'est moins une épître proprement dite qu'un discours sur l'amitié, composé à l'occasion de la mort chrétienne du philosophe Thomas, auteur de l'*Éloge de Marc-Aurèle*. Cet académicien avait rendu le dernier soupir entre les bras de Ducis et de l'archevêque de Lyon, M^{sr} de Montazet.

Oui, je l'entends encor cette voix consolante
Du pontife attendri, qui, plein de nos douleurs,
T'annonça ton péril en te cachant ses pleurs.
Montazet, oui, ta bouche, avec l'accent d'un frère,
Lui peignit, lui montra, sous l'image d'un père,
Ce Dieu dont ta vertu nous fait bénir le nom !
Avec quel saint respect, quel touchant abandon
Mon ami lui prêtait son cœur et son oreille !
Je crus voir Fénelon parlant au grand Corneille.

Il y avait loin de Thomas à Corneille ; mais cette exagération est pardonnable sur la tombe d'un ami. Fénelon a fourni à Ducis la sentence qui sert d'épigraphe à son épître. La voici : « Il serait à désirer que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble le même jour. » Cette petite phrase vaut mieux que les trois cents vers où elle est délayée.

A MON PETIT LOGIS.

Épître familière de Ducis ¹.

Petit séjour commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille ;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille,

¹ Cette petite pièce et la suivante figurent dans les *Poésies diverses* de Ducis. Nous avons cru pouvoir les ranger parmi les épîtres, puisque ce genre poétique, qui rigoureusement n'aurait dû renfermer que les lettres proprement dites, a été étendu par l'usage aux discours versifiés qu'on adresse non-seulement à des personnes réelles et absentes, mais aussi à des êtres inanimés. C'est ainsi que Boileau adresse une épître à ses vers, et Horace à son livre. Chez les latins ces sortes de poésies familières étaient indifféremment appelées *epistolæ* ou *sermones*.

Où je vis, m'endors et m'éveille
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille ;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance ;
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçois.
O mon lit ! ô ma maisonnette !
Chers témoins de ma paix secrète,
C'est vous, vous voilà, je vous voi !
Qu'avec plaisir je vous répète :
Il n'est point de petit chez soi !

A MON CAVEAU.

Fragment d'une épître familière de Ducis.

Dans ce caveau frais et joli,
Où, sans me vanter, je vous range,
Tous les ans, après la vendange,
Mes vingt feuilletes d'un Marli
Que je bois toujours sans mélange,
O mon vin, prête-moi tes feux !
Je vais entonner ta louange.
Il nous faut un prodige étrange ;
Enivre-moi, si tu le peux.
Parfois plus d'un auteur fameux
Vit blanchir et fumer son verre
Des flots d'un Champagne écumeux
Qui s'irritait dans la fougère ;
Et soudain, buvant sa colère,
Lui dut les traits les plus heureux.
Que de fois ta verve légère,

Ai, dans des soupers brillants,
En mille éclairs étincelants
Fit jaillir l'esprit de Voltaire !
Ta séve agitant les cerveaux,
Rompant ses fers, bacchante aimable,
Autour de lui tombait à table
En torrents de mousse adorable,
De ris, de verve et de bons mots.
Corneille, au front mâle et sévère,
Français avec un cœur romain,
Grâce au Beaune, grâce au Madère,
Se mettait quelquefois en train.
Ce bonhomme, sa coupe en main,
Creusait plus d'un grand caractère,
Et terrible, au fond de son sein,
Comme en un volcan toujours plein,
Entendait gronder son tonnerre.
Je crois que nos vins de Marli
Ne l'auraient pas si bien servi.
Sur ce point-là je me résigne.
Ah ! le Parnasse a des coteaux,
Des bosquets, des fleurs, des ruisseaux,
Et pas un seul arpent de vigne.
Quel oubli ! le Bacchus gaulois
Versa tous ses dons à la fois
Sur la Champagne et la Bourgogne.
Mais je bois sans être jaloux,
Je bois rondement, sans courroux
Et sans que mon front se renfrogne
Nos vins d'Auteuil et de Saint-Clou,
Et de Nanterre et de Chatou,
Et le Surène et le Boulogne,
Que Dieu fait croître auprès de nous :
Le même bois les produit tous.
L'important, disait feu Grégoire

En parlant du vin, c'est de boire.
 Qu'il soit veillé, fait au logis,
 Bien cuvé, clair comme un rubis ;
 Que grain à grain on vous l'égrappe ;
 Bu sans eau, — notez bien ceci, —
 Je vous réponds d'un vin qui tape
 Autant au moins que vin de Pape,
 Fût-il ou de Garche ou d'Issy.
 Maître Adam pensait bien ainsi
 Lorsqu'à Nevers, dans son délire,
 Il célébrait, sous son caveau,
 Son vin d'Arbois, vieux ou nouveau,
 En vers qu'il dédaignait d'écrire,
 Mais qui, sortis de son tonneau,
 Sans rabot, sans maillet, sans lime,
 Opulents de verve et de rime,
 Montaient fumants à son cerveau.....

L'HOMME.

A lord Byron ¹. Méditation de M. de LAMARTINE. — 1820.

Cette épître oratoire et lyrique est le chef-d'œuvre de M. de Lamartine. Tout ce qu'il a de verve, d'harmonie, de splendeur s'y trouve ; et nulle part ailleurs il n'a eu une philosophie aussi vraie, un idéal aussi pur, une expression aussi énergique. Il y a dans cette pièce des vers dont Corneille aurait envié la mâle et franche allure, des pé-

¹ Ce poëte, né à Londres en 1788, mourut en Grèce en 1824, lorsqu'il rêvait, au milieu d'une armée de bandits, la résurrection des Thémistocle et des Léonidas. « Je n'adressai point ces vers à lord Byron, dit M. de Lamartine : je ne savais de lui que son nom ; j'ignorais son séjour. J'ai lu depuis, dans ses Mémoires, qu'il avait entendu parler de cette méditation d'un jeune Français, mais qu'il ne l'avait pas lue. Il ne savait pas notre langue. Ses amis, qui ne la savaient apparemment pas mieux, lui avaient dit que ces vers étaient une diatribe contre ses crimes. Cette sottise le réjouissait : il aimait qu'on prit au sérieux sa nature surnaturelle et infernale ; il prétendait à la renommée du crime. C'était là sa faiblesse : une hypocrisie à rebours. »

riodes que Racine aurait pu abréger, mais qu'il n'aurait pas mieux cadencées; et, ce qui est d'un ordre supérieur, des axiomes que l'Ecole n'aurait pas formulés avec plus de laconisme et de netteté.

Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place.

C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.

La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.

Trois pareils vers auraient suffi, dans la Grèce antique, pour immortaliser la mémoire d'un sage. Et ne faut-il pas remonter à Dante, à Platon, à Homère, pour retrouver cette majesté de pensée et d'image :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux !

Quand M. de Lamartine monta si haut, il était chrétien. Qu'a-t-il perdu en cessant de l'être ? Ce que perd un aigle dans la nuit, la lumière de l'astre qui l'appelait et dans les rayons duquel il était allé se perdre. Devenu rationaliste, il s'est fait son soleil, et n'a plus rien eu qui le soulevât au-dessus de lui-même.

Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit

Qui, dans la route obscure où ton doigt le conduit,

Réfléchit d'un côté les clartés éternelles

Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.

De ces deux clartés, l'une infinie, l'autre bornée, que Dieu lui avait faites, ce poète a choisi la moindre. Il fallait bien que son idéal, splendeur du vrai, s'abaissât, que son œil se ternît, que son regard se perdît dans le vague.

Cependant ce *dieu tombé* n'a pas perdu le souvenir et la route des cieux; il y remonte quelquefois encore; et nous pouvons bien dire de lui ce qu'il a dit lui-même de lord Byron, en 1855, dans le commentaire de l'épître sur l'homme : « Il était si grand qu'il n'a pu se rapetisser tout à fait; ses ailes l'enlèvent malgré lui... et le reportent au ciel à chaque instant. » Mais dans la méditation qu'on va lire il y est toujours.

Est-ce à dire que ce poème soit sans défauts ? Non sans doute. Mais les défauts littéraires qu'on y remarque échapperont presque à l'entraînement d'une première lecture, et ne sont guère que des excès de verve et d'harmonie. Le plus considérable, à notre avis, se trouve dans la magnificence même du *Gloria in excelsis* chanté par le poète, qui, frappé comme Job dans ce qu'il avait de plus cher, au lieu d'outrager Dieu, l'adore et le bénit. Cet hymne, tout lyrique qu'il est, est un peu long, un peu tendu; et la résignation qu'il exprime, quoique logiquement admissible, est plus faite pour étonner l'ima-

gination que pour saisir le cœur. Elle fit pourtant pleurer la mère de M. de Lamartine. A ces nobles et pieuses larmes joignez la sentence du père de l'auteur, et dans ces deux suffrages du cœur et de la raison, réunis au foyer de famille, vous aurez, en deux mots, un jugement complet : C'est étrange, mais c'est beau et chrétien¹.

Dans la partie philosophique et morale de cette thèse sur la soumission de l'homme à Dieu, sagesse infinie, mais cachée, il y a plus à expliquer qu'à reprendre. C'est un argument *ad hominem*, c'est-à-dire personnel, direct, circonscrit. Considérée autrement, la justification des décrets divins pourrait y paraître incomplète et un peu dure. L'auteur n'y regarde le monde que par son mauvais côté, parce que son adversaire n'y voyait que le mal; il n'entre dans la noirceur et l'amertume de ses idées que pour lui apprendre comment il peut en sortir. Est-il aussi facile d'excuser l'excès du zèle qui invite lord Byron à mieux chanter que les chœurs célestes eux-mêmes? Théologiquement, cette hardiesse serait une énormité; poétiquement, ce n'est qu'une figure, un élan de cœur pardonnable à la bonne intention. Le démon dont le poète chrétien aurait voulu faire un ange ne pouvait être ému que par des espérances qui flatteraient son orgueil.

Que penser de la majesté infernale donnée à lord Byron dans un tableau que le pinceau de Michel-Ange n'aurait pas fait plus grand et plus terrible? Ce que M. de Lamartine lui-même en a pensé depuis. Quand il peignit, jeune encore, ce génie du mal, il n'en savait pas les petitesse; et son imagination le conçut plus haut qu'il ne l'était dans la réalité. Lord Byron eut quelque chose de ce grandiose sinistre qu'ont les monstruosité morales quand elles sont exagérées jusqu'à faire peur. Il se moque de tout : de Dieu, de la vertu, de sa patrie, de sa mère. Mais ce qui rapetissa ce criminel gigantesque, c'est qu'en

¹ « Le souvenir de lord Byron, dit M. de Lamartine, me revint un matin à la vue du mont Blanc, que j'apercevais de ma fenêtre. Je m'assis au coin d'un petit feu de ceps de vigne, que je laissai souvent éteindre dans la distraction entraînante de mes pensées; et j'écrivis au crayon, sur mes genoux, et presque d'une seule haleine, cette méditation à lord Byron. Ma mère, inquiète de ce que je ne descendais ni pour le déjeuner ni pour le dîner de famille, monta plusieurs fois pour m'arracher à mon poème. Je lui lus plusieurs passages qui l'émurent profondément, surtout par la piété de sentiments et de résignation qui débordait des vers et qui n'était qu'un écoulement de sa propre piété. Enfin, désespérant de me faire abandonner mon enthousiasme, elle m'apporta, de ses propres mains, un morceau de pain et quelques fruits secs, pour que je prisse un peu de nourriture tout en continuant d'écrire. J'écrivis, en effet, la méditation tout entière d'un seul trait, en dix heures. Je descendis à la veillée, le front en sueur, au salon, et je lus le poème à mon père. Il trouva les vers étranges, mais beaux. »

l'examinant de près on découvrit dans son enthousiasme pour le mal plus de faiblesse d'âme et de calcul d'amour-propre que d'exaltation et d'énergie. Ce fut par dépit qu'il se fit sauvage et misanthrope. Il eut peu de succès à la chambre des lords ; Londres n'applaudit pas à l'immoralité de ses vers et de sa conduite : il dit un éternel adieu à la tribune et à sa patrie. Boiteux, il en voulut à sa mère, la croyant coupable d'une infirmité à laquelle sa vanité ne pouvait se faire. S'il fut sceptique, licencieux, prodigue de crimes dans ses écrits plus qu'il ne pouvait l'être dans la réalité, c'est qu'il voulait paraître un être prodigieux. Un monstre est heureusement extraordinaire. Il obtint donc la misérable originalité qu'il avait enviée ; mais il n'obtint pas la grandeur. Le crime est bas ; l'hypocrisie du crime est plus basse encore. Rappelons-nous donc que le lord Byron poétique de M. de Lamartine n'est que la moitié du lord Byron de l'histoire.

Toi dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents !
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine.
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine :
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage ;
Et, tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.

Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme ;
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu !
Comme lui maintenant régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres ;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal.

Mais que sert de lutter contre sa destinée ?
Que peut contre le sort la raison mutinée ?
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon.
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison :
Hors de là tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface ;
Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué ta place.
Comment ? pourquoi ? qui sait ? De ses puissantes mains
Il a laissé tomber le monde et les humains,
Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
Ou semé dans les airs la nuit et la lumière.
Il le sait, il suffit : l'univers est à lui,
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui !
Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître :
Ignorer et servir, c'est la loi de notre être.
Byron, ce mot est dur : longtemps j'en ai douté ;
Mais pourquoi reculer devant la vérité ?
Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage,
De sentir, d'adorer ton divin esclavage ;
Dans l'ordre universel faible atome emporté,
D'unir à ses desseins ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence.
Voilà, voilà ton sort. Ah ! loin de l'accuser,
Baise plutôt le joug que tu voulais briser ;
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace.
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place ;

Aux regards de Celui qui fit l'immensité,
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté.

Mais cette loi, dis-tu, révolte ta justice ;
Elle n'est à tes yeux qu'un bizarre caprice,
Un piège où la raison trébuche à chaque pas.
Confessons-la, Byron, et ne la jugeons pas.
Comme toi, ma raison en ténèbres abonde ;
Et ce n'est pas à moi de t'expliquer le monde.
Que Celui qui l'a fait t'explique l'univers :
Plus je sonde l'abîme, hélas ! plus je m'y perds.
Ici-bas la douleur à la douleur s'enchaîne,
Le jour succède au jour, et la peine à la peine.
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.
Soit que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire ;
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur,
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.
Dans la prison des sens enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté ;
Malheureux, il aspire à la félicité ;
Il veut sonder le monde, et son œil est débile ;
Il veut aimer toujours, ce qu'il aime est fragile.
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Éden :
Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
Il entendit de loin dans le divin séjour
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
Les accents du bonheur, les saints concerts des anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges ;
Et, s'arrachant du ciel dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort.

Malheur à qui du fond de l'exil de la vie
Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie !
Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,
La nature répugne à la réalité :
Dans le sein du possible en songe elle s'élança.
Le réel est étroit, le possible est immense ;
L'âme avec ses désirs s'y bâtit un séjour
Où l'on puise à jamais la science et l'amour ;
Où dans des océans de beauté, de lumière
L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère ;
Et, de songes si beaux enivrant son sommeil,
Ne se reconnaît plus au moment du réveil.

Hélas ! tel fut ton sort, telle est ma destinée.
J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée ;
Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ouverts ;
J'ai cherché vainement le mot de l'univers,
J'ai demandé sa cause à toute la nature,
J'ai demandé sa fin à toute créature ;
Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé ;
De l'atome au soleil, j'ai tout interrogé ;
J'ai devancé les temps, j'ai remonté les âges.
Tantôt passant les mers pour écouter les sages,
— Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé ! —
Tantôt, pour deviner le monde inanimé,
Fuyant avec mon âme au sein de la nature,
J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
J'étudiai la loi par qui roulent les cieux :
Dans leurs brillants déserts Newton guida mes yeux.
Des empires détruits je méditai la cendre :
Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre ;
Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros.
J'allais redemander à leur vaine poussière
Cette immortalité que tout mortel espère.

Que dis-je? suspendu sur le lit des mourants,
Mes regards la cherchaient dans des yeux expirants.
Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,
Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,
J'appelais, je bravais le choc des éléments.
Semblable à la sibylle en ses emportements,
J'ai cru que la nature, en ces rares spectacles,
Laisait tomber pour nous quelque'un de ses oracles.
J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs ;
Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fureurs
Cherchant ce grand secret sans pouvoir le surprendre,
J'ai vu partout un Dieu sans jamais le comprendre !
J'ai vu le bien, le mal, sans choix et sans dessein,
Tomber comme au hasard, échappés de son sein ;
J'ai vu partout le mal où le mieux pouvait être ;
Et je l'ai blasphémé, ne pouvant le connaître ;
Et ma voix, se brisant contre ce ciel d'airain,
N'a pas même eu l'honneur d'irriter le destin.

Mais un jour que, plongé dans ma propre infortune,
J'avais lassé le ciel d'une plainte importune,
Une clarté d'en haut dans mon sein descendit,
Me tenta de bénir ce que j'avais maudit ;
Et, cédant sans combattre au souffle qui m'inspire,
L'hymne de la raison s'élança de ma lyre.

« Gloire à toi dans les temps et dans l'éternité,
Éternelle raison, suprême volonté !
Toi dont l'immensité reconnaît la présence,
Toi dont chaque matin annonce l'existence !
Ton souffle créateur s'est abaissé sur moi ;
Celui qui n'était pas a paru devant toi !
J'ai reconnu ta voix avant de me connaître,
Je me suis élancé jusqu'aux portes de l'Être :
Me voici ! le néant te salue en naissant ;

Me voici ! Mais que suis-je ? un atome pensant.
Qui peut entre nous deux mesurer la distance ?
Moi qui respire en toi ma rapide existence,
A l'insu de moi-même, à ton gré façonné,
Que me dois-tu, Seigneur, quand je ne suis pas né ?
Rien avant, rien après : gloire à la fin suprême !
Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même.
Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains :
Je suis pour accomplir tes ordres souverains ;
Dispose, ordonne, agis ; dans les temps, dans l'espace
Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma place ;
Mon être, sans se plaindre et sans t'interroger,
De soi-même en silence accourra s'y ranger.
Comme ces globes d'or qui dans les champs du vide
Suivent avec amour ton ombre qui les guide,
Noyé dans la lumière ou perdu dans la nuit,
Je marcherai comme eux où ton doigt me conduit.
Soit que, choisi par toi pour éclairer les mondes,
Réfléchissant sur eux les feux dont tu m'inondes,
Je m'élance entouré d'esclaves radieux
Et franchisse d'un pas tout l'abîme des cieux ;
Soit que, me reléguant loin, bien loin de ta vue,
Tu ne fasses de moi, créature inconnue,
Qu'un atome oublié sur les bords du néant,
Ou qu'un grain de poussière emporté par le vent,
Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,
J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage ;
Et, d'un égal amour accomplissant ta loi,
Jusqu'aux bords du néant murmurer : Gloire à toi !

Ni si haut, ni si bas ! Simple enfant de la terre,
Mon sort est un problème et ma fin un mystère.
Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit,
Qui, dans la route obscure où ton doigt le conduit,
Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,

Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.
L'homme est le point fatal où les deux infinis
Par la toute-puissance ont été réunis.
A tout autre degré, moins malheureux peut-être,
J'eusse été... Mais je suis ce que je devais être;
J'adore sans la voir ta suprême raison :
Gloire à toi qui m'as fait ! Ce que tu fais est bon.

Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,
Du néant au tombeau l'adversité m'entraîne;
Je marche dans la nuit par un chemin mauvais,
Ignorant d'où je viens, incertain où je vais;
Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée,
Comme l'eau du torrent dans sa source troublée.
Gloire à toi ! Le malheur en naissant m'a choisi;
Comme un jouet vivant ta droite m'a saisi;
J'ai mangé dans les pleurs le pain de ma misère,
Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère.
Gloire à toi ! J'ai crié, tu n'as pas répondu;
J'ai jeté sur la terre un regard confondu;
J'ai cherché dans le ciel le jour de ta justice :
Il s'est levé, Seigneur, et c'est pour mon supplice.
Gloire à toi ! L'innocence est coupable à tes yeux :
Un seul être du moins me restait sous les cieux ;
Toi-même de nos jours avais mêlé la trame;
Sa vie était ma vie, et son âme mon âme;
Comme un fruit encor vert du rameau détaché,
Je l'ai vu de mon sein avant l'âge arraché !
Ce coup, que tu voulais me rendre plus terrible,
La frappa lentement pour m'être plus sensible :
Dans ses traits expirants, où je lisais mon sort,
J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort;
J'ai vu dans ses regards la flamme de la vie,
Sous la main du trépas par degrés assoupie,
Se ranimer encore au souffle de l'amour.

Je disais chaque jour : Soleil, encore un jour !
Semblable au criminel qui, plongé dans les ombres
Et descendu vivant dans les demeures sombres,
Près du dernier flambeau qui doive l'éclairer,
Se penche sur sa lampe et la voit expirer,
Je voulais retenir l'âme qui s'évapore ;
Dans son dernier regard je la cherchais encore.
Ce soupir, ô mon Dieu, dans ton sein s'exhala ;
Hors du monde avec lui mon espoir s'envola.
Pardonne au désespoir un moment de blasphème ;
J'osai... Je me repens : gloire au maître suprême !
Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
Les soleils pour brûler et l'homme pour souffrir.

Que j'ai bien accompli cette loi de mon être !
La nature insensible obéit sans connaître ;
Moi seul, te découvrant sous la nécessité,
J'immole avec amour ma propre volonté ;
Moi seul je t'obéis avec intelligence ;
Moi seul je me complais dans cette obéissance ;
Je jouis de remplir, en tout temps, en tout lieu,
La loi de ma nature et l'ordre de mon Dieu ;
J'adore en mes destins ta sagesse suprême,
J'aime ta volonté dans mes supplices même.
Gloire à toi ! Gloire à toi ! Frappe, anéantis-moi !
Tu n'entendras qu'un cri : Gloire à jamais à toi ! »

Ainsi ma voix monta vers la voûte céleste :
Je rendis gloire au Ciel, et le Ciel fit le reste.
Fais silence, ô ma lyre ! Et toi qui dans tes mains
Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,
Byron, viens en tirer des torrents d'harmonie :
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
Jette un cri vers le Ciel, ô chantre des enfers !
Le Ciel même aux damnés enviera tes concerts.

Peut-être qu'à ta voix de la vivante flamme
Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme;
Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera soi-même à tes propres accords,
Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde.

Ah ! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Souspirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé, tu secouais tes ailes,
Et, prenant vers le jour un lumineux essor,
Parmi les chœurs sacrés tu t'asseyais encor,
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
De plus divins accords n'auraient ravi les cieux !
Courage, enfant déchu d'une race divine !
Tu portes sur ton front ta superbe origine.
Tout homme en te voyant reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux.
Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même !
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème ;
Dédaigne un faux encens, qu'on t'offre de si bas :
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer.

L'IMMORTALITÉ,

méditation de M. DE LAMARTINE. — 1820.

.
 Je te salue, ô mort, libérateur céleste !
 Tu ne m'apparais point sous cet aspect fineste
 Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur :
 Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
 Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide ;
 Au secours des douleurs un Dieu clément te guide ;
 Tu n'anéantis pas, tu délivres ! Ta main,
 Céleste messenger, porte un flambeau divin.
 Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
 Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;
 Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
 Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau !
 Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles ;
 Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes !
 Que tardes-tu ? Parais ; que je m'élançe enfin
 Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin.

Qui m'en a détaché ? qui suis-je et que dois-je être ?
 Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.
 Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
 Avant de m'animer quel ciel habitais-tu ?
 Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile ?
 Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile ?
 Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
 Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps ?
 Quel jour séparera l'âme de la matière ?
 Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre ?
 As-tu tout oublié ? Par delà le tombeau
 Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau ?
 Vas-tu recommencer une semblable vie ?
 Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,

Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
 Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?

.

Vain espoir ! s'écriera le troupeau d'Épicure,
 Et celui dont la main disséquant la nature,
 Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
 Voit penser la matière et végéter l'esprit.
 Insensé, diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
 Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use ;
 Tout marche vers un terme, et tout naît pour mourir.
 Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir ;
 Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
 Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe ;
 Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir ;
 Les cieux même, les cieux commencent à pâlir ;
 Cet astre dont le temps a caché la naissance,
 Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
 Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
 Le chercheront un jour et ne le verront plus !
 Tu vois autour de toi dans la nature entière
 Les siècles entasser poussière sur poussière ;
 Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
 De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
 Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie !
 Au fond de son tombeau croit retrouver la vie ;
 Et dans le tourbillon au néant emporté,
 Abattu par le temps, rêve l'éternité !

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre !
 J'ai maudit votre erreur ; j'aime, il faut que j'espère.
 Notre faible raison se trouble et se confond ;
 Oui, la raison se tait ; mais l'instinct vous répond.
 Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
 Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,

Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre;
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout, seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi;
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore!...

LA PRIÈRE.

A M. le duc de Rohan. Méditation de M. DE LAMARTINE. --- 1820.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or, dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie.
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

Voilà le sacrifice immense, universel !
L'univers est le temple, et la terre est l'autel.

Les cieux en sont le dôme ; et ces astres sans nombre,
 Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
 Dans la voute d'azur avec ordre semés,
 Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés ¹.
 Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
 Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
 Dans les plaines de l'air repliant mollement,
 Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
 Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
 Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts ?
 D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers ?
 Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
 La voix de l'univers, c'est mon intelligence.
 Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
 Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant ;
 Et, donnant un langage à toute créature,

¹ En 1820 on lisait ici les quatre vers suivants, qui disparurent dans une nouvelle édition donnée deux ans après :

Brillant seul au milieu du sombre sanctuaire,
 L'astre des nuits, versant son éclat sur la terre,
 Balancé devant Dieu comme un vaste encensoir,
 Fait monter jusqu'à lui les saints parfums du soir.

Un poëte espagnol a dit, en parlant des funérailles de Charles-Quint :

Pro tumulo ponas orbem, pro tegmine cœlum,
 Sidera pro facibus, pro lacrymis maria.

Cette image gigantesque est ridicule : celle de M. de Lamartine ne l'était pas, parce qu'elle reposait sur une idée vraie et que sa magnificence était proportionnée à la grandeur de cette idée ; cependant elle était par trop juvénile, et le poëte fit bien de la retrancher. Mais l'amplification ainsi réduite ne manque-t-elle pas encore de sobriété ? Il nous semble que les flots d'encens auraient pu disparaître aussi. S. Avit, archevêque de Vienne en Dauphiné, en 490, usant de la même figure pour célébrer l'union conjugale d'Adam et d'Ève, fiancés par Dieu, a dit avec une simplicité pleine de goût et d'énergie :

Pro thalamo paradisi erat, mundusque dabatur
 In dotem ; et lætis gaudebant sidera flammis.

(*De mosaicæ historiæ gestis libri V*, l. I, v. 191 et 192.)

La palme n'est-elle pas restée au contemporain de Clovis ?

Prête pour l'adorer mon âme à la nature.
 Seul, invoquant ici son regard paternel,
 Je remplis le désert du nom de l'Éternel;
 Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
 Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
 Écoute aussi la voix de mon humble raison,
 Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde !
 Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
 Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
 Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur ;
 t, sans avoir besoin d'entendre ta parole,
 Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
 L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur ;
 La terre, ta bonté ; les astres, ta splendeur.
 Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage :
 L'univers tout entier réfléchit ton image,
 Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
 Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
 Partout autour de toi te découvre et t'adore,
 Se contemple soi-même et t'y découvre encore.
 Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
 Se réfléchit dans l'onde et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême ;
 Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime !
 Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
 Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée ¹,
 Brûle de remonter à sa source enflammée.
 Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi.
 Ce monde qui te cache est transparent pour moi :
 C'est toi que je découvre au fond de la nature,

¹ La syllepse est bien forte.

C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi j'ai fui dans ces déserts :
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour;
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissants rayons, qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens;
Et quand la nuit, guidant son cortège d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme et d'ombre et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence,
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence :
Partout, à pleines mains, prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
À ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire :
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers ses ténèbres :
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore ;
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins !

L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins.
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance ;
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens ;
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée !

LE PAPILLON,

méditation de M. DE LAMARTINE.

Naitre avec le printemps, mourir avec les roses ;
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur ;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur ;
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté.
Il ressemble au désir qui jamais ne se pose,
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

LE CHÊNE,

méditation poétique de M. DE LAMARTINE ¹. — 1830.

Voilà ce chêne solitaire
Dont le rocher s'est couronné ;
Parlez à ce tronc séculaire,
Demandez comment il est né.

¹ Tirée des *Harmonies poétiques et religieuses*.

Un gland tombe de l'arbre et roule sur la terre ;
L'aigle à la serre vide, en quittant les vallons,
S'en saisit en jouant et l'emporte à son aire
Pour aiguïser le bec de ses jeunes aiglons ;
Bientôt du nid désert qu'emporte la tempête
Il roule confondu dans les débris mouvants,
Et sur la roche nue un grain de sable arrête
Celui qui doit un jour rompre l'aile des vents ;

L'été vient, l'aquilon soulève
La poudre des sillons, qui pour lui n'est qu'un jeu,
Et sur le germe éteint où couve encor la sève
En laisse retomber un peu ;
Le printemps de sa tiède ondée
L'arrose comme avec la main ;
Cette poussière est fécondée,
Et la vie y circule enfin.

La vie ! A ce seul mot tout œil, toute pensée
S'inclinent confondus et n'osent pénétrer ;
Au seuil de l'infini c'est la borne placée,
Où la sage ignorance et l'audace insensée
Se rencontrent pour adorer.

Il vit ce géant des collines ;
Mais avant de paraître au jour
Il se creuse avec ses racines
Des fondements comme une tour.
Il sait quelle lutte s'apprête,
Et qu'il doit ¹ contre la tempête
Chercher sous la terre un appui ;
Il sait que l'ouragan sonore
L'attend un jour !... ou, s'il l'ignore,
Quelqu'un du moins le sait pour lui

¹ Construction peu correcte.

Ainsi quand le jeune navire
Où s'élancent les matelots,
Avant d'affronter son empire,
Veut s'apprivoiser sur les flots,
Laissant filer son vaste câble,
Son ancre va chercher le sable
Jusqu'au fond des vallons mouvants,
Et sur ce fondement mobile
Il balance son mât fragile
Et dort au vain roulis des vents.

Il vit ! Le colosse superbe
Qui couvre un arpent tout entier
Dépasse à peine le brin d'herbe
Que le moucheron fait plier.
Mais sa feuille boit la rosée,
Sa racine fertilisée
Grossit comme une eau dans son cours ;
Et dans son cœur qu'il fortifie
Circule un sang ivre de vie
Pour qui les siècles sont des jours.

Les sillons où les blés jaunissent
Sous les pas changeants des saisons
Se dépouillent et se vêtissent ¹
Comme un troupeau de ses toisons ;
Le fleuve naît, gronde et s'écoule ;
La tour monte, vieillit, s'écroule ;
L'hiver effeuille le granit ;
Des générations sans nombre
Vivent et meurent sous son ombre,
Et lui ? voyez ; il rajeunit !

Son tronc que l'écorce protège,

¹. Pour *se revêtent*. Le besoin de la rime ne justifie pas cette faute de français

Fortifié par mille nœuds,
Pour porter sa feuille ou sa neige
S'élargit sur ses pieds noueux ;
Ses bras que le temps multiplie,
Comme un lutteur qui se replie
Pour mieux s'élancer en avant,
Jetant leurs coudes en arrière,
Se recourbent dans la carrière
Pour mieux porter le poids du vent.

Et son vaste et pesant feuillage,
Répandant la nuit alentour,
S'étend comme un large nuage
Entre la montagne et le jour ;
Comme de nocturnes fantômes,
Les vents résonnent dans ses dômes,
Les oiseaux y viennent dormir,
Et pour saluer la lumière
S'élèvent comme une poussière
Si sa feuille vient à frémir.

La nef dont le regard implore
Sur les mers un phare certain
Le voit, tout noyé dans l'aurore,
Pyramider dans le lointain.
Le soir fait pencher sa grande ombre
Des flancs de la colline sombre
Jusqu'au pied des derniers coteaux ;
Un seul des cheveux de sa tête
Abrite contre la tempête
Et le pasteur et les troupeaux.

Et pendant qu'au vent des collines
Il berce ses toits habités,
Des empires dans ses racines,
Sous son écorce des cités !

Là, près des ruches des abeilles,
 Arachné tisse ses merveilles,
 Le serpent siffle, et la fourmi
 Guide à des conquêtes de sables
 Ses multitudes innombrables
 Qu'écrase un lézard endormi.

Et ces torrents d'âme et de vie,
 Et ce mystérieux sommeil,
 Et cette sève rajeunie
 Qui remonte avec le soleil ;
 Cette intelligence divine
 Qui pressent, calcule, devine
 Et s'organise pour sa fin ;
 Et cette force qui renferme
 Dans un gland le germe du germe
 D'êtres sans nombres et sans fin ;
 Et ces mondes de créatures
 Qui, naissant et vivant de lui,
 Y puisent être et nourritures ¹,
 Dans les siècles comme aujourd'hui,
 Tout cela n'est qu'un gland fragile
 Qui tombe sur le roc stérile
 Du bec de l'aigle ou du vautour !
 Ce n'est qu'une aride poussière
 Que le vent sème en sa carrière
 Et qu'échauffe un rayon du jour !

Et moi, je dis : Seigneur ! c'est toi seul, c'est ta force,
 Ta sagesse et ta volonté,
 Ta vie et ta fécondité,
 Ta prévoyance et ta bonté !
 Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce ;
 Et mon œil, dans sa masse et son éternité !

¹ Ce mot pris dans ce sens n'a pas de pluriel.

L'EUCHARISTIE.

Extrait des *Prières et souvenirs*, par M. OCTAVE DUCROS (DE SIXT). — 1854.

O Dieu des séraphins, ô Dieu qui *des* archanges
D'un regard éternel vois les saintes phalanges
Te présenter partout, dans l'immense séjour,
L'incorruptible encens de leur fidèle amour;
Toi *qui* de ce beau ciel, *qui* sans cesse t'adore,
Descendis parmi nous et *qui* descends encore
Dans un cœur né d'hier, *qui* déjà tant de fois
Oublia tes décrets et transgressa tes lois,
Tu sais bien cependant, seul tu sais la misère
Qu'étale à tes regards un fils de la poussière :
Il ne peut, Dieu puissant, mesurer sans erreur
Ni son propre néant ni ta sainte grandeur ;
Et pour se raffermir au moment qu'il palpîte,
Lorsque ta douce voix et le presse et l'invite,
De ces noms infinis qui composent ton nom
Il doit se rappeler un seul, celui de bon !

Et pourtant c'est ta voix qui m'appelle à cette heure :
Entre donc, ô mon Dieu, dans ma pauvre demeure ;
Entre, puisque, Seigneur, malgré ta majesté
Tu n'en dédaignes pas la triste nudité.
Les fleurs dont tu te plais à la voir embaumée,
L'innocence et l'amour, ne l'ont point parfumée :
Hélas ! ces fleurs du ciel, que je voudrais t'offrir,
Dans ce stérile cœur ne savent point fleurir !
Seigneur, ma pauvreté t'apparaît tout entière :
Pour salut je ne puis t'offrir qu'une prière ;
Et lorsque dans mon sein je veux te recevoir,
Jusqu'à l'encens lui-même, il te faut tout devoir.
Il faut te demander l'humble reconnaissance,
Et le désir ardent qui près de toi s'élance,

Et le céleste feu qui me doit enflammer ;
Te mendier enfin la force de t'aimer.....

Te voici ! J'entendrai ta voix pleine de charmes ,
Sur tes pieds adorés je verserai mes larmes ;
Ma bouche baisera ce sein, ce noble flanc
Qui pour nous épuisa tout son généreux sang.
Mais sur le bois sanglant qui les a retenues
Tes mains, tes saintes mains ne sont plus étendues ;
Étends-les donc vers moi : que sur ce cœur blessé
Je reste, ô mon Jésus, longuement embrassé.
Ah ! par ce bonheur pur, ma joie et mon délice ,
A ces embrassements que rien ne me ravisse ,
Quand mes yeux te verront, à leur dernier réveil ,
Paraître, mais, grand Dieu ! dans quel autre appareil !
Qu'en ce jour redoutable où tu seras mon juge
Mon hôte d'ici-bas soit encor mon refuge ;
Qu'il ne délaisse pas sans soutien, sans appui ,
Celui que sa bonté visitait aujourd'hui !
Eh quoi ! je m'entendrais condamner par la bouche
Dont la voix à présent me ravit et me touche !
Ces doux regards, Seigneur, qui m'attiraient vers toi ,
Enflammés de courroux, s'éloigneraient de moi !
Quoi, Jésus ! détournant ta glorieuse face ,
Toi-même, de ces mains, source de toute grâce ,
Sans me laisser d'espoir, m'indiquerais le lieu
Où des jours éternels se passent loin de Dieu !
Non. Qu'en ce jour encor je trouve en toi mon frère !
Qui connut ton amour redoute ta colère ;
Et de tant de bontés le cœur doit trop souffrir
Quand il faut loin de toi, Seigneur, s'en souvenir !
Grâces à toi , j'en veux conserver la mémoire ,
Non pas pour mon malheur, mais pour t'en rendre gloire ,
A toi qui veux donner, Dieu bon, Dieu généreux ,
Pour l'hospitalité d'un cœur celle des cieux ,

Pour un instant passé dans une chair mortelle
Les longues voluptés de la gloire éternelle ;
Qui , lorsqu'il t'a laissé descendre jusqu'à soi ,
Prends l'homme sur sa terre et l'élèves à toi.

Voilà bien les plus beaux vers français que nous connaissions sur l'Eucharistie. La chaleur de l'expression y répond à celle de la foi. N'y a-t-il pas dans ces poétiques élans quelque chose qui rappelle les *exclamations* de sainte Thérèse au sortir du sacré banquet? Notre admiration n'est pourtant pas sans réserve. Les huit premiers vers, que nous aurions supprimés si le sens nous l'avait permis, sont peu élégants, et les quatre derniers nous semblent affaiblir un sentiment qui aurait été sublime s'il se fût reposé sur cette grande et forte idée :

Pour l'hospitalité d'un cœur celle des cieux.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

	Pages.
AVANT-PROPOS.....	1

PREMIÈRE PARTIE.

POÈMES DIDACTIQUES ET DESCRIPTIFS.

Coup-d'œil général sur la poésie didactique du XVIII ^e siècle. — Son idéal, son enthousiasme, sa logique et son goût.....	9
LA GRACE, poème didactique, en quatre chants, par Louis Racine....	19
LA RELIGION, poème didactique. en six chants, par le même.....	27
L'AGRICULTURE, poème didactique, en neuf chants, par Rosset.....	60
LES SAISONS, poème descriptif, en quatre chants, par Saint-Lambert.	64
LES MOIS, poème descriptif et lyrique, en douze chants, par Roucher.	76
LES JARDINS, ou l'art d'embellir les paysages, poème didactique et descriptif, en quatre chants, par Delille.....	83
LE JOUR DES MORTS DANS UNE CAMPAGNE, poème descriptif et religieux, par Fontanes.....	102
LA MANIÈRE DE LIRE LES VERS, poème didactique, par François de Neufchâteau.....	107
L'IMAGINATION, poème philosophique et descriptif, en huit chants, par Delille.....	115
LA NAVIGATION, poème historique et didactique, en six chants, par Esménard.....	130
LE GÉNIE DE L'HOMME, poème philosophique et descriptif, en quatre chants, par Chénedollé.....	140
L'AMOUR MATERNEL, poème moral et descriptif, par Millevoeye.....	155

SECONDE PARTIE.

ÉPÎTRES, DISCOURS ET MÉDITATIONS.

	Pages.
ÉPÎTRE de Clément Marot au roi François 1 ^{er} , pour avoir été dérobé...	163
LE POËTE ET LE ROI, billet envoyé par Charles IX à Ronsard.....	167
INVITATION AU REPOS DE LA VIE CHAMPÊTRE, stances de Racan.....	168
REQUÊTE adressée au cardinal de Richelieu, par Maynard.....	170
AU GRAND CONDÉ, début d'une épître de Voiture.....	172
AU CARDINAL MAZARIN, placet en faveur d'un cocher qui avait versé son Eminence, par le même.....	173
UNE CHEVILLE de maître Adam.....	174
PLACET AU ROI, par Sanguin.....	176
AUX NYMPHES DE VAUX, élégie pour Fouquet, par La Fontaine.....	177
AU ROI. Sur les avantages de la paix. Première épître de Boileau.....	179
A M. L'ABBÉ DES ROCHES. Sur les plaideurs. Seconde épître de Boileau.	189
A M. ARNAULD. Sur la Mauvaise honte. Troisième épître de Boileau.	191
AU ROI. Sur le passage du Rhin. Quatrième épître de Boileau.....	193
A M. DE GUILLERAGUES. Le bonheur véritable est dans la connaissance de nous-mêmes et dans la modération de nos desirs. Cinquième épître de Boileau.....	200
A M. DE LAMOIGNON. Sur les plaisirs de la campagne et les ennuis de la ville. Sixième épître de Boileau.....	207
A M. RACINE. Sur le cas que doit faire un poète des critiques et des oppositions de l'envie. Septième épître de Boileau.....	214
AU ROI. Sur l'embarras dans lequel sa gloire et ses bienfaits ont mis un poète né pour la satire. Huitième épître de Boileau.....	221
A M. LE MARQUIS DE SEIGNELAY. Sur la nécessité du vrai en tout. Neuvième épître de Boileau.....	226
A MES VERS. Dixième épître de Boileau.....	234
A MON JARDINIER. Sur le travail du poète. Onzième épître de Boileau.	240
ADIEUX AUX MUSES. Fragments de la première épître de Jean-Baptiste Rousseau.....	245
LA CLÉMENTE DES DIEUX. Placet composé par Voltaire et présenté par un soldat invalide à Monseigneur, fils unique de Louis XIV.....	247
SUR LE FAUX ENTHOUSIASME. Début d'une épître de Jean-Baptiste Rousseau, adressée au baron de Breteuil.....	248
LA CHARTREUSE. Épître de Gresset, professeur au collège de Louis-le- Grand.....	250
ADIEUX AUX JÉSUITES. Épître du même.....	267
A M. L'ABBÉ DE CHAUVELIN. Épître du même.....	268
LE SYSTÈME DE NEWTON. Fragments d'une épître de Voltaire, adressée à Madame la marquise du Châtelet.....	269
A MON HABIT. Épître de Sedaine.....	272

TABLE DES MATIÈRES.

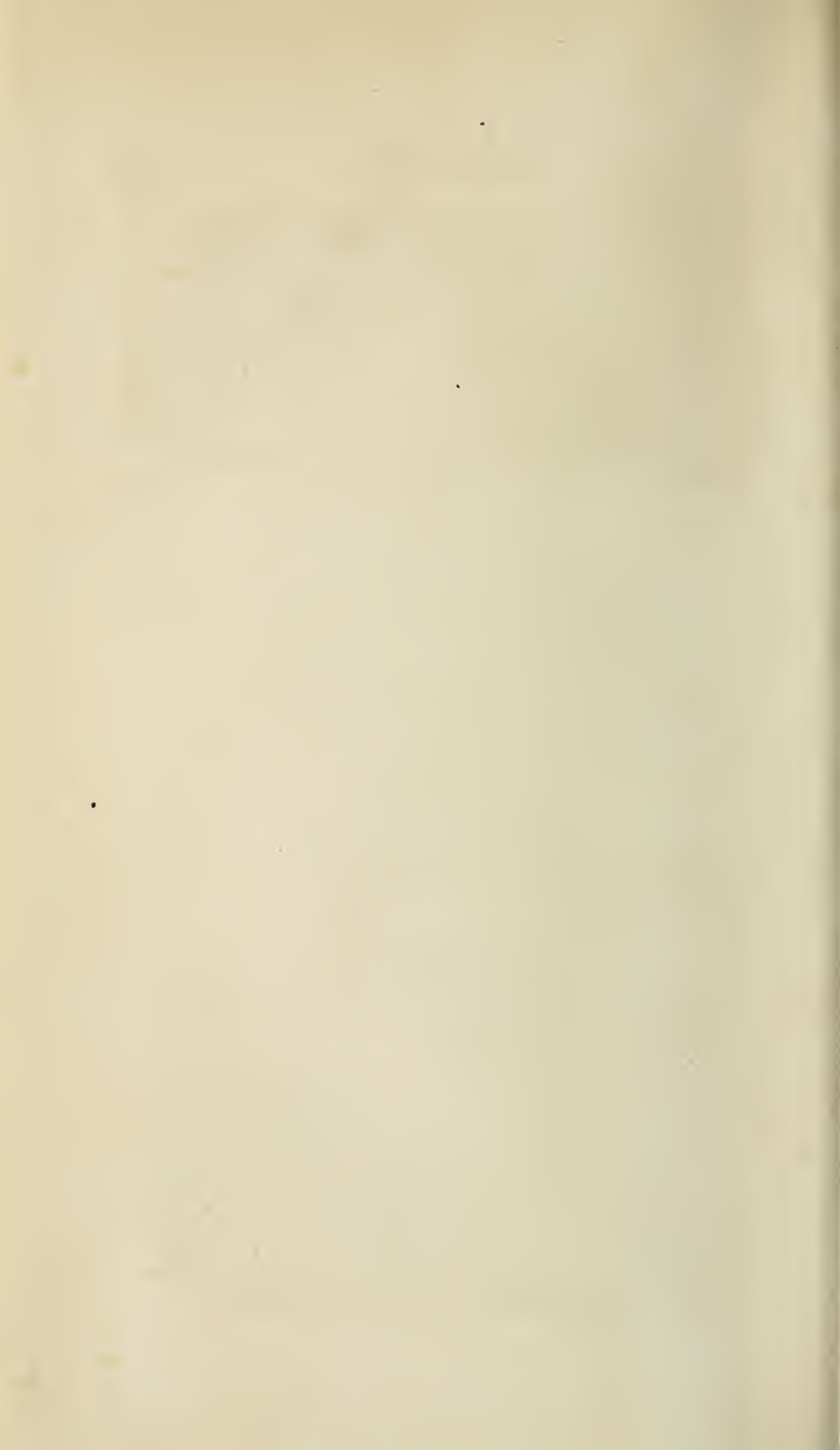
307

Pages.

PLACET présenté par *** au comte d'Argenson, ministre de la guerre..	274
LE BESOIN D'UN AMI. Extrait de l'épître à l'Amitié, lue par Ducis à l'Académie française, le 3 février 1786.....	275
A MON PETIT LOGIS. Épître familière du même.....	276
A MON CAVEAU. Fragment d'une épître familière du même.....	277
L'HOMME. A lord Byron. Méditation de M. de Lamartine.....	279
L'IMMORTALITÉ. Méditation du même.....	291
LA PRIÈRE. A M. le duc de Rohan. Méditation du même.....	293
LE PAPILLON. Méditation du même.....	297
LE CHÊNE. Méditation du même.....	<i>Ibid.</i>
L'EUCCHARISTIE. Extrait des <i>Prières et Souvenirs</i> , par M. Octave Ducros (de Sixt.).....	302



1825 264



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--



a39003



002329364b

CE PQ 1165

.C23 1863 V1

C00 CAHOUR, ARSE BIBLIOTHEQ

ACC# 1385581

